Éditions MobileRead

La brune et la blonde

Richard O'Monroy

La brune et la blonde

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1888

UNE NUIT D'ORGIE À LA TOUR

Grande dame ou courtisane ?
(LA TOUR DE NESLE).

I

SUIVANT SA VIEILLE HABITUDE, le vicomte de Pignerolles avait quitté, au mois de mai, son château de la Châtaigneraie – par Saint-Maixent (Deux-Sèvres) – pour venir passer, à Paris, un mois plein de folles ivresses, et, comme toujours, il avait chargé son ami Brionne de le piloter et de le faire inviter partout. Aussi, lorsqu'il apprit que Périclès donnait une nouvelle « fête vénitienne », il n'eut cesse que Brionne ne lui eût obtenu une invitation.

Ce fut donc avec une véritable joie qu'il reçut un vélin parfumé, orné d'une troublante silhouette de flamme, sphinx mystérieux et charmant aux grands yeux de velours noir, divinité masquée donnant le désir fou de chevaucher sur sa croupe polie comme

celle des Chimères antiques. Il y avait écrit au-dessous, en caractères gothiques :

« Monsieur Périclès prie le vicomte de Pignerolles de lui faire le plaisir de venir passer la soirée chez lui le vendredi 7 mai. »

» La beauté sous le masque est de rigueur. »

Et immédiatement, enthousiasmé, le bon Pignerolles se rappela ces fêtes merveilleuses, ces redoutes dont on avait tant parlé vers la fin de l'empire, où mondaines, comédiennes et demi-mondaines se trouvaient réunies, où dans des *buen retiros* mystérieux, on chantait tout bas à l'oreille des versets du Cantique des Cantiques, où le mot d'ordre courant de bouche en bouche était : Volupté !…

Après avoir bien cherché dans sa tête de bon gentilhomme vendéen, comme l'invitation demandait une réponse, Pignerolles prit une carte et écrivit :

— Oui, Lucullus ! Oui, Sardanapale ! Oui, intendant Fouquet !

Puis il songea à son costume et consulta son ami Brionne.

— Si tu m'en crois, lui dit ce dernier, tu te dispenseras du manteau vénitien. Il est très difficile à porter ; au moindre geste, il tourne sur l'épaule et,

ainsi affublé, il faut très peu de chose à un honnête châtelain pour avoir l'air ridicule. Revêts plutôt l'habit rouge avec le gilet blanc, la culotte noire, les bas de soie noirs ; sous le bras, le bicorne à ganse noire ; ainsi vêtu, bâti comme tu l'es, tu peux espérer un de ces succès qui marquent dans la vie d'un joyeux viveur.

— Tu crois donc, demanda Pignerolles d'une voix que l'émotion faisait trembler, tu crois donc qu'il y a encore là véritablement des grandes dames ?

— S'il y en a, mon cher ami, dans cette foule d'élite constellée de noms vieux ou beaux, illustres ou célèbres, chers à d'Hozier ou à Vapereau !… Mais elles sont toutes là, les célébrités héroïques et héraldiques, princesses du sang et princesses de la rampe, duchesses de Bourgogne et Aspasies. Vive Dieu ! mon camarade, heureux serait l'Asmodée qui pourrait dévoiler l'incognito de tous ces dominos noirs, roses, gris perle, qui vont ensorceler les jeunes seigneurs, par leur bavardage adorable pendant cette nuit vénitienne. Que d'intrigues nouées et dénouées !… Que de belles inconnues lançant la nouvelle à la main sur la raquette de l'esprit ! Et n'oublie pas que : Sous le loup, la beauté est de rigueur !!!…

Surexcité par le lyrisme débordant de son ami, Pignerolles attendit avec une vive impatience le fameux vendredi. Ce soir-là, il revêtit le frac rouge qu'il savait porter avec l'aisance du gentleman chasseur, et, après avoir constaté que sa jambe était fine et nerveuse et son mollet bien pris dans le bas de soie noire, il endossa le vaste macfarlane de soirée et sauta en voiture à côté de Brionne.

Les trois étages de l'hôtel resplendissaient dans l'obscurité comme un château des *Mille et une Nuits*. Dès le péristyle, l'escalier, dont le bronze scintillait sous le feu des torchères, s'élançait en spirale jusqu'au cintre où une grosse cloche d'argent était suspendue en guise de lustre à un ciel constellé d'étoiles. Tout le long de cet escalier, véritable échelle de Jacob, montaient, descendaient des créatures vaporeuses, traînant, dans les plis de leurs dominos roses, des flots d'habits noirs énamourés. Des femmes assises sur les marches, côte à côte avec de beaux seigneurs couverts de plaques et de décorations, regardaient les arrivants, tâchant de deviner au passage les personnalités déguisées. Sur le premier palier, de belles personnes, plus soucieuses de plaire que de dissimuler des charmes révélateurs, se penchaient sur 1a rampe et faisaient des effets

de hanche dans des attitudes exquises. Au premier étage, se tenait Périclès lui-même, avec son sourire bienveillant, ses traits fins, sa tête romantique entourée d'une auréole de cheveux bouclés, sa barbe parfumée tombant en flots sur sa poitrine, tandis qu'une magnifique dalmatique à ramages riches, négligemment jetée sur les épaules, cachait le frac sévère sans le cacher… tout en le cachant.

— Je ne suis, disait-il en tendant la main aux arrivants, que mon propre invité. J'ouvre ma maison. Je donne à causer, à manger et à boire… après cela, chacun est libre de chercher son plaisir où il le trouve.

Les émaux, les coffrets, les drageoirs, les buires, les faïences de Limoges, étincelaient dans les vitrines ; la *Léda*, la *Femme au loup*, tous ces beaux portraits du siècle dernier souriaient dans leur cadre dont les ors étincelaient gaiement. Dans les salons, des interpellations, des rires argentins s'égrenant sous le masque, des cris poussés par des femmes serrées de trop près. Parfois, quelque baiser dérobé, quelque corsage dont le satin craquait dans une étreinte trop brusque, quelque dentelle déchirée venait apporter la note naturaliste à cette grande symphonie du plaisir à laquelle un orchestre discret fai-

sait un voluptueux accompagnement. Ah ! messeigneurs, la belle nuit ! Saint-Machin drapé dans un manteau de satin lilas à cordelière d'or passait souriant et doux, ayant à son bras une majestueuse dame constellée de pierreries qui semblait lui murmurer dans l'oreille des histoires bien étranges ; des petites femmes peureuses se glissaient deux par deux, un peu effarouchées par ce milieu capiteux, envoyant quelque mot à des amis reconnus au passage, mais n'osant se quitter pour se lancer dans le tourbillon. Sur les banquettes, quelques plantureuses beautés s'abritaient derrière leurs éventails, dans des silhouettes vagues où la ligne du corps disparaissait heureusement sous un fouillis de soie noire. Un domino de satin écarlate, la tête recouverte d'une tête de corbeau avec deux ailes de corbeau en guise d'épaulières, se suspendait amoureusement au bras du député Chavagnac répondant à ceux qui venaient les déranger dans ce tête-à-tête :

— Croyez-vous que votre conversation sera plus intéressante que celle de M. de Chavagnac ?

— Je voulais seulement vous dire bonjour.

— Eh bien, bonjour… et bonsoir !

Çà et là, des habits rouges formés en groupes sympathiques piquaient une note claire sur ces fonds

noirs. Un farceur se jetait dans les bras du premier domino venu en s'écriant à haute voix :

— Enfin, je te retrouve après vingt ans d'absence. Ah ! Pamela tu m'as bien fait souffrir !

Et il entraînait le pauvre domino ahuri dans quelque coin écarté.

Un autre prenait au hasard deux femmes par la main, les mettait face à face et leur disait d'une voix caverneuse :

— Vous ne savez toutes deux qui vous êtes, mesdames ! Mais si vous le saviez, Seigneur ! quelle émotion serait la vôtre !...

Puis il s'enfuyait, laissant les deux femmes interloquées, ne sachant par où commencer l'explication nécessaire à la galerie.

Brionne, très questionné, déroutait ses amis par les renseignements les plus saugrenus. Comme Chameroy passait au bras de l'altière princesse Aquasacerty et lui disait tout bas :

— De grâce, mon cher, qui est-ce ?

— La chapelière de la place du Havre, répondait Brionne avec flegme. Tu peux y aller carrément.

Et il avait la joie immense d'entendre l'ami Chameroy dire à la princesse stupéfiée :

— Allons, viens au buffet manger des petits pains au foie gras. Je te connais. La fête ne serait pas complète si tu n'avais pas mangé de foie gras.

Dans cet étourdissant tohu-bohu, Pignerolles, on le pense bien, se gardait bien de quitter le bras de Brionne, l'accablant de questions.

— Quelle est cette petite boulotte ? demandait-il à son ami.

— La princesse de Sagan.

— Et ce grand échalas ?

— Mademoiselle Mily-Meyer des Bouffes.

— Et cette plantureuse gaillarde aux appas rebondis ?

— Comment, tu ne reconnais pas Sarah Bernhardt !

Au fond, l'honnête Pignerolles ne perdait pas l'espoir de trouver l'aventure rêvée. De son côté Brionne, qui aurait bien voulu s'amuser ailleurs, commençait à trouver son provincial un peu gênant. Coûte que coûte, il résolut de s'en débarrasser au moins pour quelques instants. Justement, comme ils traversaient un salon tout à fait écarté, ils aperçurent assise noblement dans un grand fauteuil une forte dame dont la majesté les frappa. Les rondeurs provocantes de ses formes étaient vaguement cachées sous

la robe de satin noir garnie d'une guirlande de roses thé. Au-dessus du loup, apparaissait un diadème de diamants surmonté au centre d'une grosse étoile.

— Ah ! mon ami, exclama Pignerolles, la belle créature !

— Tout beau ! jeune imprudent, ne songe pas à celle-là. Certains désirs audacieux sont plus mortels que le poison des Borgia !… Salue respectueusement et passe !…

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Parce que, dit Brionne en baissant la voix, parce que l'on ne touche pas à la reine…

— Une reine !…

— La reine d'Espagne elle-même !…

— Une reine ! si j'osais…

— Écoute ! je la connais beaucoup ; j'ai eu jadis mes entrées au palais de Castille. Je vais lui demander respectueusement l'autorisation de te présenter.

— Fais vite !…

Brionne s'avança humblement de la grosse personne, et saluant jusqu'à terre :

— Comment trouves-tu le monsieur qui est avec moi ? lui dit-il tout bas.

— Heu ! Heu ! L'air un peu godiche.

— Possible, mais cela ne l'empêche pas d'être le baron de Rothschild.

— Pas Adolphe ?

— Non, l'autre.

— Il y en a tant, qu'on s'y perd !

— Il te trouve superbe et désire te connaître.

— Un Rothschild ! Présentez-le-moi vite.

— Seulement, fais bien attention à ceci : si tu veux lui plaire, laisse-toi croire une très grande dame, une princesse de sang royal, touchant même au trône !… Il n'aime que les personnes titrées.

— C'est convenu. Amenez-le-moi. Brionne revint chercher Pignerolles par la main, l'amena éperdu devant la grosse dame qui salua avec une grâce parfaite, puis il s'esquiva discrètement, les laissant tête à tête :

— Et maintenant que nous sommes seuls, madame, balbutia Pignerolles, laissez-moi vous parler comme je le dois, à genoux.

Vous voulez faire vos prières, baron, soit, l'audience est ouverte. Qu'avez-vous à demander ?

— Madame, pardonnez au pauvre ver de terre amoureux d'une étoile… Sous les plis soyeux du satin froufroutant, sous le triple capuchon de dentelle,

je devine la beauté royale… et demande un peu d'amour.

— Enfant, qui crois encore à l'amour !… Ne sais-tu pas qu'il s'appelle Illusion…

Elle l'avait approché tout près d'elle et passait sa main gantée dans les mèches blondes de Pignerolles. Les reines ont parfois des caprices comme de simples mortelles. Peut-être celle-ci daignerait-elle descendre jusqu'à lui, puisqu'il ne pouvait monter jusqu'à elle. Il s'arma d'un courage surhumain et risqua un baiser long et passionné sur le bras potelé à l'endroit où le gant finissait. Le domino se renversa en arrière comme en frémissant…

Et tout d'un coup, Pignerolles ravi se sentit entouré par deux bras merveilleux…

Au-dehors on entendait le bruissement de la fête. La musique arrivait par bouffées. Parfois des couples pénétraient dans le salon désert, mais en le voyant si bien occupé ils se retiraient discrètement. On la reconnaît, pensait Pignerolles, et on respecte son incognito. Quelle nuit ; Seigneur ! quelle nuit !…

Il en était là quand Brionne reparut :

— L'aimable Périclès a donné le signal et l'on monte souper. Je ne pense pas, madame, que vous

veuillez commettre votre dignité dans cette cohue. Que décidez-vous ?

— De grâce, madame, ne nous quittons pas, s'écria Pignerolles. J'ai tant de choses à vous dire. Allons souper quelque part.

— Penses-tu donc, demanda sévèrement Brionne, que madame puisse se compromettre dans un restaurant de nuit !… Voici ce que nous allons faire : j'ai un pied à terre rue Murillo, où j'ai fait préparer un en-cas pour quelques amis… Si vous daignez adopter mon humble hospitalité, je vous donne ma parole de gentilhomme que nul ne cherchera à percer le mystère de votre visite.

— Soit, répondit simplement la grosse dame, j'accepte, et me laisse enlever.

Cinq minutes après, le coupé de Brionne filait vers la rue Murillo. Les deux amis s'étaient assis respectueusement sur le devant, laissant le domino étaler seul ses formes imposantes dans le fond de la voiture.

II

La garçonnière de la rue Murillo n'était pas ordinairement habitée. Elle ne servait qu'aux petites

fêtes de Brionne et était aménagée à cet effet. Dans la salle à manger, un élégant souper froid était préparé sur la table couverte de fleurs courant autour de chaque couvert. Dans les lustres, les bougies étincelaient, et à travers la portière entrouverte, on apercevait, éclairée par une lampe persane, une chambre à coucher tendue de satin cramoisi, avec un large lit très bas et un majestueux baldaquin soutenu par deux lances dorées.

Six convives, trois hommes en habit rouge et trois dominos étaient déjà arrivés. En deux mots Brionne leur fit la leçon à l'oreille, et le souper commença. Les femmes avaient supplié qu'on leur laissât garder leur masque, mais cela n'empêchait pas les coupes de vin de Champagne de se vider sous les barbes de dentelle noire. Pignerolles, assis à côté de la reine, la dévorait des yeux tandis qu'elle mangeait ses écrevisses avec de jolis mouvements de bras. Le souper s'animait peu à peu, et, par Saint-Jacques de Compostelle ! on commençait à perdre le respect ; les chaises s'étaient rapprochées et les convives avaient passé leur bras autour de la taille de leur voisine qui, de leur côté, reposaient fraternellement leur tête alanguie sur les revers de satin des habits rouges. Pi-

gnerolles était aux anges : la reine venait de poser son petit soulier de satin sur son escarpin, à lui !…

— Que Votre Majesté me pardonne, s'écria Pignerolles perdant la tête.

Et pris d'un désir fou, il lui passa la main autour de la taille et l'entraîna dans la chambre à coucher.

— Baron ! Baron ! Que voulez-vous faire ? Soyez sage !

Elle allait se défendre, mais elle songea que les convives étant à deux pas, elle pouvait, sans crainte d'être forcée d'aller trop loin, permettre certaines familiarités. Elle se laissa longuement embrasser, d'abord sur le cou, puis derrière l'oreille, et même dans son indulgence maternelle, elle lui laissa prendre sur ses lèvres un triomphant baiser.

Mais tout à coup elle l'arrêta et prêta l'oreille. Le silence s'était fait dans la pièce voisine. Repoussant Pignerolles, elle courut vers la salle à manger, et s'aperçut que tous les convives étaient partis ; elle se précipita vers la porte et la trouva fermée à double-tour, c'était un guet-apens infâme !

— Madame, je vous jure que je ne suis pour rien dans cette trahison, criait Pignerolles. Évidemment le brave Brionne avait voulu lui ménager un tête-à-tête, et, ma foi, puisque l'occasion se présentait si

belle, il fallait savoir en profiter. Saisissant le domino, il voulut reprendre la conversation où il l'avait laissée, et l'entraîna vers le grand lit à baldaquin. Mais la grosse dame, qui s'était si bien laissé faire tant que les convives avaient été là, se défendait maintenant avec une énergie farouche.

— De grâce, laissez-moi ! Il est tard. Je suis sûre qu'il fait grand jour.

— Non, répliquait Pignerolles, ce n'est pas l'alouette ! c'est le doux rossignol !…

Le loup avait glissé, la dentelle était déchirée, la chevelure s'était dénouée dans la lutte, mais Pignerolles ne voyait, n'écoutait plus rien ; enfin, la pauvre dame presque vaincue murmura éplorée :

— Au moins, promettez-moi de me laisser partir assez a temps pour aller ouvrir mon magasin.

À son tour Pignerolles s'arrêta net, et regardant enfin la femme qu'il avait devant lui, il s'écria :

— Quel magasin ! Vous n'êtes donc pas la reine d'Espagne !

— Mais non ! Je suis madame Lardèche, marchande de curiosités, passage de l'Opéra.

Pignerolles abasourdi détailla la grosse maman décoiffée qu'il avait dans les bras. Le fait est qu'elle n'avait absolument rien de royal.

La pauvre femme, reprenant un peu son sang-froid, répétait machinalement en réparant le désordre de sa toilette :

— Je vous assure… il faut que j'aille ouvrir mon magasin.

— Eh bien, allez-y à votre magasin ! s'écria brutalement Pignerolles exaspéré ; mais, auparavant, il faudrait forcer la serrure, car nous sommes enfermés.

Il donna un vigoureux coup d'épaule contre la porte, mais ne put parvenir à l'enfoncer.

— Attendez, dit madame Lardèche, j'ai sur moi un trousseau de clefs. Peut-être y en a-t-il une qui ouvre ?

Après dix efforts infructueux, une onzième clef entra dans la serrure et l'ouvrit.

— Sans rancune, baron, dit madame Lardèche reprenant le sourire d'une femme qui n'a plus peur. Après ce qui s'est passé, je ne veux pas que vous m'accompagniez dans la voiture, mais si vous êtes gentil, vous viendrez un de ces jours visiter mes bibelots. C'est dans le passage, au numéro 4 ; vous verrez, j'ai des objets dignes de vos belles collections. Ce sera cher, mais ça vous est égal.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que lorsqu'on s'appelle le baron de Rothschild…

— Moi ! Je suis M. de Pignerolles, petit propriétaire terrien, et, par conséquent, pauvre comme Job.

Ce fut au tour de madame Lardèche d'entrer en fureur.

— Ah ! vous n'êtes pas M. de Rothschild ! Ah ! vous vous êtes moqué de moi pendant toute la nuit. Et pour un peu j'allais me laisser faire !!!

Et, dans un transport de rage, elle se rua sur le pauvre Pignerolles, le bourrant des pieds et des poings, s'acharnant sur ce mystificateur qui n'était même pas riche ! Puis lorsqu'elle le vit en assez piteux état, elle sortit de l'appartement, sauta en voiture et disparut.

L'infortuné Pignerolles, quand il fut remis de cette attaque imprévue, s'épongea d'abord avec de l'eau fraîche ; puis endossa son macfarlane, se coiffa de son bicorne, et, un peu embarrassé des bas noirs et des souliers à boucle qui, au grand jour, apparaissaient sous le pardessus, il rentra mélancoliquement chez lui.

Chose qui l'étonna, les balayeurs et les rares passants ne s'arrêtaient pas à sa vue, et paraissaient trouver son étrange tenue toute naturelle. Arrivé

chez lui, il se regarda dans la glace et eut la clef de l'énigme. Avec son collet relevé, sa figure triste, son bicorne et tout l'ensemble sombre de son costume, il avait la silhouette du préposé des pompes funèbres, celui qui dit en saluant : « Messieurs de la famille, quand il vous plaira. »

Parti en joyeux viveur, il rentrait en croque-mort ! Quelle lamentable nuit d'orgie ! C'est qu'aussi, messeigneurs, nous vivons en des temps si étranges !!!…

MAQU…IGNONNAGE

Grangeneuve, tout en remontant au petit galop de chasse la contre-allée des Acacias, se sentait ce soir-là un peu mélancolique. Bientôt il faudrait retourner dans le Poitou, à la Chesnaye, et reprendre la vie de province. Comme ils avaient passé vite, ces trois mois de Paris !… Pas d'aventures sérieuses, d'ailleurs. Un tohu-bohu de plaisirs, une vie fiévreuse, beaucoup d'amours… mais pas d'amour.

Comme tous les ans, lorsqu'arrivait le moment de retourner au château, il lui semblait qu'il avait perdu son temps, et que ses trois mois eussent pu être mieux employée. Tandis qu'il faisait son examen de conscience tout en jouant avec les rênes de filet, ce qui provoquait chez sa monture de joyeux ébrouements, il fut dépassé au galop par un grand cheval entier, gris pommelé, monté crânement par une amazone dont la fière silhouette se détachait sur la verdure des taillis.

— Tiens ! tiens ! se dit Grangeneuve. Un cheval entier ! Voilà qui est au moins bizarre ? et la femme me semble monter avec une rare énergie.

Il rendit la main et dépassa à son tour l'écuyère. Il aperçut dans une envolée une petite tête brune, énergique, au nez busqué, les cheveux noirs bien relevés sous le chapeau droit, un corsage admirablement garni, bien que la taille fût d'une grande finesse ; le cheval mis au bouton, admirablement rassemblé et exécutant des changements de pied avec une précision mathématique ; enfin, à vingt pas derrière, sur un superbe cheval noir anglais, un groom des plus corrects avec ceinturon et bottes à revers.

Grangeneuve rêvait-il ? Était-il atteint d'un accès de fatuité absurde ? Il lui avait semblé qu'au passage l'amazone avait légèrement souri ; un rien, un simple plissement des lèvres, mais en tout cas le regard avait paru fort doux. L'amazone tourna à gauche, et Grangeneuve, gêné par la présence du groom, ne voulut pas prolonger la poursuite, mais il rentra à Paris, très préoccupé de la belle inconnue.

Le lendemain matin, il l'aperçut, dans l'avenue du Bois de Boulogne, assise dans un buggy et conduisant un superbe trotteur qui steppait à des

hauteurs prodigieuses. Nouveau regard et nouveau sourire échangés.

Le soir, ce fut bien autre chose. L'inconnue arrivait dans une calèche tête de nègre, très élevée, sur quatre ressorts en cerceau et donnant un doux balancement à la voiture. Les roues étaient d'un ton plus foncé que la caisse avec un réchampi ton sur ton. La capote était doublée de reps de soie assorti à la caisse. L'intérieur était un véritable nid en satin noir, avec bouton de capiton bleu. Nulle part un cuivre apparent : la poignée seule, très simple, portait au milieu le chiffre A. S.

Cet ensemble était complété par deux carrossiers de Norfolk bai cerise, absolument semblables et entièrement zains. Les harnais, très simples, très légers, avec double piqûre, avaient comme frontaux deux bandes de velours bleu, recouvertes d'une légère gourmette sériée, d'argent massif; les chaînes d'attelage étaient en acier poli, comme l'extrémité du timon. Sur le siège très élevé, orné d'une galerie à l'anglaise, trônaient un gros cocher et un superbe valet de pied, en habit marron et culotte courte, avec bas de soie bleus brodés au coin du chiffre.

— Peste ! se dit Grangeneuve, très connaisseur en sa qualité de gentilhomme campagnard, voilà qui

avait tout à fait bon air. Pas une faute ! La coupe de la voiture, la façon des livrées, la beauté des chevaux, la finesse des harnais, tout cela constitue un merveilleux ensemble, sobre mais harmonieux.

Puis, tout à son aise, il détailla à son tour l'inconnue. Charmante encore, mais moins bien peut-être qu'en amazone. Type très masculin, très garçon, s'accommodant mal avec les costumes féminins, le visage un peu dur dans la capote garnie de fleurs. Vue à pied, on l'eût peut-être trouvée insignifiante, mais dans cette superbe voiture, elle avait un prestige indiscutable, et Grangeneuve fut positivement ébloui par ce luxe de bon aloi. D'ailleurs il y avait eu un nouveau regard échangé ne laissant cette fois aucune équivoque.

Grangeneuve eut un cruel moment d'indécision. Auquel de ses amis s'adresser pour se faire présenter ? Aucun d'eux ne lui avait jamais parlé de cette nouvelle venue. Que de temps à perdre peut-être avant de trouver quelqu'un qui la connût ! Et il allait partir !… Enfin, n'y tenant plus, il prit le parti héroïque de se présenter lui-même.

— Une honnête femme, se dit-il, ou seulement du monde, se fâchera ; j'aurai fait un impair dont je m'excuserai de mon mieux, et voilà tout. Mais si c'est

une femme galante, j'aurai manqué ma plus belle occasion de la saison. Après tout, on ne regarde pas les gens ainsi, et en souriant encore !

Profitant donc d'un temps d'arrêt, Grangeneuve s'approcha chapeau bas de la portière, et le plus respectueusement du monde :

— Pardonnez-moi, madame, si je me permets de vous saluer sans avoir été présenté, mais… je suis le vicomte de Grangeneuve, et vous avez là une paire de carrossiers qui a excité mon admiration. Je suis assez connaisseur…

Il tremblait vraiment en parlant. Il fut bien vite rassuré.

— N'est-ce pas qu'ils sont superbes ! répondit la belle brune avec un sourire très engageant. Je les ai achetés six cents louis, mais ils valent bien plus que cela aujourd'hui.

— Oh ! certes, se hâta de dire Grangeneuve respirant un peu.

— Voyez-vous, monsieur, les chevaux sont ma seule passion. J'en ai quinze dans mon écurie.

— Quinze chevaux !

— Je suis l'exemple de ma souveraine, l'impératrice d'Autriche. Nous autres Viennoises, nous aimons le cheval avec passion. Puisque vous

êtes connaisseur, s'il vous plaisait un jour de venir visiter mes écuries…

Grangeneuve était fixé. C'était bien une femme galante. Mais quel chic, et quel prétexte délicat elle avait su choisir pour lui ouvrir sa porte !

— Certes, madame, si je ne craignais pas d'être indiscret, je serais enchanté.

— Eh bien, je me nomme madame Alice Schünberg, je demeure rue Spontini, 223. Venez me voir : vous me ferez plaisir.

On échangea une poignée de main très accentuée, et Grangeneuve rentra tout pensif dans Paris, songeant à ce qu'une pareille femme pourrait bien lui coûter, mais se demandant s'il ne tenait pas enfin le roman rêvé.

Le lendemain il se présentait rue Spontini. Un superbe hôtel, avec une vaste cour dallée et des communs admirablement aménagés. Une grande animation devant les écuries ; des palefreniers et des *lads*, faisant le pansage à la main, épongeaient les jambes des chevaux qui, attachés par le licol à des anneaux de cuivre, grattaient le sol avec impatience, tandis qu'un cocher sérieux et mûr, en petite tenue du matin, surveillait avec dignité les détails de l'opération.

— Cocotte tant qu'on voudra, pensa Grangeneuve, mais jamais je n'ai vu train plus luxueux et mieux compris.

Aussi ce fut avec un véritable respect qu'il gravit le perron et fut introduit dans le salon, où se révélaient encore les goûts hippiques de madame Schünberg. Peu de meubles, pas un bibelot ; un grand tableau représentant l'écuyère, grandeur naturelle, sur son cheval entier, puis, jetés sur un fauteuil, une cravache, un chapeau d'amazone et une paire de gants gris perle à barrettes noires ; sur la table, plusieurs journaux de sport, les derniers catalogues du Tattersall ; en somme, un ensemble assez peu confortable et pas du tout féminin.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Alice fit son entrée, le torse moulé dans une amazone marron. Était-elle réellement jolie ?… En tout cas, séduisante en diable, avec sa taille souple, sa petite tête énergique et ses allures de bon garçon.

Elle tendit la main à Grangeneuve comme à un vieil ami, et s'assit sans façon à ses côtés, sur le canapé, la jambe repliée sous elle, avec un laisser-aller des plus engageants.

Pour entamer la conversation, Grangeneuve se mit à reparler des superbes chevaux entrevus.

Sans lui laisser le temps de se reconnaître :

— Allons visiter les écuries, voulez-vous ?

— Tout ce que vous voudrez, répondit notre ami sur un ton conciliant.

À la vérité il eût préféré donner à la conversation un ton plus tendre, mais il ne fallait rien brusquer, et en somme la promenade proposée n'avait rien d'ennuyeux pour un homme de cheval. Alice, d'ailleurs, n'avait pas exagéré. Il y avait bel et bien quinze chevaux, quinze superbes bêtes dans les stalles décorées avec un luxe inouï. Mangeoires de marbre blanc, râtelier en noyer verni, noms des chevaux gravés sur porcelaine, chaînes d'acier astiquées à la gourmette, litière bordée d'une belle frange tressée en paille d'avoine, les dalles portant en mosaïque le chiffre de la dame et recouvertes à moitié par un beau sable fin. Puis, dans les coins, des coffres à avoine pansus, des abreuvoirs avec des robinets étincelants comme de l'or, des appareils d'hydrothérapie les plus compliqués permettant de doucher les boulets engorgés ou les tendons fatigués.

Des écuries on passa à la sellerie dont le plancher ciré reluisait comme un miroir, tandis que, dans les vitrines, apparaissaient sur panneaux de velours bleu, une véritable exposition de mors de toutes

formes, de bridons, de pellams, d'étriers, de gourmettes, de chaînes d'attèle ; puis sur des porte-selles habilement étagés, des harnais de toutes sortes, à deux, à quatre, harnais du matin et harnais de gala, harnais de poste et harnais de campagne, portant le chiffre ; les anneaux et les parties métalliques étincelant sur le cuir vernis ; de là, on visita les remises immenses abritant un landau, une calèche, un buggy, un dogs-cart, sans compter un majestueux mail profilant sur le mur clair sa silhouette ventrue.

Grangeneuve n'avait jamais rencontré pareil luxe, mais, ce qui le charmait, c'était la simplicité, le manque absolu de pose de la richissime Viennoise. Elle accepta son invitation à dîner sans se faire prier le moins du monde, et lorsqu'on revenant du pavillon d'Armenonville, après une promenade sous les grands arbres du Bois, Grangeneuve l'ayant ramenée rue Spontini, lui demanda, en tremblant, la permission de franchir le seuil de l'hôtel…

— Pourquoi pas ? lui répondit en riant la Viennoise, puisque vous me plaisez.

— Décidément, pensa Grangeneuve en montant avec ravissement l'escalier, en amour comme en équitation, ces Viennoises aiment les allures vives.

II

Toute la journée du lendemain, Grangeneuve, fier d'une pareille conquête, fou de bonheur, épris comme il ne l'avait jamais été, visita les vitrines des joailliers, cherchant quelque cadeau merveilleux. Il aurait voulu, comme souvenir de cette première nuit d'amour, quelque bijou unique, cachant une grande valeur artistique sous une apparente simplicité. Avant tout, il ne fallait pas avoir l'air de prétendre payer un bonheur semblable, mais, d'un antre côté, il aurait voulu prouver combien il en était reconnaissant. C'était fort délicat, et après avoir vu un nombre infini de bracelets, de colliers, de bagues, de broches et de châtelaines, Grangeneuve rentra chez lui sans avoir trouvé l'objet rare qu'il cherchait.

Il comptait se remettre en campagne après dîner, mais il aperçut, encartée dans le cadre de la glace, une invitation du cirque Benouville pour le soir même. À l'invitation était joint le programme de la soirée. Grangeneuve hésitant, y jetait un coup d'œil distrait, quand tout d'un coup ses yeux se fixèrent sur ce numéro : *Madame Alice, huit obstacles en tandem : débuts.*

La conformité de ce prénom le frappa. Il s'habilla à la hâte et courut au cirque.

Bien entendu le jeune duc de Boisonfort, les peintres Marcenz et Lebrassem, le gros baron Bartill exécutant leurs exercices avec leur succès habituel, le laissèrent froid.

Les pas de zéphyr de Triala élevant, sous des prétextes variés, son pied, chaussé de satin rose, à hauteur du nez des spectateurs, Jenny Darlington, presque nue dans son maillot lilas garni seulement çà et là de quelques franges d'or, n'eurent pas davantage le don de l'émouvoir.

Enfin, les commissaires, en tunique écarlate, firent la haie, l'orchestre entama un pas redoublé et une écuyère fit son entrée au galop sur un magnifique cheval alezan, conduisant en tandem un autre cheval alezan.

C'était bien son Alice !

Armée d'un grand fouet, elle faisait exécuter à ses deux chevaux des voltes, des demi-voltes et des changements de pieds surprenants.

Quand elle s'arrêta, deux valets de pieds boutonnés, sanglés, gantés, sautèrent dans l'arène et vinrent maintenir les chevaux par la bride, tandis que la salle entière éclatait en applaudissements.

Et Boisonfort de dire au gros Bartill : Elle ne se-refuse rien, la belle Alice !

— Pour ce que ça lui coûte !

— C'est égal, ça donne un rude chic à son Monsieur !

— Et puis, ça cote bien la maison !

— Elle vendra maintenant ses deux chevaux ce qu'elle voudra !

Grangeneuve écoutait : voulant enfin en avoir le cœur net, il avisa Boisonfort qui se tenait debout à l'entrée des gradins :

— Pardon, lui dit-il à voix basse, rappelez-moi donc le nom de cette écuyère ?

— Alice Schünberg.

— Je sais bien, mais cela ne m'explique rien.

— Ah ! vous non plus vous ne connaissez pas Alice Schünberg ! Eh bien, mon cher, Alice est tout simplement la maîtresse du gros Samuel, le marchand de chevaux. Il vient d'ouvrir, il y a huit jours, une succursale de son établissement, rue Spontini, succursale dirigée par Alice, qu'il a fait venir tout exprès de Vienne.

— Alors les chevaux qu'elle a chez elle, les grooms, les domestiques, les voitures…

— Tout cela, c'est à Samuel. En véritable juif, il a compris que cet étalage servirait de réclame à ses écuries, et aiderait à la vente. En effet, tel cheval que vous ne remarqueriez pas conduit par Samuel sera admirablement mis en relief monté ou conduit par Alice. Elle a débuté il y a quelques jours au Bois, au grand épatement des badauds qui ignorent encore d'où lui vient son luxe de chevaux et de voitures.

Et tandis qu'Alice continuait ses pirouettes et ses pas espagnols, Grangeneuve écœuré se disait qu'il ne lui enverrait décidément aucun bijou. Il irait simplement choisir un cheval dans les écuries de la rue Spontini et le payerait sans compter, se disant avec juste raison, qu'au prix qu'allait lui faire le rusé maquignon, la bête et la femme seraient amplement payées.

UNE BONNE RÉSOLUTION

I

Cette fois, après le Grand-Prix et le Quatorze juillet, c'était fini, bien fini ! La résolution de Pardaillan était irrévocable. Il se reposerait enfin ! Il ne ferait plus la fête, il se coucherait de bonne heure, et, chose miraculeuse, il rentrerait coucher chez lui !

La saison avait été rude : bals, soupers, courses, garden-parties à n'en plus finir ; dans une quinzaine, elle allait recommencer sous une autre forme, avec les grandes semaines de Dieppe et de Trouville. Il y avait juste eu ce moment une halte, entre deux étapes, qu'il fallait savoir mettre à profit : quinze jours de repos complet sans fatigue, sans veilles et surtout sans femmes. Le matin du jour où cette grande résolution avait été prise, Pardaillan avait fait venir son valet de chambre et lui avait dit d'une voix grave :

— Pierre, pendant toute cette saison mon appartement a été une salle d'attente, une auberge où je rentrais à peine changer d'habits, écrire quelques lettres ou parfois dormir quelques moments à des heures crépusculaires. À partir d'aujourd'hui, cette existence absurde est finie. Je veux enfin habiter sagement, bourgeoisement, et comme il est écrit sur mon bail, « en bon père de famille ». Tu auras à remettre l'appartement en état.

— Bien, monsieur, répondit Pierre ; il y aura beaucoup à faire… mais monsieur sera content.

Pour bien donner le temps à son domestique, Pardaillan résolut de s'absenter toute la journée.

Il avait accepté de faire une excursion sur le yacht de Férionne. On devait s'embarquer au pont Royal, descendre la Seine jusqu'à Chatou pour aller dîner chez un bon vieil ami à lui, le poète Mollinat. Le capitaine Rochard et le peintre Nanteuil devaient être de la partie. Une grasse journée entre camarades, bien reconstituante, bien virile, passée à causer beaux-arts, littérature, tout en fumant de bonnes pipes et en se laissant aller au fil de l'eau.

Donc, bien fermement décidé à fuir toute occasion pouvant l'écarter de ce programme calmant, Pardaillan descendait à deux heures et demie, d'un

pas allègre, le petit escalier qui mène à l'embarcadère du pont Royal et avait le plaisir de trouver le yacht *Fanny-Lear*, chauffant sur place et prêt à partir. Le pavillon tricolore flottait à l'avant ; l'équipage, composé d'un barreur et d'un mécanicien, causait appuyé sur le bastingage ; l'ami Férionne, coiffé d'une casquette bleue galonnée attendait ses invités en arpentant le quai.

— C'est gentil d'être exact, s'écria-t-il en allant au-devant de Pardaillan. Rochard et Nanteuil sont là.

— Alors nous allons pouvoir partir ?

— Pas encore, nous attendons Lucie Danjou.

— Tu ne m'avais pas parlé de femme dans ton invitation…

— Impossible de ne pas emmener Lucie ; les vers réalistes de Mollinat lui ont tourné la tête, elle veut absolument le connaître. Pas gênante, d'ailleurs, bonne fille, très élégante ; elle ornera l'avant du *Fanny-Lear*.

Il n'y avait qu'à s'incliner et à attendre. Mais l'on avait beau braquer les lorgnettes dans la direction du pont de Solférino, rien n'apparaissait à l'horizon.

— Voilà ce que c'est que d'avoir invité une femme à notre partie, maugréait Pardaillan. Oh ! les

femmes !… Il fut sur le point de s'en aller, mais il trouva qu'en somme une jolie femme n'était pas bien dangereuse, surtout Lucie, qui lui avait toujours été très indifférente.

— Baste ! dit-il, je reste libre et ne m'engage à rien.

À ce moment, le capitaine Rochard s'écria :

— Attention, mes enfants, voilà une noce ! Quatre voitures arrivaient en effet au grand trot, se suivant ; elles s'arrêtèrent devant le débarcadère du Pont-Royal, et, à la surprise générale, on en vit sortir douze femmes, Lucie Danjou en tête. C'était un mélange tapageur de robes à tons clairs, bleues, blanches, mauves, à pois ; de chapeaux Rembrandt, Gainsborough, canotiers ; d'ombrelles multicolores. Du coup, le quai d'Orsay s'en trouva tout ensoleillé. Entendant le bruit des conversations et des éclats de rire, les officiers de semaine à la caserne d'Orsay, sortirent devant le corps de garde, et et il se forma une véritable petite émeute.

— Qu'est-ce que c'est que cette smalah ! se demandait Pardaillan ahuri.

— Mes enfants, dit Lucie Danjou, vous savez que nous avons un déjeuner de femmes tous les jeudis, chacune de notre association invitant à tour de rôle

les onze autres chez elle ; or, aujourd'hui c'était mon tour, et je vous ai amené la bande au complet. Hein ! j'ai eu une bonne idée.

— Excellente ! s'écriait l'ami Férionne.

— Admirable ! appuyèrent Rochard et Nanteuil.

Seul, Pardaillan restait silencieux. Décidément, ce n'était pas la partie calme qu'il avait rêvée, d'autant plus qu'il apercevait parmi les passagères quelques petites amies à lui : Thérèse Ribains, Cécile Godfertoum, Mary Fabert, Laura Byron, Edwige Schuman, Franchie Gavroche, bien jolie cette Francine et bien tentante ! Encore une fois, il eut l'idée d'échapper au danger par une belle fuite « à l'anglaise », mais il craignit de désobliger l'ami Férionne.

— Après tout, se dit-il, je suis sûr de moi et ma résolution est bien prise. Je me sens absolument blindé contre toute attaque de ces dames. Embarquons-nous toujours. Ça n'engage à rien.

Et tandis que ces dames s'installaient les jambes pendantes sur le toit de l'entrepont – prétexte à montrer des bas de nuances exquises – Pardaillan silencieux et sévère allait s'asseoir seul à l'avant, sur une bouée. Malheureusement, le toit ne pouvait supporter plus de huit femmes. On donna aux quatre

autres des pliants, et elles vinrent s'asseoir autour de Pardaillan, qui du coup, se trouva côte à côte avec Francine.

Férionne siffla trois fois pour donner le signal du départ. Le barreur se plaça à son poste et le petit yacht s'ébranla bruyamment emportant sa gracieuse cargaison, tandis que les officiers de la caserne d'Orsay, que leur grandeur attachait au rivage, saluaient le départ des jolies voyageuses en agitant leur képi doré dans un rayon de soleil.

II

Un soleil radieux. Le *Fanny-Lear* glissait légèrement entre les quais, provoquant sur son parcours des remous de curieux effarés à l'aspect chatoyant de ces toilettes flamboyant sur le pont. C'étaient, au passage, des cris, des saluts, des appels de mouchoirs auxquels répondait la foule égayée. Peu à peu le calme se fit.

Francine s'était rapprochée de Pardaillan, et, sous prétexte de se « caler », appuyait deux genoux très capitonnés contre le dos de notre ami.

— Cela ne vous gêne pas, au moins ! avait-elle dit avec son bon sourire.

— Non ! non !… avait répondu Pardaillan très troublé.

En somme, il pouvait bien être courtois pour une femme aimable, sans pour cela se croire engagé à aller… jusqu'au bout. Ces petites privautés ne l'engageaient à rien.

De temps en temps, l'on croisait une autre embarcation à vapeur.

— Sifflez ! criait-on au capitaine.

— Non ! Nous sommes plus gros que lui. Il doit siffler le premier.

Et de fait l'autre vapeur s'exécutait au milieu des rires. L'ami Férionne était d'ailleurs plein d'attention pour ces dames et pour la jolie Francine en particulier. Comme le *Fanny-Lear,* dans sa course rapide, envoyait quelques éclaboussures d'eau qui rejaillissaient contre les toilettes de ces dames, il avait apporté des plaids qui permettaient de garantir le bas des jupes. Il avait même enveloppé la jolie Francine avec une attention toute paternelle, et comme celle-ci se plaignait d'avoir le soleil dans les yeux, il avait, grâce à une corde allant de la cheminée au pavillon, installé un grand châle rouge en guise d'écran. Les têtes des femmes se détachaient ainsi merveilleusement sur ce fond d'un ton bien chaud et bien franc.

Entre ses charmantes voisines, emporté par le mouvement doux et berceur du yacht, grisé par les parfums capiteux qui se dégageaient autour de lui, Pardaillan se sentait envahi par une béatitude indéfinissable. En levant les yeux il apercevait au-dessus de lui la jolie taille de Francine moulée dans une robe de foulard bleu à pois, son cou blanc et rond sortant d'un col matelot très évasé, et au-dessus un menton bien potelé, une bouche rouge qui souriait en montrant des dents superbes, et des cheveux blonds follets sous un chapeau canotier à large galon bleu. Francine, comme d'un mouvement machinal, arrangeait les mèches de Pardaillan, l'effleurant avec ses doigts fuselés, de manière à lui causer sur le front, sur les tempes, derrières les oreilles, des frissons délicieux et énervants. – C'en était trop.

— Pardon ! s'écria-t-il en se levant brusquement, mais j'ai les jambes ankylosées…

— Assis ! cria durement le capitaine.

— Assis ! assis ! s'écria-t-on à la ronde. Vous allez nous faire chavirer.

— Quand on a le bonheur d'être assis à côté de Francine, on est inexcusable de bouger, appuya le capitaine Férionne en envoyant son regard le plus expressif à sa jolie passagère.

Mais celle-ci n'avait d'yeux que pour Pardaillan. Avec un geste d'une mutinerie charmante, elle l'obligea à se rasseoir à ses pieds.

Enfin, Férionne cria :

— Terre ! terre !

Au milieu des mamelons de verdure gracieusement étagés, le pont de Chatou détachait sa silhouette blanche. Sur la rive, devant le restaurant Fournèse, on apercevait déjà l'ami Mollinat en vareuse, en culotte courte et jersey rayé bleu et blanc qui saluait de loin avec de grands gestes nobles.

— Stoppez ! cria le capitaine Férionne.

Le mécanicien fit machine en arrière, et le *Fanny Lear* vint atterrir doucement auprès de l'embarcadère. Mollinat offrit sa main aux dames, et tout le monde sauta à terre.

— On est heureux d'embrasser ses amis après un long voyage ! s'écria Francine.

Et saisissant ce prétexte, elle sauta au cou de Pardaillan, qu'elle embrassa à pleines lèvres.

Ce mauvais exemple fut immédiatement suivi, et chacun s'embrassa au milieu d'un attendrissement général. Cependant, le mécanicien, après avoir pris les ordres de Férionne, se préparait à repartir pour

Paris. À cet effet, avant de s'éloigner, il salua en amenant trois fois le pavillon.

À cette vue, Mollinat fut pris d'une idée saugrenue.

— Mes amis, dit-il, voilà une occasion unique de faire nous aussi « notre petit Tréport ».

Et, s'adressant au mécanicien en sanglotant, il s'écria :

— Adieu, monseigneur ! adieu, prince ! nous nous reverrons !

Les femmes s'étaient agenouillées en faisant semblant de s'essuyer les yeux, les hommes s'étaient découverts, et tandis que le *Fanny-Lear* s'éloignait, les cris continuaient :

— Au revoir, monseigneur ! À bientôt ! à bientôt !

— Jamais mon mécanicien ne comprendra l'ovation orléaniste dont il vient d'être l'objet, dit Férionne.

Mais tandis que Francine pouffait de rire, son mouchoir sur les yeux, un grand gaillard à barbe blonde, qui semblait le chef d'une autre bande de canotiers assistant au débarquement de ces dames, avait trouvé la plaisanterie d'un goût plus que douteux et se permit de la relever un peu trop vertement. Pardaillan se crut obligé de défendre Francine, qu'il

avait au bras. Il envoya un maître coup de poing dans la poitrine du grand gaillard et reçut en échange un coup de poing tout aussi magistral entre les yeux. On les sépara à grand'peine.

— Je ne pouvais pourtant laisser blaguer Francine, se disait le chevaleresque Pardaillan en épongeant son front avec de l'eau fraîche et en rajustant sa toilette ; mais, heureusement, ça ne m'engage à rien !…

— Et maintenant, dit Mollinat, trêve de plaisanteries, mes enfants ; venez chez moi vous mettre à l'aise et vous rafraîchir.

On entra pêle-mêle dans une petite maison pittoresquement située au coin même de l'île. On se promena de chambre en chambre, admirant le cabinet de travail de Mollinat situé dans une espèce de tour vitrée qui surplombait l'eau, si bien que l'on avait l'air d'être dans un phare.

— C'est là que je travaille, dit Mollinat, jusqu'à deux heures. Le reste de la journée est consacré au canotage. Vie simple et béate.

Il y avait sur la table une pièce de vers commencée, et Nanteuil lut au milieu des acclamations :

La salive de tes baisers sent la dragée,
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée,
Qui rend fou !...

— Mes enfants, dit Mollinat, vous n'êtes pas venus ici pour déguster ma littérature ; allons nous promener.

— Oui ! oui ! dit Francine, en s'accrochant au bras de Pardaillan, son défenseur, au grand déplaisir de Férionne, qui s'était déjà inutilement offert au débarquement.

III

On alla vagabonder dans l'île, courant, dansant, sautant dans tous les canots amarrés, faisant mille folies ; par exemple, on profitait d'un rayon de soleil qui faisait se détacher les silhouettes en noir sur un mur blanc, pour exécuter un pas en se tenant par la main, comme des ombres chinoises. Tout en folâtrant, Francine se serrait de plus en plus contre Pardaillan, qui s'obstinait, se raidissait à se montrer froid, ce qui n'échappait pas à l'ami Férionne, qui, de son côté, accablait la jolie fille de soins et d'attentions.

Partons pour la Grenouillère, proposa Mollinat. J'ai trois canots : l'*Albatros*, la *Lucie* et le *Bon Cosaque*. Nous allons faire une course de vitesse à qui arrivera le premier.

On donna des rames à Pardaillan, qui, pour soutenir l'honneur du *Bon Cosaque*, dut ramer de toutes ses forces ; il arriva bon dernier ; mais passablement éreinté.

— Décidément, j'avais rêvé une journée plus calme, se disait-il, mais, enfin, j'aurai la nuit pour me reposer.

À la Grenouillère, il lui fallut absolument se baigner, recevoir et donner des passades, se livrer à une foule de plaisanteries, spirituelles sans doute, mais de moins en moins reposantes.

Le jour baissait. On revint dîner dans la grande salle de Fournèse, toute ornée de dessins drôles laissés par plusieurs générations de peintres. Francine espérait qu'à table Pardaillan deviendrait moins maussade ; mais, tout en buvant sec, il résistait à toutes les avances de pied et de genou que sa voisine lui faisait sous la table. Le Champagne avait beau couler à flots, Pardaillan, bien qu'un peu ému, se cramponnait courageusement, et, la langue un peu pâteuse, se répétait à lui-même :

— Non ! non ! Pas de femme aujourd'hui !

Après le dîner, l'on partit exécuter quelques pas inédits à la Grenouillère. Francine, qui dansait bien, vint inviter elle-même Pardaillan à valser, se frôlant contre lui, l'enlaçant de ses jambes, lui soufflant au visage une haleine jeune et capiteuse.

— Ah çà, il est donc en bois ! finit-elle par se dire avec humeur.

Et de dépit, elle accepta une valse avec Férionne, qui ne voulait pas désespérer et continuait une cour qui lui semblait pourtant devoir être bien platonique.

Mais Francine comptait encore sur les hasards du retour. La bande appela le passeur ; on débarqua sur la rive gauche, et là, dans l'éparpillement nécessité par les voitures, la belle fille s'arrangea pour monter dans la même Victoria que Pardaillan.

La nuit était belle et étoilée, la capote était baissée, et Francine avait mis sa jolie tête sur l'épaule de son compagnon. Mais Pardaillan se dégagea peu à peu.

— Non ! non !… Pas de femme cette nuit ! s'était-il juré.

Un moment, en traversant la fête de Neuilly, la bande se retrouva dans la baraque de la belle Fatma.

— Franchement, disait Francine, n'ai-je pas de plus beaux cheveux, un profil plus régulier et de plus belles dents que cette Arabe ?

— Assurément, répondait Pardaillan.

— Et ma taille, et mes bras, et tout !… sens-tu comme c'est ferme !

— Je sens, je sens, ripostait le pauvre Pardaillan.

Il était temps qu'on arrivât ! Il commençait à faiblir. Aussi lorsqu'on fut devant la porte de Francine, et que celle-ci lui tenant la main un peu plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire, lui demanda avec un regard qui en disait long, s'il allait déjà la quitter :

— Oui, ma chère enfant ! Cette journée au grand air avec rixes, régates, baignades, bals, et le reste, m'a éreinté. Bonsoir !

Et il remonta en voiture sans se retourner.

— Ouf ! se dit-il, une fois seul. Si j'avais cédé aujourd'hui, j'étais perdu. J'eusse continué demain et les jours suivants, et je restais dans le fatal engrenage. Au fond, je suis enchanté de m'être prouvé que j'avais une certaine force de caractère et que je savais persister dans une résolution prise. Comme je vais bien dormir dans mon grand lit solitaire ! Quel bonheur de me retrouver seul chez moi, de m'y reposer enfin !…

Il mit la clef dans la serrure de son rez-de-chaussée, alluma une bougie et entra dans sa chambre à coucher. Là, il resta atterré. Son domestique, ainsi qu'il l'avait promis, avait fait l'appartement à fond, et sur les matelas du lit qu'il ne croyait pas devoir servir le soir même, étaient entassés les glaces, les bronzes, les tableaux, les trophées, les cannes, le lustre démonté. Sur la table, des pyramides de fauteuils et de chaises… Il était impossible de coucher là !

— Allons, se dit Pardaillan avec amertume, c'est la fatalité qui le veut, il est écrit que je ne pourrai pas être tranquille cette nuit.

Et, se résignant assez facilement, en somme, il reprit en hâte le chemin de la maison de Francine. En arrivant, il leva les yeux vers les fenêtres seules éclairées de sa belle amie et vit sa silhouette embrassée par une autre silhouette qui ressemblait terriblement à un homme. Devant la porte, il aperçut la voiture de Férionne, stationnant. Le doute n'était, hélas ! pas possible : Férionne avait suivi à tout hasard, et voyant Pardaillan s'éloigner, il s'était glissé dans la place laissée libre et aidait la jolie Francine à se venger.

LE SEIN D'UN AMI

Il y avait à peine trois jours que La Houssaye était arrivé à Cauterets avec des idées fort sages de calme, de gargarisme et de recueillement, et déjà il commençait à s'ennuyer d'une façon terrible. La cuisine de l'hôtel était excellente, les sites de *la Raillère* et de *Mauhourat* étaient splendides ; le soir on jouait au casino des petites machinettes d'Offenbach et de Lecocq pas plus ennuyeuses qu'autre chose, tout ce que vous voudrez, mais ces plaisirs divers, sans femme pour les partager, étaient bien fades.

— Faut-il emmener une compagne ? Avait demandé La Houssaye, en partant, à cet excellent docteur.

— Gardez-vous-en bien, avait répondu l'excellent docteur, vous perdriez tout le fruit du traitement.

Et La Houssaye était parti tout seul ; or, cette solitude était d'autant plus crispante que la plupart des baigneurs avaient amené une femme légitime ou

autre, et ne se gênaient pas pour étaler leur tendresse impudente au nez des célibataires ; d'ailleurs, pas une seule isolée, pas une seule baigneuse disponible ; tout était par couple.

— De quoi te plains-tu ? lui disait son ami Vaudancourt, regarde, moi, qui suis marié, j'aurais pu amener madame de Vaudancourt. Eh bien, je-ne-l'ai-pas-a-me-née ! Voilà de la force de caractère. Le traitement avant tout !

C'est vrai que Vaudancourt n'avait pas amené sa femme, mais cela ne prouvait rien. La comtesse était déjà mûre, et lui, La Houssaye, garçon, et par conséquent libre, n'était pas retenu par les scrupules de son ami, connu pour l'austérité de ses principes. Aussi se promettait-il bien, s'il survenait une occasion, de ne pas la laisser échapper.

À quelques jours de là, en arrivant le matin à la source, où il allait prendre gravement son quart de verre, il eut une surprise agréable. Au milieu de la procession, se dirigeant vers le comptoir où mademoiselle Louise tend gentiment la boisson sulfurée sur la paume de sa main, il aperçut une grande belle personne, blonde, grasse, rose, avec un teint de lait et des yeux bleu faïence, un costume complet de cachemire blanc avec petit paletot pareil bordé d'un large

galon bleu ; campé sur l'oreille un chapeau Rembrandt orné de gaze et de bleuets, sur l'épaule une ombrelle bleue toute garnie de frou-frous de nœuds et de dentelle blanche ; bref un ensemble très séduisant, et réveillant dans l'esprit de La Houssaye je ne sais quel souvenir lointain…

— Où diable ai-je déjà vu cette splendide créature ? se demandait-il, puis, tout à coup, la lumière se fit. Il se souvenait parfaitement. C'était l'année précédente, à la revue du Cercle de la Presse. C'est elle qui imitait mademoiselle Demay de l'Alcazar, et il la revoyait chantant :

J'en suis restée baba !
Ah quel farceur que ce garçon-là !
C'est lui le plus rigolo
De tout' la rue du Château-d'Eau…

La Houssaye se souvenait d'autant mieux que ce merveilleux couplet était de lui. Il s'approcha en saluant :

— Pardon… si je ne me trompe, mademoiselle Sylvia Barlil ? Vous ne vous rappelez pas, à la revue du Cercle, c'est moi qui avais écrit pour vous ce couplet qu'on vous a fait bisser ; et que vous disiez si drôlement : – *J'en suis restée baba !…*

— Ah ! parfaitement. Vous êtes M. de La Houssaye. Je me souviens. Comme toutes ces folies sont loin, mon Dieu. Maintenant je suis devenue sérieuse, rangée : je travaille pour le Conservatoire, au cours de madame Bas, Plus de bêtises, plus de chansonnettes, rien que le grand art.

— Et… où êtes-vous descendue ici ?

— Oh ! je vis très retirée… avec ma mère… Impossible de me voir. Je ne suis pas venue ici pour m'amuser, mais pour soigner une gorge un peu fatiguée par les vocalises… Enchantée de vous avoir serré la main. Au revoir, monsieur !

Lucie reprit son grand bâton ferré posé dans un coin, puis, d'un pas jeune et élastique, elle redescendit le raidillon ramenant à Cauterets.

— Bravo ! se dit La Houssaye, je vais donc avoir ici un intérêt. Voilà la glace brisée, et, malgré la maman-obstacle, j'espère bien arriver à être reçu.

Tout guilleret, il redescendit à son tour vers le pont du Gave, et là il trouva Vaudancourt abrité sous un parasol doublé de vert et lisant paisiblement, assis sur le parapet. La robe blanche de Lucie faisait une tache blanche a l'horizon sur le flanc de la montagne.

— Eh bien ! tu l'as vue ? tu l'as regardée ? dit La Houssaye.

— Qui cela ? répondit Vaudancourt comme s'il sortait d'un rêve.

— Eh bien, cette belle fille qui est passée devant toi.

— Ah ! cette grosse blonde ? Oui, mais tu sais, moi, je suis rangé et ces femmes-là me laissent indifférent.

— Mais, enfin, comment la trouves-tu ?

— Peuh ! Une belle fille sans doute, mais un type un peu lourd, un peu commun. Tu la connais ?

— Mon cher, c'est toute une histoire. Je lui ai fait jadis des couplets pour une revue… Tu comprends, la reconnaissance… bref, elle a paru enchantée de me voir.

— Ah !… Eh bien, mon pauvre ami, je crois que tu vas te lancer là dans une bête d'histoire. Veux-tu un bon conseil ? Laisse cette femme tranquille… et suis ton traitement.

— Le conseil est excellent, aussi je m'empresserai de ne pas le suivre. Au revoir, Vaudancourt ! Enfin, je vais donc m'amuser à Cauterets !

Il partit sans voir son ami qui haussait les épaules ; arrivé à l'hôtel, il se précipita sur la Gazette

de Cauterets pour lire à la quatrième page la liste des étrangères. Fiévreusement, il cherchait le nom de Sylvia Bartil, Enfin il trouva : « 26, avenue d'Argelès ». Deux secondes après, il sonnait le petit groom de l'hôtel et envoyait, par son entremise, sa carte sur laquelle il avait écrit :

« Un Parisien exilé demande comme une immense faveur l'autorisation de présenter ses respectueux hommages à une compatriote rencontrée à deux cents lieues de Paris. »

Puis il se mit à table, très agité et mangeant sans appétit la traditionnelle truite au bleu. Une demi-heure après, le petit groom revenait et rapportait la réponse laconique suivante :

« Je vous l'ai dit, monsieur, je suis ici en famille, et ma mère ne veut recevoir personne. Mille regrets.

» SYLVIA.

» P.-S, – Ne m'écrivez plus, »

— Diable ! se dit La Houssaye, ce sera plus difficile que je n'avais cru ; pourtant, à Paris, elle ne faisait pas tant de manières, et elle a eu une idée bizarre d'amener la maman. Bah ! Je la retrouverai ce soir aux eaux de César, et nous verrons bien…

À l'heure réglementaire, vers les quatre heures, un joyeux bruit de grelots se faisait entendre, une Victoria conduite par un postillon vert et or tournait élégamment autour de la pelouse et déposait Sylvia devant les marches du petit temple. La Houssaye se précipita pour lui donner la main, mais il fut reçu plus que froidement. Ce n'était plus du tout la bonne camaraderie du matin. Après avoir à peine effleuré le gant qu'on lui tendait, elle salua sèchement et disparut sous les arcades suivie de sa femme de chambre. Cette réception était d'autant plus désagréable que Vaudancourt était là près de la source, goguenard.

— Eh bien, mon pauvre ami, tu n'as pas l'air fort avancé auprès de ta nouvelle conquête ? Elle n'a décidément pas la reconnaissance du couplet. Cette fois, je l'ai bien regardée et je puis t'assurer que tu n'as rien à regretter. Elle est des plus ordinaires.

La Houssaye était un peu dépité, mais il n'était pas homme à reculer, il s'était peut-être présenté à un mauvais moment. Une femme qui a des idées de douches ou de bain tient parfois à ne pas être abordée, et tout pouvait se réparer au théâtre. Le soir, il se pomponna avec un soin tout particulier, endossa une grande redingote gris ardoise qui faisait

valoir toute la finesse de sa taille, et après avoir dîné sans grand appétit, il alla fumer son cigare sur l'Esplanade pendant qu'on gonflait le petit ballon qu'on lance tous les soirs. Quand il s'envole du côté de la France, c'est signe de beau temps, mais quand le vent l'emporte du côté du Pont d'Espagne, on peut compter sur de la pluie.

Le ballon s'envola vers la France, et La Houssaye, très complaisant dans ses déductions, y vit un bon présage. À ce moment arrivait Vaudancourt.

— Viendras-tu au théâtre, ce soir ? lui demanda-t-il. On joue la *Mascotte*.

— Oui, seulement j'aurai le regret de ne pouvoir être avec toi. J'ai un fauteuil à l'abonnement et je te conseille d'en prendre un. C'est beaucoup plus commode, et l'on est sûr d'être bien placé.

Et, de fait, arrivé au théâtre, il vit Vaudancourt s'installer au troisième rang, tandis que lui ne trouvait de place qu'au onzième, tout au fond de la galerie. Tandis qu'il cherchait avec sa lorgnette si Sylvia n'était pas arrivée, il la vit entrer grave, sérieuse, toute en dentelle noire, avec un gainsborough en paille noire, orné d'un retroussis de paille blanche. Elle aussi, elle avait un fauteuil en location, et, par un singulier hasard, ce fauteuil était situé juste de-

vant celui de Vaudancourt. Celui-ci, très occupé à écouter le ténor Cabriol murmurer :

Heureux celui que le ciel dote
D'une Masco-o-o-o-otte.

ne regarda même pas la nouvelle arrivante. Quel imbécile ! ce Vaudancourt, pensa La Houssaye, et quel dommage que je n'aie pas son fauteuil. Rien qu'en se penchant un peu sur le dossier, on pourrait avoir une conversation exquise. Il doit lui être tout à fait indifférent de changer de place et je vais lui proposer un arrangement à l'amiable.

Pendant l'entr'acte il entama la négociation, mais, à sa grande surprise, elle ne réussit pas. Vaudancourt avait choisi cette place, bien à portée de la scène, facile à aborder, sans courant d'air, et il n'allait pas la troquer contre un fauteuil de onzième rang !…

— Mais tu ne comprends donc pas. C'est pour être près d'elle, de Sylvia ; toi, ça t'est bien égal, mais moi, si j'étais là, pouvant lui chuchoter dans l'oreille, dans le cou, dans les frisons des cheveux, une foule de choses troublantes et folles, toutes les bêtises qui me viendraient à la tête, et auxquelles la musique servirait d'accompagnement, je serais sûr

de la convaincre. Je sens que je la convaincrais. Voyons, fais cela pour moi, pour ton vieil ami !

— Mon cher, je suis un homme à manie, comme tous les vieux dillettanti. Tu m'offrirais une place aussi bonne que je ne l'accepterais pas.

Ce soir-là, La Houssaye, de plus en plus dépité, rentra à l'hôtel plus amoureux que jamais, la difficulté, comme il arrive toujours, ne faisant qu'accroître son désir.

II

Le lendemain, il alla à tout hasard rôder devant le 26 de l'avenue d'Argelès. C'était un adorable petit nid, élevé sur le flanc même de la montagne. Derrière une grille élégante, au milieu d'un fouillis de verdure, entre les buissons d'églantine en fleurs et de lauriers-roses, la maison apparaissait mystérieuse à travers les feuilles. On apercevait seulement sa façade avec le toit à l'italienne, et ses croisées garnies de gaze rouge ; des statuettes de marbre profilaient leur silhouette blanche sur le fond vert des arbres ; un gave transformé en cascade descendait en gazouillant avec des petits bouillons d'argent, le soleil inondait cet Éden de ses gais rayons découpant sur

les allées des losanges mi-partie ombre et lumière. C'était un vrai paradis.

— Mon Dieu ! qu'on doit être heureux là ! pensa La Houssaye, et quel joli cadre pour des amoureux !

Il attendit longtemps, espérant que Sylvia apparaîtrait à une des croisées, mais ce fut en vain, tout resta clos.

— Bah ! se dit-il, qui ne risque rien, n'a rien. Il sonna. Une femme de chambre à l'air passablement effronté vint ouvrir.

— Madame Bartil ?

— Madame est sortie.

— Mais… j'aurais voulu parler à la mère.

— Madame Bartil mère ? connais pas.

Et, pouffant de rire, elle ferma la grille au nez du visiteur décontenancé.

Ainsi, il n'y avait pas de mère ! La Houssaye s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle à Vaudancourt. Pas de maman, c'est un obstacle de moins.

— Sans doute, sans doute, répondit l'ami, mais vraiment tu es bien bon de te donner tant de mal. À la place, il y a longtemps que j'aurais renoncé.

La Houssaye ne renonça pas du tout et résolut un siège en règle. Pour commencer, la traditionnelle aubade. Dans la journée, il réunit tous les guides et

leur commanda une farandole avec tambourin pour trois heures ; il leur ordonna de passer par l'avenue d'Argelès, avec longue station devant le 26. Comme le traitement du soir ne commence jamais avant quatre heures, il était bien sûr que la belle serait dans la place.

À l'heure dite, la farandole se forma sur l'Esplanade, chaque guide en dolman bleu de ciel soutaché de noir, la tête coiffée du béret basque, la taille enserrée dans la ceinture bleue tranchant sur le plastron blanc de la chemise ornée de boutons d'or. Chacun d'eux était armé d'une petite baguette droite. Le joueur de biniou en tête avec le joueur de tambourin, puis tous les guides gambadant, faisant des moulinets vertigineux avec leur bâton qu'ils cognaient deux par deux se mirent en route vers l'avenue d'Argelès. Sur leur passage, les baigneurs réveillés au milieu de leur sieste accouraient aux fenêtres ; Sylvia elle-même apparut à la sienne, les cheveux dénoués, l'œil brillant, enroulée comme une femme qui sort du lit, dans une simple robe de chambre en crêpe de Chine crème. Ce qu'elle était jolie ainsi, et désirable !… La Houssaye tout ému lui tira de la rue un grand coup de chapeau, mais Sylvia, toute honteuse d'être surprise dans ce désordre, rou-

git et rentra vivement chez elle en refermant la fenêtre.

C'était encore manqué. La Houssaye devenait très triste, et s'il n'avait pas eu pour le consoler un peu cet excellent Vaudancourt, je ne sais trop ce qu'il fût devenu. Celui-ci cherchait, d'ailleurs, à ramener le calme dans l'esprit de son ami, lui montrant Sylvia telle qu'elle était réellement, et non telle que la lui représentait son imagination excitée par douze jours de jeûne, de privation et de douches écossaises sur les reins.

— Je t'assure, mon cher ami, que cette femme n'a aucun charme, aucun montant. Je suis étonné que toi qui es d'habitude un homme de goût, tu aies laissé tomber sur elle ton regard de connaisseur. As-tu vu ses pieds ?

— Oui, charmants, cambrés…

— Mais non, larges et plats. Et ses mains ? Je parie qu'elle gante du huit. Et avec cela poseuse en diable ! Je suis sûr qu'elle se moque de toi. Elle t'a déjà mis dedans avec l'histoire de la mère.

— C'est vrai, mais que veux-tu, je l'aime !…

Le soir, en approchant du tir à la carabine établi sur la place des Œufs, La Houssaye vit à sa grande surprise Sylvia et Vaudancourt causant derrière le

petit réduit où se place le marqueur. À sa vue, Sylvia s'éloigna rapidement et Vaudancourt marcha au-devant de son ami.

— Tu me faisais tant de peine, lui dit-il, que j'ai voulu tenter pour toi une suprême démarche, et plaider ta cause.

— Vrai ! Toi, un homme marié, risquer de te compromettre ainsi pour moi. Ah ! ça, c'est bien, c'est très bien ! Et qu'as-tu obtenu ?

— J'ai fait ton éloge, je lui ai dit que tu étais un garçon sérieux, plein de cœur, sur lequel une femme pouvait absolument compter ; j'ai ajouté que tu étais éperdument épris. Elle m'a dit qu'elle verrait, qu'elle réfléchirait…

— Alors, il y a un peu d'espoir ?

— Pas pour le moment, mais peut-être plus tard.

— Tu es la perle des amis, et si tu veux continuer à t'occuper de moi, je suis sûr…

— Malheureusement, je ne vais plus pouvoir te servir. Mes vingt et un jours sont finis, et je pars demain matin.

— Enfin, je ne te remercie pas moins de ce que tu as tenté, répondit La Houssaye tout attendri.

Qu'allait-il essayer maintenant livré seul à ses inspirations. Le lendemain, tandis qu'il philosophait

désespéré par sa solitude, il éprouva le besoin de causer un peu avec la patronne de l'hôtel.

— Eh bien, madame, belle saison, vous devez être contente ?

— Je crois bien, monsieur, j'ai encore été obligée de refuser du monde ce matin, le marquis de Grandeuil, un vieil habitué…

— Mais vous aviez l'appartement de Vaudancourt qui se trouvait libre, il est parti ce matin.

— Lui, mais il n'habitait pas ici. C'était seulement pour la frime. Il ne prenait que ses repas.

— Bah ! et où logeait-il donc ?

— Mais, avenue d'Argelès, chez madame Sylvia Bartil. Comme il était marié, il était obligé de prendre des précautions. Il est parti avec cette dame ce matin.

LE DOIGT DE DIEU

I

Dans un coquet rez-de-chaussée, rue du Cirque. Ils étaient installés devant un bon feu, les portes bien fermées, les tentures bien closes, les bougies étincelant dans les candélabres, Maxence et une jolie fille, lui contemplant, elle dégustant un verre d'Alicante avec des mines de chatte buvant du lait. Sans doute, il faisait bien chaud dans la petite chambre capitonnée ; ce qui explique pourquoi la jolie fille se trouvait là les bras nus, montrant des épaules pleines de fossettes encadrées dans une chemisette, retenue seulement par deux nœuds bébés ; la flamme éclairait son joli corps en le nuançant de teintes roses, et je crois bien que ce diable de Maxence avait tout à fait abusé de la confiance témoignée par la visiteuse, lorsque soudain deux coups furent frappés aux persiennes soigneusement fermées, d'une des fenêtres donnant sur la rue ;

quelques secondes après un coup de sonnette magistral retentissait à la porte même.

— C'est Suzanne ! s'écria Maxence éperdu en se précipitant pour mettre le verrou à la porte donnant sur l'antichambre. Je reconnais son coup de sonnette !

— Qui cela, Suzanne ?

— Une femme qui a le droit d'entrer ici quand elle veut. De grâce, rhabillez-vous vite !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! disait la jolie fille en agrafant en hâte son corset de satin. Est-ce qu'il y a du danger ? Est-ce qu'elle va me faire du mal ?

— J'ai mis le verrou, elle ne peut entrer ici ; cependant je vous avouerai que je ne suis pas très rassuré… Chut ! Plus un mot, la voilà qui entre dans l'antichambre.

En effet, immédiatement le bouton de la porte tourna, et comme on rencontrait une résistance, on frappa trois coups contre la porte, en crescendo de plus en plus menaçant :

— Toc toc !! Toc toc !! Toc !!! Toc !!!

En même temps une voix féminine disait :

— Maxence ! Est-ce que tu ne m'entends pas ? Je sais bien que tu es chez toi, je vois de la lumière. Ouvre-moi !

Pendant ce temps, la jolie fille, plus morte que vive, repassait les manches de son corsage et son hôte lui faisait des signes désespérés pour qu'elle ne soufflât pas mot.

La voix continua :

— Tu ne veux pas m'ouvrir ? une fois ! deux fois ! trois fois ! Eh bien ! c'est toi qui l'auras voulu !

Un coup de poing brisa le carreau de la porte qui était vitrée et le verre tomba avec un fracas épouvantable ; la jolie fille affolée ouvrit la fenêtre, et, sans prendre le temps de terminer sa toilette, sauta dehors en prenant à la main sa fourrure et son chapeau ; en même temps Maxence interdit entendait la chute lourde d'un corps dans l'antichambre. Il ouvrit la porte et aperçut Suzanne étendue évanouie ; en brisant la vitre pour ouvrir le verrou, elle s'était coupé le poignet et le sang coulait à flots. Éperdu, il envoya en hâte quérir le médecin le plus proche, porta Suzanne sur le lit et s'efforça d'arrêter l'hémorragie en bandant la plaie avec son mouchoir.

Au-dehors, tout le voisinage était en émoi. On avait vu sauter par la fenêtre une femme, les cheveux épars, dévêtue, on avait entendu le bruit de la vitre brisée, on avait vu arriver en toute hâte le vieux médecin du quartier, et les commentaires d'aller leur

train. Le docteur fit une ligature, entoura le poignet de diachylum et de ouate, et bientôt la blessée revint à elle.

— Où est cette femme ? s'écria Suzanne tandis que le docteur s'éclipsait discrètement.

— Grâce, ma bonne Suzanne ! grâce ! s'écria Maxence. Je te jure que je ne suis pas coupable. Les apparences sont contre moi, voilà tout ; mais tu sais bien que je t'aime, que je n'ai jamais aimé que toi.

Et il se précipita aux genoux de sa maîtresse, retrouvant, grâce à ses remords, toute la tendresse, tous les élans, toute la fougueuse passion de jadis. Ce n'était plus le Maxence tiède et raisonnable des derniers jours, c'était un amoureux, jeune, éloquent, convaincu, tellement convaincu qu'il finit par faire partager sa conviction à Suzanne, et celle-ci sentit bientôt sa colère se fondre comme un glaçon devant un brasier.

— Regarde, méchant, comme me voilà blessée. La cicatrice marquera certainement.

— Nous achèterons un bracelet pour la cacher, un beau bracelet que nous irons choisir ensemble chez Martillo, et personne ne connaîtra cette blessure, personne excepté moi qui m'en souviendrai toujours pour t'aimer éternellement.

Suzanne pardonna, et Maxence lui jura de ne jamais s'exposer a semblable tragédie.

— Et tu feras bien, lui dit Suzanne, car cette fois ce serait terrible !

II

Tout alla bien pendant un mois. Maxence plus amoureux que jamais, Suzanne plus que jamais sur ses gardes. À peine, chez Maxence, quelques velléités passagères non suivies d'effet ; l'image de sa maîtresse tragique et menaçante lui revenait en tête au bon moment. Ce qui, néanmoins, ne l'empêchait pas de coqueter avec d'autres à l'occasion, mais en tout bien tout honneur, histoire de ne pas perdre tout à fait la main, et de montrer à Suzanne quelles conquêtes il lui sacrifiait.

Par un bel après-midi, remontant les Champs-Élysées, Maxence était entré dans le bureau de poste de la rue de Marignan pour envoyer une dépêche a Suzanne. C'est elle qui avait exigé cela : lorsqu'il se promenait dans la journée, quel que fût le quartier, il devait lui adresser sur une carte télégraphique une ligne, un mot, n'importe quoi de gentil pour lui prouver qu'il pensait à elle. Il se préparait à écrire de

sa bonne grosse écriture « Bonjour, toi ! » et à signer sans faire plus de frais d'imagination, lorsqu'il aperçut à sa droite une petite femme blonde à figure chiffonnée et drôlette, coiffée d'une capote de velours fauve et emmitouflée dans un manteau de loutre accusant cependant des formes grassouillettes. Elle en faisait, elle, des frais d'imagination, et la rédaction de sa carte télégraphique n'avait pas l'air facile ! Elle était là le nez en l'air, le sourcil froncé, chatouillant ses mèches blondes du bout de son porte-plume et cherchant ses idées.

— Je suis sûr, pensa Maxence, qu'elle travaille un gros mensonge bien vraisemblable qui lui permettra de tromper son monsieur.

Une idée folle vint à Maxence : sur le papier même du télégraphe, il écrivit ceci :

« Paris de Paris, 4 heures 30 du soir,

» Madame Blondinette Inconnue,
» Bureau télégraphique, rue de Marignan,
Paris.

» Moi trouver vous ravissante ; moi pas oser dire, mais oser télégraphier. Préférerais cependant causer pour pas parler petit nègre. Si accordez autorisation, moi heureux, bonheur extravagant.

» L'Amoureux qui passe »

La dépêche et la démarche étaient folles et n'avaient guère chance de réussir, c'était précisément ce qui avait encouragé Maxence, uniquement pour voir ce qui en pourrait résulter. La blondinette avait probablement fini par trouver le mensonge idéal rêvé, car elle ferma sa carte en souriant, et s'en alla porter au guichet avec une satisfaction profonde. Maxence profita de celle absence pour glisser sa dépêche toute ouverte sur les longs gants de peau de Suède restés avec l'en-tout-cas sur le pupitre. Puis il attendit. La blondinette revint, prit la dépêche un peu étonnée, la lut, regarda Maxence, et sortit du bureau en pouffant de rire. Maxence la suivit.

— Y a-t-il une réponse ? demanda-t-il une fois dehors.

— Comment, c'est vous, monsieur, qui m'avez écrit cette dépêche. Mais certainement non, il n'y a pas de réponse. D'abord, je ne vous connais pas.

Au reste, elle n'avait pas l'air effrayée du tout et marchait côte à côte avec Maxence comme une bonne camarade.

— Si je vous avais connue, je vous aurais proposé ma collaboration pour la dépêche… Ça n'avait pas l'air d'aller tout seul.

— Ah, c'est que c'était très compliqué. Vous ne pouvez pas comprendre… Mais enfin, je suis très peu libre, Raymond m'aime beaucoup, il est d'une jalousie atroce… c'est pourquoi je vous prie, très sérieusement, monsieur, de ne pas me compromettre davantage.

Au fond, Maxence n'était pas fâché de se voir repoussé. Certes, il n'avait pas la moindre envie de tromper cette bonne Suzanne, et pourtant, elle était bien tentante, la blondinette… Comme il restait derrière elle, lui lançant un dernier regard, quel ne fut pas son étonnement de l'entendre dire rapidement, sans se retourner.

— Encore une fois, monsieur, je vous dis de ne pas me suivre, mais passez devant, – prenez un peu d'avance, c'est moi qui vous suivrai.

Maxence était pincé ! Il fallait s'exécuter.

Après tout, Suzanne l'avait quitté le matin même, il devait la retrouver la soir, c'était son heure d'aller au Bois, ce serait bien le diable, si dans l'intervalle il ne trouvait pas le temps de profiter d'une aubaine si imprévue. Il avait précisément don-

né congé à son domestique pour la journée ; il n'y avait donc pas même à craindre une indiscrétion de ce côté. Et puis, et puis, la femme le suivait, et, à moins de passer pour le dernier des imbéciles, il fallait marcher.

La rue du Cirque n'était pas loin, et, cinq minutes après leur rencontre, Maxence faisait donc à sa conquête imprévue les honneurs de son logis en la conduisant vers un fauteuil ou elle se laissa tomber. Elle était ravissante ainsi avec son petit chapeau, ses mèches folles, son costume de drap anglais si élégant, sous son manteau si simple.

S'asseyant près d'elle tout en causant, il commença à lui retirer ses gants. Elle se laissa faire en souriant. Quand les deux mains furent dégantées, Maxence prit un temps. Puis, ce fut le tour du chapeau qu'il enleva sans déranger une mèche, sans arracher un cheveu. Quel plaisir de faire tomber une à une toutes les pièces de l'armure !… Il reprit ses deux mains nues et les couvrit de baisers longs, longs, tandis que la blondinette se défendait mollement… très mollement… Quand soudain, elle poussa un cri :

— Écoutez, fit-elle toute transie, on entre !

Effectivement, on avait ouvert la première porte de l'antichambre. On marcha vers la seconde porte

vitrée où l'on frappa trois coups nets, impérieux. Encore Suzanne !!! Et sa clef ! Maxence éperdu entrevit immédiatement une nouvelle tragédie, et cette fois elle l'avait promise, terrible ! Qui sait ? Peut-être, après avoir à nouveau brisé la vitre, allait-elle faire irruption avec quelque flacon de vitriol. Il y aurait lutte, scandale, crime ! La situation était vraiment épouvantable.

— Qui est-ce ? demande tout bas la blondinette.

— Chut ! no dites rien. C'est très grave ! Attendons.

Ils restaient debout en face l'un de l'autre, n'osant faire un mouvement, plus morts que vifs.

— Voulez-vous que je me cache dans le cabinet de toilette ?

— Non ! Cela me servirait à rien… le mieux serait encore de sauter par la fenêtre.

— Mais je ne sais pas sauter par les fenêtres !

— D'ailleurs ce serait également dangereux.

On est sans doute à guetter dans la rue, car on a cessé de frapper à cette porte… Laissez-moi d'abord regarder si l'antichambre est vide.

Et il prit sur la cheminée un revolver.

— Comment, c'est à ce point-là ! s'exclama la blondinette dont les dents claquaient.

— C'est à ce point-là, répondit gravement Maxence.

Le revolver à la main, il entre-bâilla tout doucement la porte, s'attendant à apercevoir Suzanne menaçante… Heureusement l'antichambre était en effet vide.

— C'est bien ce que je pensais, se dit Maxence. Évidemment Suzanne doit se tenir dans la rue. À tout prix il faut éviter un effroyable drame.

Il réfléchit un moment, puis, toujours armé de son revolver, il ouvrit la porte donnant sous la voûte… Personne non plus sous la voûte… Il appela alors le portier.

— Fermez vite la porte cochère, et n'ouvrez pas même si l'on sonne !…

— Bien, monsieur, dit le portier stupéfait et poussant la lourde porte.

— Maintenant, avez-vous une échelle double ? Oui !… Bien !… Placez-la contre le petit mur qui sépare la cour de la maison voisine.

Quand ce fut fait, Maxence revint chercher la blondinette affolée et la conduisit jusqu'à l'échelle :

— Ne craignez plus rien. Vous pouvez fuir par la maison voisine. Le tout est de monter à cette échelle.

Avec toutes séries de difficultés, prenant ses pieds dans sa robe, manquant de se rompre cent fois le cou, la blondinette gravit l'échelle tandis que Maxence montait la garde, son revolver au poing. Les locataires aux fenêtres suivaient avec intérêt les péripéties de cette gymnastique imprévue.

La blondinette atteignit le haut de l'échelle. Là, il fallut hisser l'échelle et la laisser glisser de l'autre côté du mur, où la blondinette disparut enfin.

— Sauvée ! se dit Maxence en s'essuyant le front où perlaient de grosses gouttes de sueur. Puis, se rapprochant du portier :

— Maintenant, où est la dame qui est entrée chez moi, tout à l'heure ? Dans la rue, n'est-ce pas ?

— Quelle dame, monsieur ?

— Celle qui est venue frapper à ma porte, il y a cinq minutes…

— Mais c'est moi, monsieur, qui suis venu frapper, pour une lettre chargée, il fallait votre reçu au facteur. Je vous croyais seul et…

— Que le diable vous emporte ! s'écria Maxence exaspéré.

Peu s'en fallut qu'il ne déchargea son revolver sur l'infortuné portier dont le doigt venait de remplacer si mal à propos le doigt de Dieu.

MALHEUREUX AU JEU

Elle était bien à plaindre depuis quelque temps, la jolie madame de Pignerolles. Elle attendait monsieur, parfois jusqu'à trois heures du matin, dans son lit, regardant d'un œil alangui la pendule dont les aiguilles marchaient avec une lenteur désespérante. C'est qu'elle aimait beaucoup, mais beaucoup, Pierre de Pignerolles, et lorsque celui-ci rentrait enfin du Cercle des Truffes où il s'éternisait au jeu et lorsqu'il avait gagné, il avait des retours de tendresse ineffable, des accès de gaieté bruyante, étincelante, folle, et une certaine façon câline, de dire « Louison » à sa petite femme, qui faisait oublier les longues heures d'attente.

Et elle l'attendait, se disant : « Pourvu qu'il ait gagné ! Mon Dieu ! pourvu qu'il ait gagné ? »

Mais, hélas ! depuis une quinzaine, Pierre perdait ! Une série à la noire ! En vain madame de Pignerolles, après avoir entendu avec un joyeux battement de cœur se refermer la lourde porte de l'hôtel, prêtait une oreille attentive. Un bruit de bottes dont le

talon frappait rageusement les dalles résonait dans l'escalier, puis une chambre s'ouvrait, se refermait avec fracas, et c'était tout.

Parfois, la pauvre petite femme jetait sur ses épaules sa robe de chambre de peluche, mettait ses pieds nus dans ses sandales et se dirigeait vers la chambre de son seigneur et maître. Derrière la portière elle entendait Pierre qui jurait avec sa grasse voix… Cela l'effrayait bien un peu, mais elle éprouvait un certain plaisir à ces éclats de colère bien virils, et sans s'en rendre bien compte, elle se sentait un peu fière d'être la femme d'un homme si brun et si méchant.

— Eh bien, Pierre, disait-elle en entrant, vous n'êtes pas venu me dire bonsoir ?

— Comment, Nita, vous ne dormez pas encore, à cette heure-ci !

— J'avais cru… j'avais espéré… enfin vous savez bien que je préfère vous attendre.

— C'est une très mauvaise habitude, ma chère amie, je vous l'ai dit cent fois. J'ai horreur de cette inquisition, et quand je suis de mauvaise humeur, ce qui est le cas, j'aime mieux rentrer dans mon coin, et dormir tranquille. Sur ce, bonne nuit !

— Vous n'avez pas encore été heureux ce soir ?

— Ne m'en parlez pas ! Le prince a passé onze fois, onze fois de suite. La dernière fois, j'avais un quatre ; j'ai demandé. Le prince me donne un trois de carreau, cela me faisait sept. Eh bien ! sacré mille millions ! Tenez, vous m'exaspérez !… Allez vous coucher !

Et Pierre, soufflant la bougie, se fourrait rageusement la tête dans la ruelle, tandis que Nita regagnait toute frissonnante son grand lit désert.

Cela ne pouvait durer ainsi. Évidemment, il eût mieux valu que Pierre ne jouât pas, mais il ne fallait pas l'espérer. Elle avait timidement essayé tout d'abord de l'en détourner, mais elle avait échoué. D'ailleurs, dans ce temps-là il gagnait, et il était alors si aimable, si caressant au retour, que les reproches expiraient sur les lèvres et que les remontrances étaient étouffées sous les baisers. Disposée à bien des sacrifices, au moins aurait-elle voulu conserver sa part légitime de tendresse. Avec sa logique féminine de femme amoureuse, il lui semblait que c'était une compensation à laquelle elle avait absolument droit.

Elle avait consulté en cachette les amis de son mari, Saint-Machin, le beau Brionne, Château-Minois, tous joueurs enragés. N'y avait-il pas quelque fétiche pouvant conjurer la chance ?

Saint-Machin m'affirma qu'une médaille de saint Georges en argent était excellente. Château-Minois lui parla d'une corne de corail pour conjurer la *jettatura*, d'une bague en turquoise, d'une dent de lait, d'un bout de corde de pendu et d'autres objets, dits *porte-veine*.

Quant à Brionne, il prit un air mystérieux, et ajouta :

— Il y a bien un moyen certain de faire gagner votre mari, mais vous ne voudra pas l'employer.

— Dites toujours.

— Non, non ! c'est inutile. Je sais que vous ne voudriez pas.

De guerre lasse, elle essaya des porte-veine indiqués par Saint-Machin et Château-Minois. Elle mit successivement dans le gousset de Pierre une turquoise, un Saint-Georges, une corne de corail, un bout de corde de pendu, et même une dent de lait qui fut excessivement difficile à trouver. Et Pignerolles continua à perdre et à rentrer chez lui chaque soir en sacrant comme un brigadier de semaine. Madame de Folangin, qu'elle consulta également, voulut bien lui prêter pour un soir, mais pour un soir seulement, certain petit bijou ailé monté en or, et copié sur l'original du musée secret de Naples. Évi-

demment, cela devait être le moyen mystérieux dont avait voulu parler le beau Brionne ; mais, hélas ! le bijou n'eut pas plus d'action que les autres fétiches !

Elle se décida donc à reparler à Brionne de son moyen infaillible pour conjurer la veine.

— Ma foi, lui dit ce dernier en la regardant dans le blanc des yeux, il y a un moyen bien simple, ce serait de… tromper Pignerolles.

— Tromper ce pauvre Pierre que j'aime tant ! Oh ! cela, jamais, par exemple !

— Je savais bien que vous ne voudriez pas. Et pourtant, rappelez-vous qu'on dit toujours de quelqu'un qui gagne : « Il a une veine de mari trompé ! »

La pauvre Nita resta très perplexe. Pour rien au monde, elle n'eût voulu donner un coup de canif dans le contrat, mais n'y a-t-il pas des nuances dans la tromperie ? Ne pouvait-on pas laisser grignoter seulement un tantinet du fruit défendu, laisser aspirer le parfum de la fleur sans la cueillir, laisser tremper seulement le bout des lèvres dans la coupe, en un mot tromper sans tromper, tout en trompant.

En tout cas, elle ne s'adresserait pas au beau Brionne. Le jeu était trop dangereux avec celui-là, et elle éprouverait certainement avec lui un certain plaisir constituant une faute, plus grave en réalité

qu'elle ne voulait la commettre. Mais Saint-Machin avec son ventre, ses yeux ronds et ses cheveux rares, Saint-Machin ne lui disait rien du tout ; par conséquent, avec lui elle pouvait se risquer.

Elle lui écrivit donc un mot très aimable, en le priant de venir prendre une tasse de thé le soir même à dix heures. Celui-ci arriva un peu surpris ; il croyait trouver une soirée intime et fut très étonné de voir qu'on lui avait ménagé un tête-à-tête. Un feu doux flambait dans la cheminée ; les lampes garnies d'abat-jour roses répandaient dans le salon une lueur douce. Nita, le corps moulé dans une élégante robe de chambre de satin bleu tout garni de rubans et de valenciennes, tenant le milieu entre le peignoir et la robe de bal, était étendue devant le feu dans une attitude alanguie, tandis que son pied jouait avec une babouche toute prête à tomber.

— Tiens ! tiens ! se dit Saint-Machin avec cette fatuité native qui fait le fond de la nature humaine.

Et, après avoir parlé correctement de choses indifférentes, il commença par ôter ses gants, puis se rapprocha insensiblement du canapé. Tout en causant, il prit une main qu'on ne refusa pas, il déposa sur le bras blanc et nu un baiser imperceptible, et l'on ne parut pas s'en apercevoir. Alors, ma foi ! il

s'enhardit, il remonta du bras jusqu'à l'épaule, le cœur battant à tout rompre, très ému de cette bonne fortune absolument imprévue, les yeux plus que jamais « en boule de loto ».

Ah ! il était pas beau, Saint-Machin, sous le feu de l'émotion, et il est évident qu'avec Brionne l'épreuve eût été autrement agréable, mais aussi autrement dangereuse. La pauvre Nita se raidissait contre l'ennui de ces caresses, en se disant :

— Je trompe mon mari ; il est clair que se laisser embrasser de la sorte, c'est tromper son mari ; par conséquent Pierre, à l'heure actuelle, doit gagner. Il rentrera de bonne humeur, et alors… et alors…

Elle fermait les yeux, souriant à son rêve intérieur, envahie par une foule de pensées très douces qui lui faisaient passer des frissons dans la racine des cheveux. Saint-Machin, encouragé par ce sourire extatique, allait pousser les choses plus loin, lorsque madame de Pignerolles le repoussa d'un beau geste indigné. Il était temps !

— Eh bien ! fit-elle avec une mine suffisamment courroucée, est-ce ainsi, monsieur, que vous abusez de l'hospitalité qu'on vous offre ? Vous, le meilleur ami de Pierre !

Saint-Machin se leva tout penaud de ce brusque dénouement ne comprenant rien au caractère fantasque de Nita, et, reprenant son chapeau, il salua très troublé et sortit prodigieusement congestionné.

Une heure après, lorsque Pignerolles rentra du cercle, Nita se précipita toute joyeuse au-devant de lui, dans l'escalier.

— Eh bien, lui dit-elle, tu as gagné ? N'est-ce pas ? je suis sûre que tu as eu de la veine ce soir.

Pour toute réponse Pierre murmura seulement sans regarder sa femme : « La guigne, la guigne noire !... » Et, sans même embrasser Nita, il entra brusquement chez lui.

— Ah ! se dit la pauvre Nita en regagnant tristement sa chambre, je croyais avoir fait le nécessaire. Franchement, c'est décourageant !...

II

Elle était entêtée, madame de Pignerolles. Elle s'était mis en tête que Pierre gagnerait et il fallait absolument dompter la chance. Cela tournait a l'obsession.

Et ce diable de Brionne qui ne voulait pas dire son moyen, son vrai moyen, j'entends, car le premier

n'ayant pas réussi, il devait certainement y en avoir un autre. Un vendredi soir, dans sa loge à l'Opéra, elle était restée seule avec lui. Pierre n'avait pas voulu entendre le dernier acte des *Huguenots* et était parti au cercle des Truffes, confiant sa femme à son ami.

Et tandis que Raoul envoyait la réplique à Nevers, elle reprit à mi-voix son thème habituel.

— Monsieur de Brionne…

— Madame.

— Vous êtes mon ami.

— Vous n'en doutez pas, j'espère.

— Eh bien, je vous en supplie. Vous m'avez affirmé que vous aviez un moyen infaillible de faire gagner Pierre.

— Absolument infaillible. Je vous l'ai dit ! Il consiste à le tromper.

— C'est que… voyez-vous… il n'est pas si bon que cela, votre moyen.

— Allons donc ! dit Brionne qui pâlit un peu. Est-ce que… par hasard ?…

— D'après ce que vous m'aviez dit… j'ai voulu tenter une expérience et j'ai trompé mon mari dans une certaine mesure. Eh bien, il a perdu quand même, et ce soir-là un peu plus que d'habitude.

— Voyons, dit Brionne, faites-moi votre confession complète. Qu'appelez-vous dans une certaine mesure ?

— Eh bien, continua madame de Pignerolles en rougissant, je me suis laissé prendre les mains, je me suis même laissé embrasser sur les bras, les épaules.

— C'est tout ! Cela n'a pas été plus loin ?

— N'est-ce pas assez ? N'est-ce pas là tromper son mari ?

— Pas suffisamment pour conjurer le mauvais sort. Pour arriver à un résultat sérieux il faudrait le tromper… jusqu'au bout.

— Avec Saint-Machin, jamais ! s'exclama naïvement la petite femme.

— Mais, continua Brionne très ému, il n'est pas absolument nécessaire que ce soit avec Saint-Machin.

Il s'était rapproché derrière le fauteuil, et tandis qu'orchestre et chanteurs faisaient rage, le beau Brionne disait à Nita les choses les plus tendres et les plus folles !…

La pauvre petite femme écoutait émue, malgré elle, par cette éloquence capiteuse à laquelle Meyerbeer faisait accompagnement.

C'était terrible ce que lui proposait là Brionne, mais enfin il paraissait si sûr de son moyen…

Peu à peu, elle sentait diminuer ses scrupules et s'endormir sa conscience.

Celait bien mal de tromper ce pauvre Pierre, mais aussi quelle joie de le voir rentrer joyeux comme jadis, au beau temps où il revenait le portefeuille tout bourré de petits billets bleus et où il rentrait dans la chambre en criant :

— Bonsoir, petite femme ! la soirée a été bonne. Je t'autorise à me demander tout ce que tu voudras !

Ce qu'elle lui demandait, c'était tout simplement de bons baisers bien chauds, bien tendres… Et tout ce bonheur pourrait revenir !…

L'acte s'était terminé sans que madame de Pignerolles, – très perplexe, – se fût décidée à prendre un parti.

— Je sais que vous aimez les glaces, lui dit Brionne en lui passant sa sortie de bal. Vous ne voudriez pas en prendre avant de rentrer ?

— Oui… non… comme vous voudrez, balbutia Nita. Au fait, nous pouvons bien monter un instant à Tortoni.

— Jean, à la Maison d'Or ! dit tout bas Brionne au valet de pied.

Je ne sais trop ce qui se passa à la Maison d'Or ; mais quand madame de Pignerolles rentra chez elle, un peu étourdie et passablement décoiffée, elle murmurait, avec la ténacité de la femme qui poursuit une idée fixe :

— Si… après cela… Pierre ne gagne pas, c'est à y renoncer !

En la quittant, Brionne s'était fait conduire au grand trot au Cercle des Truffes, où il s'était attablé résolument devant son ami Pignerolles.

À trois heures du matin Pierre revenait gaiement à l'hôtel, le chapeau sur l'oreille et fredonnant. Il entra dans la chambre de Nita, qui l'attendait anxieuse, et, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Finie la guigne, cria-t-il, un gain splendide !… Mais ce pauvre Brionne, quelle mazette !

Et, comme aux anciens jours, il prit dans ses bras sa femme un peu bien embarrassée, un peu bien confuse, mais forcée de s'avouer que le moyen de Brionne était, en effet, infaillible.

ÉTUDE SUR LE BOIS

Pour les vrais Parisiens que leur grandeur, leurs affaires, ou simplement leurs plaisirs retiennent au rivage, le Bois est une espèce de terre promise où l'on oublie les soucis, les tracas et les exigences de la vie réelle, où l'on ne rencontre ni camions, ni charrettes, ni gens mal mis. Au Bois, tout le monde est riche, tranquille et heureux… du moins pour quelques heures. Tout le monde a voiture, chevaux, cochers et laquais, et ceux qui se promènent à pied le font par amour de l'hygiène ou par hygiène de l'amour.

— Voyez-vous, me disait au jour une demi-mondaine très connue, je puis me commander un huit-ressorts et changer ma livrée ; ça c'est très facile, mais il me serait impossible à l'heure actuelle de m'acheter, et par conséquent de payer, une douzaine de paires de gants.

Toute l'explication du luxe déployé au Bois est dans celte simple phrase.

Pour beaucoup, le Bois est devenu une seconde patrie ; ils y viennent le matin en se levant, parfois déjeunent à Madrid ou au pavillon d'Armenonville, reviennent à cinq heures pour le défilé des Acacias, et, sur les onze heures du soir, vont prendre une glace à la Cascade. Les moins enragés y viennent au moins une fois par jour ; il y a les habitués du matin, comme il y a les fidèles du soir, qui, eux-mêmes, forment une race très distincte de celle des noctambules. L'allée des Acacias a ses jours chics qui sont le mardi et le vendredi, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi ; l'allée des Poteaux a son jour pas chic, qui est le dimanche matin… mais on sait très bien pourquoi.

Il y a des Parisiens qui aiment tellement le Bois qu'ils ont fini par y habiter, comme la vicomtesse de S…is, la marquise d'Ang…y et la baronne de P…y, qui avait installé en plein Pré-Catelan un « at home » exquis dans un chalet tout tendu en perse et andrinople rouge avec des ottomanes, un piano, des fleurs, des larges fauteuils bas, des cigarettes turques et de bons petits lunchs envoyés par la ferme. Au fronton du chalet, des pigeons qui volettent sur des branches entourent le nom du chalet : *Aux Ramiers*.

I

Le matin

Huit heures. – Le Bois ne se réveille guère avant huit heures. Comme toujours, ce sont messieurs les officiers qui ouvrent le feu. Artilleurs, cuirassiers, dragons, officiers d'ordonnance du ministre, tout cela arrive en petite tenue du mutin, dolman, culottes, bottes Chantilly ; ils apparaissent à des allures folles, cherchant à rattraper le manque de temps par la vitesse, et à neuf heures disparaissent pour regagner, qui le ministre, qui le pansage, qui la pension. Il faut s'enfuir quand les autres arrivent. Triste ! Deux heureux favorisés très remarqués peuvent prolonger la promenade sans prendre part à la fuite des camarades ; le grand B…g, officier d'ordonnance du maréchal Canr…t, et le capitaine de G…, occupant une situation analogue auprès du maréchal M..-M..on. Oh ! les bonnes « embuscades » de choix, sans compter qu'on a la bande d'argent exactement comme les officiers d'ordonnance du ministre.

Neuf heures. – Peu à peu l'avenue du Bois de Boulogne s'anime ; la baronne de R…ler, correcte dans son amazone marron, a fait son apparition, ac-

compagnée par le général, qui la quittera dans une demi-heure pour aller au rapport de la brigade.

La baronne n'est d'ailleurs qu'à son premier cheval ; elle en montera probablement un second à dix heures, jusqu'au moment où elle prendra, rue Washington, son duc, qu'elle conduit elle-même, pour aller chercher son mari.

Peu à peu le club des Pannés se meuble ; on forme avec les chaises des petits paquets sous les marronniers ombreux ; voici mesdemoiselles Dur…n, trois sœurs très entourées par toute la colonie espagnole, avec un succès tout particulier pour celle qu'on appelle miss Bébé. La jolie madame S…reau, grande, svelte, le torse moulé dans de coquets paletots cheviot ou vigogne sombre, est assise à côté du colonel, son beau-père. Mais elle aura bien vite des impatiences de jambes et partira toute seule dans l'avenue, les deux mains dans ses poches, d'un beau pas jeune et élastique jusqu'à la rue Picot.

De l'autre côté, de la rue de Presbourg à la Potinière, Laure H…an flirte un moment avec U…ren, T…ré ; si Alphonsine D…y passa avec son duc, elle s'empressera d'arrêter pour tailler également une petite bavette.

Dix heures. – L'avenue du côté gauche se garnit de piétons ; un joyeux grouillement de femmes en petits chapeaux, en toilettes du matin à ton clair, avec des ombrelles écarlates qui donnent un peu à la longue avenue sablée l'aspect d'une plage mondaine. On dit du reste : « Allons-nous à la plage ? » et l'expression s'est imposée. Parmi les vaillantes marcheuses, Marthe Dev…od, tenant des deux mains son ombrelle posée sur l'épaule, dans la jolie attitude du portrait d'Alice R…aud. Rien de plus seyant pour dégager la taille et détacher la tête sur un fond de nuance éclatante. Madame Cap…, la Française la plus séduisante et la plus anglaise de Paris, la baronne de J…el, le ménage W…son, lui le lorgnon dans l'œil, elle dans de grands manteaux très longs cachant la tenue du matin, et coiffée d'une simple toque.

À droite, sur l'allée des cavaliers, on ne séjourne pas, on passe au grand trot ou au galop, peu désireux de rester dans ce Sahara. Avant tout, gagner au plus vite l'allée des Poteaux. Un seul caracole noble et digne dans la poussière : le marquis de Mod…ne, dernier dépositaire des favoris mousseux, comme les portait le pauvre Costé. À l'entrée des Poteaux, sur une des chaises installées sous les arbres, on trouvera probablement l'ami Henri C…r, en veston qua-

drillé, melon gris, cravaté de blanc, qui, au passage, tout en fumant un gros cigare, vous donnera une bonne poignée de main. Dans l'allée des Poteaux, on souffle un peu et l'on se repose de la randonnée de l'avenue. À peu d'exceptions près, tout le monde est au pas et l'on se croise en se dévisageant.

Voici Bi..ca en amazone marron, seule et faisant tout le temps de la haute école, suivie par un groom élégant avec ceinture de cuir et bottes à revers. Au passage, elle échange un sourire avec la grande Mag…r, très imposante mais réellement très belle sous le petit chapeau. Au cou un fer à cheval en or. On pourrait croire… Eh bien, pas du tout, je vous assure ! Ni trop, ni trop peu, juste à point.

Gare ! gare ! rangeons-nous ! C'est la jeune Mathilde D…gnon, une recrue de l'année dernière, qui passe au galop, escortée, par un écuyer pomadin qui lui donne des conseils :

— Moins vite, mademoiselle, moins vite.

Ah ! bien, ouiche ! Mathilde ne connaît pas d'obstacles. C'est beau, la jeunesse.

La duchesse Car…lo file au trot à l'anglaise suivie par un gros caniche noir. Comment, déjà le cap sur la rue Traktir ! C'est bien matin. Au pas, M. Pig…el avec sa fille ; elle, grande, fine, élancée ;

lui, une bonne figure de gentleman jeune, malgré la barbe blanche. S'il croise au passage son ami le comte de S…y, l'arrêtera pour lui raconter à l'oreille des histoires gaies. Un clan d'hommes graves et barbus, Frank de Il…eI, à la barbe de fleuve, le comte L…ec et le comte d'A…ce, Beaucoup de sérieux et de dignité. Cependant on tirera un coup de chapeau en se rangeant devant Alice Sch…en, qui passe toute blonde et rose avec une fleur à la boutonnière.

Très bonnes positions, MM. André P…é et le comte L…man : le premier, blond, avec la moustache coquettement retroussée ; le second, maigre, gigantesque, au nez busqué, tout en noir par suite d'un deuil récent, et montant des chevaux magnifiques.

Gare aux coups de pieds. Mademoiselle Camille V…erg caracole, en faisant la haute école à sa façon, sur sa jument *Beauty*. L'endroit est mal choisi, mais il faut bien attirer l'attention. La princesse Pon…ka passe avec son jeune frère, mais c'est une simple apparition. Elle disparaît bien vite par une des allées transversales.

À la première de ces allées, avant d'arriver au Pré-Catelan, réunion de voitures, et de piétons venus pour assister au défilé. Le baron Léon de D…in, dans son phaéton, cause avec Ch. de la Roche…ld, dont le

mail est rangé sur l'avenue et et aussi avec le peintre Lew… Br…n, qui peut faire d'intéressantes comparaisons sur le cheval « réel » et le cheval « artistique ».

Onze heures. – Le mouvement qui était ascendant redevient descendant : Flux et reflux. On aperçoit les vrais cavaliers qui ont fait une sérieuse promenade au loin, mais repassent par l'allée des Poteaux pour voir quelques visages amis. La baronne Lev…r avec son mari. Très rares, les ménages qui montent ensemble, et un véritable bon exemple. Le baron D…mar, trotte en gesticulant côte à côte avec le marquis de L…zer, qui s'en va le chapeau en arrière, sans la moindre prétention. Autre ménage : le vicomte et la vicomtesse de S…is ; celle-ci blonde, comme on ne l'est plus, avec une jolie figure étonnée et drôlette. Puis, au galop, la belle Gla…ie avec son amie Félicie M…ier ; deux grandes filles avec des tailles superbes et qui montent vigoureusement.

En approchant des fortifications, on trouve les voitures des paresseuses qui se sont levées à dix heures, mais veulent cependant avoir respiré le bon air avant le déjeuner. Voici M…ette dans son duc avec son petit garçon, la petite B…as, en buggy de louage, Marguerite de La B…re, conduisant son

phaéton avec deux beaux chevaux noirs, les deux sœurs D…rd, en duc, etc.

Midi moins le quart. – C'est la grande débandade. Le besoin du déjeuner commence à se faire vivement sentir. Retour sur Paris aux allures vives. Voici M. Cop. de F…y avec son fils, le comte P…ki et l'ami C…ty, le lorgnon dans l'œil, filant au grand trot sur un double poney et faisant des remarques goguenardes sur tout ce qui défile devant lui, bêtes et gens.

Bon appétit, messieurs !…

II

Le soir

Cette fois, tout est aux Acacias, cette grande allée bête, droite et majestueuse qui s'étend entre deux rangées d'arbres déplumés par l'âge.

Quatre heures et demie. – Dès quatre heures et demie les équipages arrivent au trot, mais, ne trouvant pas d'obstacles, filent jusqu'à Long-champs pour revenir ensuite à une allure plus lente, mais en laissant entre elles de larges intervalles. Voitures fermées ; d'ailleurs, pour la plupart coupés bas sans prétention, contenant quelque vieux ménage venu

pour respirer l'air ou quelque malade regardant tristement par la glace de la portière. Dans ce défilé d'inconnus, à signaler cependant la grande berline 1830 de la duchesse de M…é, elle, noble et droite avec ses cheveux poudrés, dominée devant par un vieux cocher en livrée marron et derrière par un vieux valet de pied qui s'ennuie dans les nues. Chevaux assez beaux, allure lente, ensemble d'un autre âge.

Sur l'allée des piétons, quelque noble dame promenant son chien, quelques groupes de nourrices avec de grandes mantes et des rubans garnis de couleurs voyantes, quelque douairière suivie d'un gigantesque valet de pied, ou encore quelque couple d'Anglais en costume quadrillé, faisant du sport à pied et marchant à grandes enjambées.

Mais bientôt les intervalles entre les voitures deviennent moins grands et l'allure plus lente. L'allée, d'abord silencieuse, s'emplit peu à peu du bruit des rires, du piaffement des chevaux, du cliquetis des harnais, crescendo sur lequel tranchent les joyeuses détonations du tir aux pigeons.

Cinq heures. – À cette heure, amazones et cavaliers sont assez rares sur la contre-allée, mais aussi comme on les regarde ! Voici le baron Ad. de R…ld en gilet blanc, sur un double poney bien taillé, mais

un peu trop petit pour son plantureux cavalier ; le prince de S… sur un magnifique cheval noir : redingote ouverte et fleur à la boutonnière ; M. R…ba, très classique, pour faire contraste avec Carolus D…n, romantique : Feutre mou sur la crinière crépue et poivre et sel, barbe d'hidalgo, foulard de soie négligemment noué, complet de velours noir, bottes à l'écuyère et cheval à tous crins. S'il le voyait, Barbey d'A……..y serait bien content !

Le commandant Izet B., pimpant et gaillard, passe en chapeau gris au galop, envoyant des sourires aux femmes et de petits bonjours de la main aux camarades des *Mirlitons ;* citons encore Nach…y, de la Ch…me en simple veston d'alpaga, poserait plutôt pour celui qui ne pose pas ; le colonel F…che, sur un bai vieux mais respectable. Comme femmes, deux amazones, pas une de plus : Madame Eph…i avec son mari, et la baronne de R…ld coiffée d'un petit chapeau sur le haut chignon, avec un équilibre qui m'a toujours rendu rêveur.

Très élégante, également, la contre-allée des piétons où la promenade à pied est devenue à la mode. Voici la grande princesse de S…an, causant les mains dans les poches et campée sur une hanche, avec la marquise de G…fet et la marquise d'H. de S.-D. Au-

tour de ces dames, un véritable rassemblement formé par MM. de G… aut, Er…zu de Ger…y, etc., etc. ; la marquise de M…a se promène avec la baronne M…ni, ou encore avec sa cousine la comtesse de M…ay, la famille la H…ye J…in au grand complet ; quelques rares demi-mondaines consentent à quitter leur voiture. Si on allait croire qu'elles sont venues à pied, mon Dieu, ou par le chemin de fer de ceinture ! Parmi ces vaillantes citons Sign…et, avec son amie miss de G…y, grandes toutes deux et se faisant valoir en marchant bras dessus bras dessous, puis parfois Louise M…ret avec son inséparable G…le de B…y.

Parmi les promeneurs les plus réguliers, le vicomte D…zieres, à la molle barbe blonde, marchant les jambes écartées, Plu…er, correct et chic, saluant d'un bon sourire paternel sa jolie fille la comtesse G…din, Cop…ns qui trouve que le Bois est infect, mais y vient tous les jours, Det…ach avec son ami Coq…in, Rag. d'A…rt, plus velu que jamais, le gros M…el, etc.

Parmi les voitures, public très mêlé. Les femmes du monde, il faut bien l'avouer, deviennent de plus en plus rares. Où vont-elles ? Au Pré-Catelan ? À Bagatelle ? Autour du lac ? Évidemment elles ont dû chercher un autre lieu de réunion où l'on puisse

éviter toute promiscuité avec ces demoiselles. Dès qu'on le connaîtra, on les y rejoindra comme on a fait lorsqu'elles ont abandonné le tour du lac pour l'allée des Acacias. On voit cependant encore assez régulièrement la comtesse de G…ont, avec sa sœur la marquise d'Angl…y, toujours accompagnée de quelque Anglaise prodigieusement jolie ; la duchesse de P…, dans un grand huit-ressorts avec le jeune duc son fils ; la baronne Dec. St…erg s'en allant dîner au *Lawn-Tennis Club* avec la vicomtesse de G…y, la comtesse Og. d'Iv…y avec ses enfants crânes et gais ; on voit qu'ils ont dans les veines le sang des Chamboran. Dans une Victoria, la baronne Th…el, avec son sourire énigmatique et son air *sorti*, n'écoute pas un mot de ce que lui raconte son frère Ab…ci. Dans un grand phaéton, le comte et la comtesse de la P…le ; puis quelques jeunes ménages à moitié cachés dans les coupés : M. et madame de Mont…zon, M. et Madame Dr…, M. et madame Th…sen, la marquise Val…os de B..on, etc, etc. Parfois également en calèche, la duchesse de B…no avec sa jolie fille Jane, la duchesse de Bel…ne en grand deuil ; une voiture tout éclairée par la présence de deux brunettes exquises, à tête de *gypsies ;* mesdemoiselles de Bl… G…na, la fine fleur du Pérou, avec leur père, digne

señor à moustaches d'hidalgo. Le général de B…ré avec sa femme ; mesdemoiselles T…a Lest…, la vicomtesse de Saint-G…, avec sa sœur, quelquefois la baronne Leg…x, la baronne Van Z… conduisant ses deux chevaux *Black* et *Beauty*…, et c'est à peu près tout.

Comme intermède comique, une nouvelle manière de se promener. Un break de chasse attelé à quatre chevaux. Sur le siège, madame, assise à côté du cocher en bourgeois !!! Dans la voiture, monsieur, on arrière, faisant face à deux valets de pieds en bourgeois. Défilé étonnant et qui vaut le voyage.

Par exemple le côté des demi-mondaines est toujours au grand complet, mais le philosophe attristé ou le moraliste réjoui pourront constater une grande diminution dans le luxe sinon dans le nombre des équipages. Parmi celles qui luttent encore d'élégance et ont conservé la saine tradition, citons Cl…il, en huit-ressorts, accompagnée de sa fidèle P..ot ; Violette de M…of, deux chevaux noirs Orloff superbes ; bouquets de violette au frontal ; Marie Lat…r, pâle et élégante. La livrée à triple collet a très bonne façon. La spirituelle Valt…se, en calèche moelleuse avec son amie Angèle ; Fernand…z en coupé fermé très bien attelé ; Laure Hey…an, chevaux, livrée et cocher an-

glais ; descend souvent pour aller causer dans le coupé de la belle Bli…one ; Delphine, également en huit-ressorts, comme Alice Sch…n, etc., etc.

À la suite, des « à peu près », essayant de faire illusion. Mademoiselle de C…lon a supprimé la marquise, sa mère, et n'a plus qu'une Victoria à un cheval, le tout singulièrement fleuri, Mathilde D…gnon s'en tient au simple landau de la Compagnie, sans numéro, imitée en cela par la brune Tudina G..i, celle qu'on croirait dorée par un rayon de soleil. D'autres, sans lutter par la richesse d'attelage, sont suffisamment agréables à regarder pour qu'on oublie de détailler la voiture. Edith W…er, Alice Leg…d, Renée de Pr…es, Mart…l, Thérèse R…bens, tout cela est très jeune, très pimpant et amusant à lorgner.

Le théâtre est bien représenté, mais ces dames prennent la première voiture de cercle venue. Aucune prétention. Qu'importe la coupe, si le vin est exquis. Qui pense à regarder cette Victoria lorsqu'on aperçoit cette duchesse élégante et hautaine qui s'appelle Th…ler. Voici Julia de Cl…y, avec son amie Jane Del…y, la brune et la blonde ; Bian…a avec Blanche P…on. Magn…r, qui a décidément un bien aimable sourire en saluant, Rej…ne, avec sa mine gouailleuse de gavroche spirituel ; puis, rarement,

très rarement, hélas ! la jolie B…thou, dans son coupé doublé de satin blanc, qui ressemble à un caresse des contes de fée.

Six heures. – On commence à rebrousser chemin. Il n'y a plus qu'une file descendante qui regarde les huit-ressorts de mesdames Marguerite P…ot et Brem…nd, remontant seules et au grand trot l'allée.

Six heures et demie. – C'est fini. Retraite générale et grande débâche dans la direction de l'Arc-de-Triomphe. On aura au passage le prince Tr…oy, conduisant son mail et allant dîner à Madrid en élégante compagnie, puis, dans une Victoria qui va comme le vent et traînée par les deux alezans achetés au marquis de Mod…ne, le petit duc souriant et satisfait, et ruminant toutes sortes d'idées couleur de rose.

Sept heures. – Il n'y a plus dans l'avenue du Bois de Boulogne, que M. Mak… Gr…es, qui ne dépasse jamais les fortifications. Il calcule s'il aurait encore le temps de monter un septième cheval avant son dîner.

Suivant les heures, le Bois change de physionomie, et la tenue des promeneurs, des chevaux, des équipages et de la livrée subissent des modifications en conséquence.

Le matin

À pied. – Le matin, pour la tenue à pied, c'est-à-dire pour celle qui se porte à la Potinière ou dans l'avenue du Bois de Boulogne, les femmes en toilette très simple, chapeau rond sans fleurs, voile de gaze servant à masquer ce que la coiffure peut avoir d'irrégulier, petit costume court de drap, vigogne, cheviot, ou, s'il fait très beau, costume de toile à large col très ouvert. L'ombrelle rouge est très à la mode pour cette heure matinale, mais cela ne sied pas à tous les teints.

Pour les hommes, le petit chapeau est toléré avec le veston, le costume tout pareil, ou le paletot imperméable couleur crottin. C'est très laid, mais c'est admis ; on peut également risquer la chemise de couleur à col cassé et le nœud coulant de couleur voyante, gants en peau de chien. Pas de fleur à la boutonnière. La tenue pour homme et femme se complète agréablement par la présence d'un beau caniche noir à collier d'argent ou d'un lévrier galopant sur les pelouses.

À cheval. – À cheval, la tenue doit toujours être correcte, même le matin. Pour les amazones, il ne saurait y avoir deux tenues. Chapeau sans voile, col

droit, broche en fer à cheval, amazone de drap noir, bleu ou marron. Il faut être joliment mince pour se permettre le gris perle. Gants gris perle à barrette noire. Pour les hommes, le chapeau « haut de forme », la jaquette boutonnée, si l'on veut, la culotte avec les leggers, mais très rarement la botte Chantilly. Il faut laisser cela aux officiers, et aux écuyers de profession ; les gants de peau de chien et le stick.

En voiture. – On peut exhiber le matin des voitures et des chevaux microscopiques, qu'il serait de mauvais goût de montrer dans la journée ; la petite charrette dite « belvalette », avec harnais en cuir jaune, le buggy, le dog-cart, le phaéton sont très admis. Pour un garçon, il peut parfaitement avoir son cocher sans livrée, en simple petit chapeau et veston foncé, mais ganté. À cette heure-là, des harnais simples et jamais de fleurs au frontal. Exception doit être faite pour le mail qui ne doit jamais sortir, même le matin, qu'avec la grande livrée et le harnais d'apparat. Les femmes peuvent conduire le matin. Dans ce cas, toujours le chapeau rond ; le chapeau fermé serait ridicule sans que je puisse bien vous dire pourquoi. La femme peut conduire un bugg, un phaéton, et toute voiture à capote, mais jamais une charrette ou un tilbury. Elle ne doit jamais être en

taille, le petit paletot imperméable, semblable à celui des hommes est assez indiqué. Gants beiges à ton clair. Le valet de pied en livrée, mais en pantalon. Pour les hommes, même tenue qu'à pied.

Dans la journée

Le Bois, à cinq heures, exige une grande élégance, la tenue de visite habillée ; ce serait une faute énorme de croire, sous prétexte qu'il y a des arbres et du gazon, qu'on peut arborer des toilettes campagnardes. Ne rien risquer de ce genre avant le 15 juillet. Jusque-là pour les femmes du monde, chapeau fermé, orné de fleurs, robes à ton clair très élégantes, autant que possible en taille, si le temps le permet. Chez les demi-mondaines, on a des préférences pour le chapeau rond, mais alors des Rembrandt ou des Devonshire très élégants avec plumes, nœuds de satin, fleurs, etc. Cela se campe sur une oreille avec retroussis plus clair. L'ombrelle très ornée en dentelle. Si l'on veut, bouquet de fleurs au corsage. Jamais de bijoux. À cheval, même tenue que le matin.

Les hommes. – Pour les hommes à pied, tenue de visite habillée. Redingote ou jaquette foncée, nœud coulant blanc avec perles, gilet blanc, pantalon a pe-

tits carreaux. Gants gris perle à barrettes noires. Si l'on veut, fleur à la boutonnière. C'est très anglais, mais cela tend à disparaître.

À cheval, même tenue, avec cette différence que le pantalon doit être foncé, bleu ou noir, demi-collant et à large bande. Le vêtement doit être complètement boutonné et la redingote est encore ce qu'il y a de mieux.

Chevaux, voitures. – Dans la journée, ne plus partir que dans des voitures sérieuses, spidders, landaus, huit-ressorts, coupés, phaétons à deux chevaux, mylords, victorias, à la rigueur, pour un garçon, la charrette ou même le buggy, mais, dans ce cas, toujours l'homme en culotte blanche ou chamois, et bottes à revers. Une seule rose au frontal du côté extérieur pour les voitures à deux chevaux.

Les femmes peuvent mettre également des roses à la boutonnière du cocher et du valet de pied. Toute voiture à deux chevaux dans laquelle se trouve une femme doit avoir un valet de pied. Avec les voitures découvertes, le cocher et le valet de pied doivent être assis sur la capote, avec manches rentrées, ce qui n'est pas nécessaire le matin. Avec le huit-ressorts, il faut le cocher et le valet de pied en culotte courte avec bas de soie. Avec les autres voitures on peut

avoir le cocher et le valet de pied en redingote, culotte et bottes à revers, ou le cocher seul en redingote, et le valet de pied en habit. Dans ce cas, ce dernier doit avoir la cravate à nœuds et le pantalon de livrée à passe-poil. Pour les voitures à un cheval, le cheval le plus nu possible, pas d'enrênement, de reculement, ni de plates longes.

La nuit

Les femmes en toilettes de dîner, avec manche courte et *demi-peau*. Chapeau fermé très clair. Le blanc est très à la mode. Un bon manteau très chaud pour le retour à travers le Bois.

Les hommes en habit et cravate blanche. Paletot foncé à côtes avec revers en soie.

Les cochers et les valets de pied en capote. Harnais simples. Chevaux de nuit peu brillants mais sûrs.

COMMENT
CES DEMOISELLES DISENT BONJOUR

NOTES PRISES AU BOIS DE 5 À 7 HEURES

Alice Boyard

Salut hautain, majestueux ; la tête seule s'incline, c'est à peine si un sourire daigne illuminer la jolie figure que l'on sait, et, ma foi, c'est si bien ainsi qu'il vaut mieux peut-être ne pas rompre l'admirable régularité des lignes. Pour la même raison le corps reste droit, bien détaché de la voiture. Il y a, en effet, de ces bêtes de coussins qui ont la rage de masquer. L'œil attendri peut suivre sans rien en perdre les contours de cette taille, souple et ronde, que rien ne fera plier, ni les chocs de la voiture, ni ceux de la passion. En somme, un bonjour un peu froid pour le cœur, mais quel régal pour les yeux !

Janine Samet

Un bon salut franc, cordial, joyeux qui fait plaisir à recevoir. L'œil largement ouvert s'arrête bien droit sur vous, et vous enveloppe d'une caresse brusque, après avoir mis quelques secondes à vous reconnaître, mais rattrape bien vite le temps perdu. La bouche s'entr'ouvre par un sourire aimable qui montre bien les dents. Le corps un peu las, – et pour cause, – essaye cependant de se soulever pour se pencher au-devant de vous. C'est d'ailleurs à peine esquissé. Janine a l'air de vous dire : « Mon pauvre chien, je te dirais bien bonjour mieux que cela, mais aujourd'hui je suis si fatiguée ! » Aujourd'hui, demain, toujours, parbleu !

Fany Fabert

Quand on l'a rencontrée, avec sa tête mignonne, ses cheveux frisés et ses grands diables d'yeux qui brillent comme des escarboucles, on emporte du bonheur pour le reste de sa promenade. Elle reconnaît ses amis à cinquante pas, et, à partir de ce moment-là, elle ne les quitte plus du regard, un regard caressant, velouté, qui fait passer par les sensations les plus étranges. À mesure que l'ami se rapproche, la bouche qui ressemble à une cerise esquisse une petite moue qui va en crescendo. Au mo-

ment où l'on se croise, les lèvres sont offertes pour un véritable baiser. Comme elle est adorablement bonne, elle tourne encore un instant la tête pour prolonger le plaisir, puis elle remet la tête droite et c'est fini… jusqu'au prochain ami.

Mary Telman

Encore la seule qui ait conservé les saines traditions. Quelle élégance dans ce salut, dans cette façon onduleuse et souple de plier le cou en penchant légèrement la taille en avant ! L'impératrice ne saluait pas mieux dans sa voiture à la Daumont. On ne sait pas tout ce qu'il y a de raffiné, de savant, d'exquis dans ce salut-là. Il faut quatre mille ans de civilisation pour arriver à un résultat semblable. Et, en même temps, pour corriger ce que ce salut pourrait avoir de trop correct, dans l'œil quelque chose de familier et même d'un peu moqueur qui semble dire : « Mon cher, tu sais, je te salue comme cela parce que cela me plaît, mais, pour Dieu ! ne va pas croire, plus que moi, que c'est arrivé ! »

Baronne de Saint-Mégrin

Bonjour un tantinet sec, mais aimable quand même. Un peu un salut d'homme. Ne se donne pas

la peine de sourire, mais lance un regard spirituel au passage qui, pour les initiés, veut dire bien des choses. Parfois un clignement d'œil, un pincement de lèvres, un hochement de tête imperceptible qui signifie (Ici, je traduis textuellement) : « Hein ! ma vieille, nous ne nous sommes pas embêtés ce jour-là. » Je te crois !

Baronne de Raunoy

Troublant en diable, ce salut-là. Les yeux restent baissés et semblent ne pas vous avoir vu jusqu'à trois pas de vous. Puis là, ils se lèvent tout à coup et vous dardent si profondément, vous enveloppent d'un fluide si étrange que l'on ressent comme une volupté atroce. La bouche mi-close laisse errer un sourire diabolique, le corps moulé dans le corsage extra-collant se tourne de trois quarts, la tête salue lentement avec une douceur infinie, puis un coup de fouet à ses chevaux, et la voilà passée sans qu'elle paraisse même se douter du mal qu'elle vient de vous faire.

Ravaschoff

Bonjour un peu pressé. Arrive de Nice et retourne à Pétersbourg. Cependant tient pendant le

peu de temps qu'elle a à vous donner à être aussi aimable que possible. La tête penchée de côté, elle vous guigne de loin, souriant à l'avance, avec ses yeux, qui semblent rire, et ses fossettes qui éclairent la joue. Puis, au passage, son petit corps souple et nerveux exécute un mouvement onduleux, serpentin, rythmé, qui dénote un tempérament d'artiste. Ce mouvement d'avant en arrière se renouvelle une fois, deux fois ; trois fois pour les amis intimes. Si à la troisième fois vous n'avez pas frémi depuis la racine de vos cheveux jusqu'à la plante des pieds, je vous plains !

Mathilde Lumignon

Couchée voluptueusement dans sa Victoria qui, je ne sais pourquoi, a un faux air de… chaise longue. Elle soulève languissamment sa jolie tête, sourit, passe sur ses lèvres une langue gourmande, et vous salue en même temps si gentiment qu'en la voyant reposer ensuite sa tête sur l'oreiller, – pardon, sur le coussin de la voiture, – on est tenté, de crier : « Mathilde ! est-ce qu'il n'y aurait pas une place pour moi ? »

Je sais bien que la demande est indiscrète, mais aussi c'est cette diable de langue !…

Léonie Leloir

Frileusement accotée dans un coin de sa voiture, jolie autant qu'on peut l'être avec ces toques de loutre, et ces chapeaux microscopiques qui ne vont qu'à elle, Léonie a inventé le bonjour savoureux. Il y a de tout dans ce salut-là ; ni trop, ni trop peu, un bonjour pondéré qui permet de se croire aimé, ne fût-ce que dix secondes. Il y a une harmonie si complète dans les mouvements, résultant précisément de la perfection des formes, qu'elle pourrait saluer ainsi cent fois de suite sans être fatiguée, tout en comblant chaque fois chacun des favorisés d'une nouvelle joie.

Léda de Bronceret

Bonjour agité, mais bien amusant. À vingt pas on voit déjà voltiger ses frisons à la chien. Sa tête un peu inquiète se penche en dehors de la voiture, car elle serait désolée de faire de la peine à l'un de ses nombreux amis. Puis, dès qu'elle en aperçoit un, elle se remue, se trémousse, baisse la tête d'avant en arrière avec une rapidité merveilleuse, de manière à dire non pas une fois, mais dix fois : Bonjour ! bonjour ! bonjour ! Pendant tout ce temps, le petit panache bleu qui surmonte son chapeau paraît secoué par la tempête. Enfin l'ami finit par apercevoir cette

mimique animée. Il répond par un coup de chapeau, et aussitôt un large sourire vient épanouir le minois futé de Léda. La tête s'arrête, le calme renaît, et le petit panache n'est plus agité que par quelques légers tremblements, dernier vestige de l'orage.

ALBINE SCHERREDE

Un salut qui paraît au premier abord un peu dédaigneux, mais il ne faut pas s'en froisser, car Albine, en souvenir de son portrait exposé aux Mirlitons, tient absolument à rester de profil. Ah ! vous pouvez bien, pour la voir, risquer cent fois d'accrocher ; exécuter à cheval les performances les plus extraordinaires, vous ne lui ferez pas tourner la tête. Quoi que vous fassiez, elle restera de profil ; pas un muscle de son visage ne tressaillira, son buste inflexible se dressera fier et droit, et vous la croiriez absolument insensible si son œil bleu, par lequel passent parfois d'étranges lueurs, ne se chargeait de vous dire le plaisir que vous lui avez *peut-être* fait éprouver. D'ailleurs, puisque c'est joli comme cela, de quoi vous plaignez-vous ?

RENÉE DE TRÊVE

Un bonjour gracieux, mais un peu incertain. Léontine est en effet très myope, et l'on ne croirait jamais que ces magnifiques yeux verts frangés de cils noirs y voient aussi mal. Rien de charmant comme ces paupières mi-closes, semblables à celles d'une panthère qui ferait sa méridienne. D'ailleurs, si l'impression ou plutôt si la sensation est longue à venir, elle n'en est que plus vive, et après le salut un peu banal dont nous parlons en commençant, qui est le bonjour vague du début, il y en a un deuxième, le bonjour de la reconnaissance, qui s'exécute de près et que Renée réussit dans la perfection. Cette fois, il n'y a plus d'indécision, les paupières se soulèvent, l'œil s'allume, la bouche sourit en connaissance de cause, et la tête s'incline à gauche d'un petit mouvement aussi gracieux que rapidement exécuté.

Les sœurs Tackart

L'une, calme, posée, raisonnable, salue gravement et rarement, comme une personne qui connaît la vie, et ne s'amuse pas à jeter sa poudre aux moineaux ; l'autre, vive, pétulante, étourdie, salue à droite, à gauche, sans y attacher, hélas ! aucune importance. Baste ! un petit bonjour, un sourire. Cela coûte si peu et cela fait tant de plaisir à ceux qui

le reçoivent ! À chaque instant pousse sa sœur du coude pour lui montrer un ami, puis salue la première et fait une risette charmante en exhortant sa sœur de la voix et du geste à en faire autant.

D'ailleurs brunes, pâles et sveltes toutes deux, et si jolies qu'il serait difficile de faire un choix.

Dans le doute, moi, j'aimerais mieux les deux… quitte à ne pas leur dire bonjour en même temps.

ÉDITH ZIMMER

Salut savant, étudié, correct, dénotant une science exquise. Mais, avant d'arriver à ce bonjour, quelle véritable escarmouche du regard ! On dirait que les yeux s'amusent avec vous comme le chat avec la souris ; tantôt ils vous reconnaissent et tantôt ils ne vous reconnaissent pas. Ils vous piquent, ils vous lardent, ils vous transpercent d'indifférence voulue ou d'amour exagéré. Puis enfin, quand on vous voit bien exaspéré, l'on se décide ; la bouche s'entr'ouvre, laissant passer un éclat de rire frais et sonore comme une cascade de perles ; les yeux agressifs tout à l'heure deviennent eux-mêmes rieurs et bons, et la tête s'incline gracieusement dans l'angle le plus avantageux, sans chiffonner les brides et sans déranger une mèche.

Daglie

Un bonjour jeune, ardent, voluptueux, nullement préparé d'ailleurs, mais inconsciemment lascif, sans que la belle créature qui vous l'envoie songe à autre chose qu'à se laisser aller à la bonne loi naturelle. Son buste se penche vers l'ami qui passe, comme attiré par une force invincible, ses yeux le boivent, ses lèvres s'entr'ouvrent s'offrant au baiser, et, dans le salut final et ralenti, il y a comme un regret de ne pouvoir faire plus ni mieux.

Louise Hartman

Un bonjour à l'Américain. C'est nerveux, saccadé, mais cordial : le salut d'un camarade et d'un bon garçon. Avec ces cheveux blonds, nattés serrés, ce petit col droit, cette cravate d'homme et ces jaquettes de drap, l'on serait mal venu, d'ailleurs, de s'attendre à des mouvements féminins qui ne seraient pas dans la note ; mais, en recevant ce signe de tête brusque et familier, on se prend à rêver de bons voyages à deux, faits avec une vaillante compagne, jamais lasse, satisfaite de tout, n'encombrant pas le voyage de malles superflues ni la vie de sensibleries inutiles.

La comtesse Bronze

Salut oriental qui vous porte en plein conte des *Mille et une Nuits*. Le buste semble s'offrir aux plus folles fantaisies avec une touchante bonne volonté, la tête se penche languissante, les paupières lourdes se soulèvent à peine, mais, sous cette langueur apparente, on sent un petit corps de fer ; la taille ronde et bien prise a des souplesses de liane. Qu'*il* vienne à passer et aussitôt le buste se redresser par un brusque soubresaut ; l'œil noir, tout cerné de bistre, brillera d'un feu étrange, et ce ne sera pas seulement un simple bonjour qu'elle lui enverra, mais un abandon complet de toute sa personne, une soumission aveugle à toutes ses volontés.

Maltesse

Un bonjour étonné. Est-ce la forme des yeux, est-ce la hauteur des sourcils qui l'exige ? Je ne sais, mais la belle Maltesse a toujours l'air de vous dire en vous rencontrant : « Tiens, te voilà ! pas possible ! » J'avoue, pour ma part, que j'adore ce relèvement caractéristique des sourcils qui donne à l'ensemble de la figure un air naïf et un peu énigmatique. Un véritable régal, d'ailleurs, pour les initiés que le

contraste entre cette bonhomie voulue et les raffinements splendides, les fantaisies superbes, les fêtes royales auxquelles ce bonjour peut faire songer l'ami qui passe. Ce salut terminé par un point d'interrogation vous donne une envie folle de lui répondre un tas de choses… Mais à quoi bon ? Elle y songe autant que vous.

TELLER

Quand on aperçoit de loin cette joyeuse tête blonde si irrégulièrement jolie, avec cet encadrement de cheveux d'or, et ce petit nez retroussé, – tourné à la friandise, comme disent nos pères, – on se sent déjà envahi par un sentiment de plaisir, d'autant plus agréable qu'il paraît partagé. À mesure que vous approchez, les marques de la gaieté produite par votre vue vont en s'accentuant, les yeux sourient, le petit nez se retrousse plus que jamais, comme s'il était sur une bonne piste ; quant à la bouche, elle rit franchement en montrant trente-deux quenottes de jeune chien. Au moment précis où elle vous dit bonjour, elle se tord. Allez donc être sentimental dans des conditions pareilles ! En vain, vous avez préparé un regard long, long, long, d'un effet irrésistible ; il n'y a pas moyen d'être sérieux. Cette gaieté communi-

cative vous gagne, paralyse tous vos moyens de séduction, et c'est en riant vous-même que vous saluez fort mal cette belle fille, si folle, si exubérante de vie, de jeunesse et de gaieté.

Les sœurs Legray

Deux types, deux natures et deux bonjours absolument différents. L'une brune, ardente, superbe, avec deux yeux noirs démesurément ouverts, envoie un salut impérieux, souligné par un regard sombre. Tout est sérieux, le bonjour comme le reste, et l'on salue, un peu troublé, en voyant bien qu'il n'y a pas là à songer à la bagatelle. On se rassure en voyant à ses côtés la blonde, gracieuse, calme, tranquille, aussi onctueuse que sa sœur est saccadée, vous envoyant un salut souple, ondoyant, qui, je ne sais pourquoi, m'a toujours fait songer à la *redowa*. En somme, après le passage de la voiture, on a un peu l'impression de la douche irlandaise, – mi-partie eau glacée et eau bouillante.

Mye Raumesnil

Salue comme une grande dame de la cour de Versailles qui passerait dans sa chaise à porteurs. Involontairement, on cherche sur sa tête ornée de

la mèche blanche des Sylla la coiffure à la Belle-Poule et la poudre à la Maréchale. Évidemment, ce bonjour-là est un peu cérémonieux au premier abord, mais tâchez de briser la glace, soyez assez adroit pour faire sourire cette petite bouche aux lèvres sensuelles surmontées dans les coins d'un duvet imperceptible mais rassurant, et aussitôt la figure calme, hautaine, d'une beauté un peu sévère, s'éclairera, vous verrez apparaître sur les joues un peu pâles deux amours de petites fossettes, et avant de passer vous jouirez d'une véritable illumination qui n'aura lieu que pour vous.

Caroline Landez

Un salut spirituel, – quelque chose de fin, de goguenard et d'excitant qui résulte du mouvement de tête un peu brusque par lequel on dit bonjour et du sourire gouailleur qui souligne le dit salut. A un peu l'air de vous porter un défi ; aussi, ce bonjour pimenté met-il en verve. Il donnerait de l'esprit au plus sot et fait naître immédiatement l'envie – une furieuse envie – d'entamer avec la belle une conversation vive et animée. Mais si, dans votre fatuité masculine, vous voulez essayer sur elle l'effet de vos deux yeux en boules de loto (*sic*), elle terminera son salut par

un imperceptible haussement d'épaule et vous tirera carrément la langue. Voilà !

Aussi, pourquoi vous acharner ? Caro a ses pauvres, et en vous disant bonjour elle vous a déjà donné.

LE PERCHOIR DE LÉA

Rue Marbeuf. Un petit hôtel en forme de perchoir. Dix mètres de façade et six bâtons-étages. Au rez-de-chaussée, large porte cochère vitrée et petite baie de un mètre donnant accès à un ascenseur « pour un » s'arrêtant à chaque étage, où n'existe, d'ailleurs, qu'une seule pièce reliée par des tronçons d'escalier. À chaque bâton-étage, un seul bow-window ; au sixième, un hall vitré.

Léa Maubert. Robe de chambre de crêpe de Chine crème, toute garnie de vieille dentelle et de nœuds de satin crème, moitié peignoir et moitié robe de bal.

Francine, sa femme de chambre. En cheveux, robe de drap bleu uni, col droit, tablier blanc.

Léa. – Encore une journée éreintante comme celle d'hier ! ils partent tous pour la campagne et vont venir me faire leurs adieux. Ah ! si je pouvais les renvoyer… Mais le moyen ?… Au moins l'hôtel est-il en état ?… L'ascenseur, les trappes, tout cela marche bien ?

FRANCINE. – Madame peut s'en rapporter à moi. J'ai tout visité et tout fonctionne à souhait (*Sonnerie énergique*).

LÉA. – Va voir.

FRANCINE, *sort et revient aussitôt.* – Madame, c'est M. Gibraltar.

LÉA. – Oh ! oh ! très encombrant le rastaquouère, mais à ménager… Ouvre-lui la porte de l'ascenseur et fais-le monter au quatrième, dans la tente samoïède. Tu lui diras que je viens immédiatement. (*Drrrrrin !*) Qui sonne encore ?

FRANCINE, *revenant.* – Madame, c'est le petit Zizi, il m'a dit qu'il venait vous faire ses adieux parce que sa famille l'emmène à Toulouse avant les vacances, sachant qu'il n'aurait pas de prix. Il est navré de ne plus vous voir ; il a les larmes aux yeux.

LÉA. – Ce pauvre enfant. Mets-le dans le petit placard du cinquième.

FRANCINE. – Mais M. Gibraltar n'a pas encore fait redescendre l'ascenseur.

LÉA. – Zizi est jeune, fais-le monter par l'échelle de fer. (*Exit Francine. – Drrrrrin !*) Qui, encore ?

FRANCINE, *accourant*. – Madame, c'est le commandant Dragonne. Il part faire une saison à Amélie-les-Bains.

LÉA. – Où diable fourrer le commandant ?…

FRANCINE. – Il nous reste le fumoir oriental…

LÉA. – Non ! non ! Je tiens à le garder disponible. Donne-lui le placard du troisième.

FRANCINE. – Le commandant est peut-être bien gros ?…

LÉA. – Bah ! Il y a un immense fauteuil. Dépêche et fais-le monter par l'ascenseur. Il est redescendu ?

FRANCINE. – Il arrive juste.

LÉA. – Tout va bien. (*On entend sonner deux coups d'une manière magistrale : Drrrrrin ! Drrrrrin !*) Ça se corse. Je reconnais le coup de sonnette du comte Kabondo. Ouvre-lui la porte cochère et fais-le monter par le grand escalier, dans la chambre à coucher du second. Voilà mes communications interrompues avec le troisième. (*Drrrrrin !*) Encore une visite !

FRANCINE. – Madame, c'est M. de la Chataigneraye.

LÉA. – Lui, il tient aux égards. Conduis-le au salon. Nous avons le grand escalier libre jusqu'au pre-

mier, par conséquent, le baron peut arriver sans difficulté. Maintenant, rappelle-toi, c'est fini l'escalier, l'ascenseur tout le temps.

FRANCINE. – D'ailleurs, il faut espérer que nous aurons maintenant un peu de répit. (*Drrrrrin !*)

LÉA. – C'est une calamité. Ils se sont donné rendez-vous, ce n'est pas possible.

FRANCINE. – Madame, c'est M. Fourchambaut… Faut-il ne plus recevoir ?

LÉA, *dignement.* – Refuser quelqu'un. Jamais ! Fourchambaut moins qu'un autre. C'est pour lui que j'ai réservé le fumoir oriental… Ne confonds pas avec la tente samoïède !

FRANCINE. – On s'embrouillerait à moins, et il faut toute mon habitude… (*Drrrrrin !*) Ah ! cette fois, je ne reçois plus !

LÉA. – Vois toujours qui c'est.

FRANCINE. – Le vieux marquis de Pardaillan.

LÉA, *rêveuse.* – Je ne vois plus guère que l'oratoire ou l'atelier ? Mets-le à l'oratoire. Au moins il pourra s'asseoir, et à soixante-douze ans… (*Drrrrrin !*)

FRANCINE. – Madame, c'est le photographe.

LÉA. – Fais-le grimper à l'atelier.

FRANCINE. – Il ne pourra pas s'asseoir, il n'y a encore qu'un chevalet, et pas de meubles !

LÉA. – Il s'appuiera contre le chevalet. Récapitulons : La Chataigneraye au premier, Kabondo au second, Fourchambaut au troisième, Don Miguel au quatrième, Pardaillan au cinquième, mon photographe au sixième, le commandant dans le placard numéro 1, Zizi dans le placard numéro 2…

FRANCINE, *rentrant.* – Madame, le commandant ne veut pas rester dans le placard. Il dit qu'il étouffe.

LÉA. – Voilà ce que je craignais. Je ne vois plus que le belvédère vitré au-dessus de l'atelier… en tirant les rideaux.

FRANCINE. – Mais comment faire passer le commandant par l'oratoire.

LÉA. – Eh bien, la trappe. Non, il ne passerait pas. Il faut qu'il reste au placard.

FRANCINE. – Bien, madame. (*Drrrrrin !… Drrrrrin !*)

LÉA. – Cette fois, ne reçois plus personne. Je veux être au Bois à six heures.

II

Premier bâton – Premier étage – Le salon

Mobilier en peluche bleue et velours de Gênes. Quatre fauteuils larges et bas. Dans l'angle, une chaise longue. Quelques tableaux : Les *Lavandières*, de Boucher ; le *Divertissement, champêtre* de Lancret ; une vieille gravure représentant une petite femme Louis XV en corset avec ces quatre vers naïfs :

La taille est ravissante
Et l'on peut déjà voir
Une gorge naissante
Repousser le mouchoir !

Léa, *entrant*. – Cher baron, que c'est aimable à vous…

La Chataigneraye. – C'est bien le moins. On m'envoie à Munich, et je n'ai pas voulu quitter Paris sans venir vous présenter mes plus respectueux hommages.

Léa. – Ça, c'est gentil. Venez vous asseoir tout près de moi, sur ce petit tabouret. Là. Vous avez de jolis cheveux. Est-ce qu'ils frisent ainsi naturellement ?

La Chataigneraye. – Il y a bien un léger coup de fer (*Tendre*). Si vous saviez comme je me sens heureux ainsi près de vous.

Léa. – Toujours poète ?

La Chataigneraye. – Plus que jamais. Voulez-vous que je vous dise les vers que j'ai faits en votre honneur ?

Léa. – Je vous en prie… vous les dites si bien !

La Chataigneraye, *déclamant* :

C'est la grâce, la fleur, la beauté, la jeunesse,
La sève, la chanson, l'amour et le printemps
Qui se sont déguisés – pour qu'on les reconnaisse –
En femme de vingt ans !

Léa, *lui sautant au cou.* – J'en pleure !

La Chataigneraye, *l'étreignant.* – Ah ! Léa ! Léa !… Vous me faites éprouver une des plus douces joies de ma vie !…

Léa, *calmée.* – Eh bien, maintenant que vous avez éprouvé, il faut vous en aller, mon ami. J'attends le comte tantôt ; il ne faut pas qu'il vous trouve ici.

La Chataigneraye. – Exquise ! Adieu ! J'emporte du bonheur pour tout mon voyage (*Il lui baise respectueusement les mains et s'en va radieux).*

Total : dix minutes.

III.

Deuxième bâton. – Deuxième étage : La chambre à coucher

Un petit escalier en spirale y conduit ; elle est toute tendue de peluche saumon à reflet argenté. Fond du lit formé d'un grand rideau en satin blanc entrouvert à l'italienne. Le lit, large et sévère, se dresse sur une estrade. Au pied, deux amours montés sur des cygnes. Couvre-pied de satin. Au pied du lit, un prie-Dieu. Pas d'autres meubles. Six marches en contre-bas conduisent au cabinet de toilette, sur la cour. Des glaces, des glaces, et encore des glaces ; dans le fond, la baignoire en argent. Sur la toilette, des marches de marbre faisant pendant à celles de l'entrée, et, sur ces marches, rangés symétriquement, les parfums, les flacons de toilette et l'inévitable jeu de brosses en argent marqué au chiffre.

Le comte. – Chère amie, ch'ai beaucoup attendu !

Léa. – Pardon, mais je ne voulais me montrer à vous qu'avec une toilette achevée.

Le comte, *l'attirant près de lui.* – Fu sendez tut à fait pon. Mais che n'aime bas attendre.

Léa. – Ne savez-vous pas que vous êtes ici le seigneur et maître. Ma porte ne vous est-elle pas toujours grande ouverte, comme mes bras, comme mon cœur, comme tout ! Vous ai-je jamais donné un sujet de jalousie ? Avez-vous jamais rencontré ici âme qui vive ?

Le comte, – D'abord, je rengondrerais, je supprimerais la bedide bension.

Léa, – Que m'importe votre or. C'est vous que j'aime, mon gros lion ! (*Elle l'embrasse à pleines lèvres).*

Le comte, *transporté.* – Frai ! Tu m'aimes un peu ? Viens me dire ça bien bas. Tu m'aimes !

Léa. – Je t'adore !

Le comte. – Tu es à moi, rien gu'à moi ?

Duo : À moi, à toi ! à toi, à moi ! (*Après lequel grand silence*).

Le comte, *se levant rouge et fier.* – Adieu, ma belle. Je d'écrirai de Gondrexéville, et d'enverrai les petits chèques.

Total : Une demi-heure.

IV

Troisième bâton. – Troisième étage : le fumoir oriental

Murs tendus en molleton algérien, tout autour sur le tapis des coussins turcs de formes variées. Six marches en contre-bas conduisent à un petit placard très confortable garni d'un seul fauteuil en peluche, on peut respirer grâce à un vasistas ouvrant sur la cour.

Léa. – Ce brave Hector ! Quel bon vent vous amène ?

Fourchambaut. – Ma bonne Léa, je vais partir pour la session du conseil général et je n'ai pas voulu… Comme tu es décoiffée !

Léa. – Empressement de femme amoureuse, mon cher Hector ! qui fait passer son désir de vous voir avant sa coquetterie (*Elle s'asseoit à côté de lui sur une pile de coussins*). Et m'avez-vous obtenu le bureau de tabac pour ma tante Sophie ?

Hector. – C'est fait. Le ministre a signé hier.

Léa. – Ah ! vous êtes gentil tout plein ? (*Elle se rapproche*). Voulez-vous une cigarette ? (*Elle en*

allume une elle-même). N'est-ce pas qu'elles sont bonnes, mes cigarettes ?

HECTOR. – Elles sont bonnes, parce que c'est toi qui les allume.

LÉA. – Allons, voilà les bêtises qui commencent ! Ah ! si vous me faites ces yeux en boule de loto, je m'en vais.

HECTOR. – Voyons, je ne suis pas exigeant, un baiser.

LÉA. – Tout petit alors, car je n'ai pas le temps.

HECTOR. – Non, je veux un vrai baiser, ce que j'appelle un « vrai ».

LÉA, *l'embrassant.* – Et maintenant, houst ! Fiche-moi le camp.

HECTOR. – Tes lèvres sentent la dragée, et tu es un bijou. Adieu, ma Léa chérie !

LÉA. – Adieu, adieu, mon Hector !

Total : Cinq minutes y compris la cigarette.

V

QUATRIÈME BÂTON. – QUATRIÈME ÉTAGE : LA TENTE SAMOÏÈDE

Plafond garni en filets de pêcheur. En travers un hamac. Sur les murs arcs, flèches, zagaies, tomawaks. À terre une magnifique peau de tigre. À la place de la cheminée, un placard communiquant par une trappe avec l'étage supérieur.

Don Gibraltar. – Caramba ! Señora, vous vous moquez de moi ! voilà une heure que…

Léa. – Je dormais, mon ami, c'est l'heure de ma sieste, et il fallait bien que ce fût vous, pour…

D'un pas lent et lascif elle va s'étendre sur le hamac, s'y balance d'un mouvement rythmé, en levant la jambe comme Oceana.

Don Gibraltar. – Vous n'avez qu'un mot à dire, Léa, et me voilà fou ! (*Il se jette à genoux*).

Léa. – Allons, balancez-moi doucement, bien doucement, et laissez-moi me rendormir (*Long silence*).

Don Gibraltar. – Je t'en prie, Léa, descends du hamac ; c'est le supplice de Tantale ! Descends du hamac.

Léa, *le repoussant.* – Non, une autre fois, quand je serai moins fatiguée. Laissez-moi me reposer aujourd'hui.

Don Gibraltar. – Ah ! si tu savais comme je t'aime ! Tout ce qu'une poitrine humaine peut contenir de…

Léa, *s'endormant.* – Oui, c'est convenu. Adieu ! adieu !

(*Exit Gibraltar).* Immédiatement Léa saute en bas du hamac, donne deux ou trois petits coups au peignoir chiffonné et monte au cinquième.

Total : un quart d'heure.

VI

Cinquième bâton – Cinquième étage : le placard numéro 1

zizi. – Enfin ! te voilà ! J'ai cru que tu ne viendrais jamais. J'étouffe, mais que m'importe ! Si tu n'étais pas venue, je me tuais ce soir.

Léa, *s'asseyant sur ses genoux.* – Fi ! monsieur, que c'est vilain d'être méchant comme ça ! Si vous me dites encore des sottises pareilles, je ne vous aimerai plus du tout, du tout (*Elle l'embrasse sur les yeux*).

ZIZI, PLEURANT. – Vois-tu, l'idée de passer loin de toi deux mois à Toulouse, ça me navre. Tu es si belle, et ta peau est si douce !… On dirait du satin blanc.

LÉA. – Voulez-vous rester tranquille ! Vous allez tomber parterre. D'abord, je ne veux plus que vous pleuriez.

ZIZI. – Je ne pleurerai plus, si tu fais ce que je veux.

LÉA. – Mais, quel enfant ! Voyez-vous ce grand bébé !… Mais puisque je te dis que nous allons tomber… (Silence)… Es-tu consolé, au moins ?… Sauve-toi, maintenant, mon petit Zizi et sois sage !

Total : dix minutes.

VII

MÊME BÂTON. – MÊME ÉTAGE : L'ORATOIRE ROMAIN

Petit autel dans une niche à colonnes rouge brique, peintures voyantes. Sur l'autel une croix byzantine. La lumière crue du jour est tamisée par des vitraux, trépied Empire avec brûle-parfums. Murs tendus de velours pourpré. Tapis épais et coussins. Placard microscopique garni d'un pliant. On peut à

peu près respirer, à condition de ne pas séjourner plus d'un quart d'heure.

Le marquis. – Arrivez donc, chère Léa ! Comme vous vous êtes fait attendre, méchante ! Mais je n'ai pas la force de vous en vouloir.

Léa, *s'asseyant à côté de lui.* – Il n'y a plus que les hommes de votre génération pour savoir être aimables et galants.

Francine, *entrant, bas.* – Madame, le commandant s'impatiente.

Léa, *bas.* – Porte-lui un *cock-tail* à la glace et une pipe turque (*Haut*). C'est gentil à vous d'être venu me faire vos adieux avant de partir pour la Saintonge ? (*Le Marquis passe sa main sous la taille de Léa*). Marquis, vous vous émancipez ! Songez que vous êtes dans un oratoire.

Le marquis, *insistant.* – La tête est vieille, mais le cœur est resté si jeune !

Léa. – On le voit, vous finiriez par me faire faire quelque sottise. Sauvez-vous, on m'attend.

Le marquis. – Déjà ! (*Il lui baise la main et sort en pirouettant*).

Total : cinq minutes.

VIII

Sixième bâton. – Sixième étage : l'atelier

Pas encore terminé. Un tapis et un simple chevalet pour marquer la destination. En haut, une balustrade garnie de rideaux de velours pourra servir à placer des musiciens en cas de bal et des curieux discrets en cas de tableau vivant. On parvient à la balustrade grâce à une échelle plantée dans la cage de l'ascenseur, du côté de la cour.

Le photographe. – As-tu fini de me faire poser ?

Léa. – Ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas toujours libre. Le comte…

Le photographe. – Je me fiche pas mal du comte… La première fois que tu me fais attendre, des gifles !

Léa. – Tu ne ferais pas cela.

Le photographe. – Je me gênerai !

Léa, *se jetant à son cou.* – Tu sais bien que je t'aime. Que faut-il donc pour te le prouver ? Tiens ! tiens !… (*Silence*).

Le photographe. – Oh ! Léa ! Léa !

Léa. – Grand fou ! Es-tu rassuré, maintenant, file.

Total vingt-cinq minutes.

IX

Le placard numéro 2.

Le commandant, *très rouge, à Léa qui entre.* – Ton *brandy cock-tail* est arrivé à point. J'étouffais.

Léa. – Dites un peu que vous n'êtes pas dorloté.

Le commandant. – Pas à dire, tu es une bonne fille !

Léa. – Et la pipe turque ?

Le commandant. – Excellente, mais elle est fumée (*Il veut prendre la taille de Léa*).

Léa. – Turlututu ! Vous avez bien bu, bien fumé, c'est tout ce que je puis vous accorder aujourd'hui.

Le commandant. – Allons donc !

Léa. – C'est comme ça ! Cependant, si vous voulez un autre verre de brandy ?

Le commandant. – J'accepte. (*Dégustant*). Il est merveilleux.

Léa. – Et maintenant, j'ai à sortir.

Le commandant. – Quelle drôle de fille tu fais ! Je n'en connais pas deux comme toi pour faire aller à la baguette.

Léa, *riant* – Par file à droite, marche ! Rompez les rangs.

Le commandant. – Non ! ce qu'elle est drôle, un torse, un bagout et un *cock-tail !*

Total : six minutes et demie.

X

Six heures ! Plus personne au perchoir. Léa a bien gagné le droit d'aller au Bois. Elle peut s'y rendre au moins avec la satisfaction d'avoir travaillé au bien-être des masses en cherchant à réaliser ce grand problème social : « Le Bonheur pour tous ! »

L'ACCIDENT DU CARROUSEL

I

On sait que les spahis sont commandés en partie par des officiers français. Notre ami Larmejane y est lieutenant au 6e régiment, et fait partie du détachement venu d'Afrique à Paris, à l'occasion des fêtes de la semaine dernière. Ce n'est pas sans regret qu'il a quitté Tlemcen, où il était le plus heureux des lieutenants. C'est qu'il y avait trouvé la perle des maîtresses, la belle Aïcha, bien et dûment achetée à son père, l'agha Mohamed-Ben-Ali. Le marché n'avait pas été facile ; le père ne voulait pas vendre sa fille à un « Roumi » ; un moment même, il avait exigé le mariage devant le cadi, mais, moyennant huit cents douros, vingt mètres d'étoffe à kaïcks, un burnous de Mascara, une selle de Tlemcen, Mohamed oublia ses scrupules, et, grâce à un léger supplément de six mesures d'orge et d'une casserole en fer, l'affaire fut conclue à l'amiable. Ce n'était

pas encore trop cher ; dans le Sud-Oranais, une belle femme vaut communément soixante têtes de bétail ; chez les Samoïèdes, une jeune fille de haute lignée se paye cent peaux de castor, plus un certain nombre de mètres de drap rouge ; chez les Orarapos, il est vrai, une femme ne vaut pas plus de deux vaches ; – mais, en moyenne, nous le répétons, Aïcha n'était pas trop payée.

En retour de ses largesses, Larmejane avait reçu un gigantesque méchouï (mouton entier rôti), de la charbâa, du couscous et de la mergâa, de quoi nourrir toute une tribu pendant plusieurs lunes. Puis, précédé de la musique de « l'aloubu » et accompagné de l'inévitable négresse, il était entré dans la chambre au seuil de laquelle il avait, suivant l'usage, renversé la cruche d'eau contenant l'œuf. Si l'œuf se casse, c'est signe de prospérité et de bonheur, et la vérité nous oblige à dire que l'œuf était resté intact ; mais cette fois le fâcheux présage semblait avoir menti, et depuis cette nuit où les houris s'étaient répandues dans la ville avec la gandourah d'Aïcha devenue femme, en poussant d'interminables Yu !… yu !… Larmejane était parfaitement heureux.

Mais, me direz-vous, pourquoi Larmejane s'était-il soumis à ces formalités baroques ? Pourquoi

avait-il acheté une esclave à moitié sauvage, alors qu'il eût pu faire venir d'Alger des Espagnoles ou des Parisiennes ? C'est que notre ami ne voulait plus être trompé comme l'étaient tous ses camarades, et comme il l'avait été lui-même à l'époque où il croyait à l'amour des femmes civilisées. Il était las des trahisons, des perfidies, des luttes d'intérieur avec la femme qui se sent votre égale et qui tient tête. Il avait voulu une esclave simple, primitive, ayant reçu une éducation quasi biblique, rappelant les beaux temps d'Abraham et de Jacob par le respect absolu de l'homme, qui est non seulement l'époux mais le protecteur, le seigneur et maître devant Allah.

Jamais épouse ne se soumit d'ailleurs de meilleure grâce à toutes les volontés d'un amant qu'elle considérait comme un dieu. Non seulement Larmejane était le Français, c'est-à-dire le conquérant, mais encore il était officier ; il était fort et ne parlait jamais à sa femme que par des métaphores bibliques qui la maintenaient dans la dépendance la plus absolue.

— Aïcha, répétait-il sans cesse, Allah a voulu que la femme ne fût rien que l'esclave de l'époux qui la protège. Elle ne doit pas plus avoir de volonté que le chameau qui plie le genou devant son maître,

et, douce et soumise comme la gazelle du désert, dès que l'homme lui dit : Viens ! elle doit suivre, passive et résignée.

Et Aïcha s'était habituée à ne jamais avoir même un désir. Elle avait appris le français et la musique pour obéir à Larmejane, et se laissait vivre, mangeant des confitures à la rose, fumant des cigarettes, teignant ses ongles, jouant de la guitare, d'ailleurs absolument séquestrée dans une rue de la Casbah et ne voyant jamais d'autre homme que Larmejane. Cela durait ainsi depuis longtemps, et l'officier, qu'aucun lien de famille ne rattachait à la France, comptait bien faire toute sa carrière en Afrique, lorsqu'il apprit que son escadron était désigné pour faire partie du Carrousel organisé à Paris ! Que faire ? Laisser Aïcha seule à Tlemcen à la garde de quelques esclaves ? Jolie et inexpérimentée comme elle était, c'était bien dangereux. Ne valait-il pas mieux l'emmener avec lui ? Quelle joie pour elle ! Pour lui, en dehors du Carrousel et des quelques heures pendant lesquelles aurait lieu la fantasia, il aurait de nombreux loisirs à passer avec elle. Il se demanda si, pour ce voyage, il l'habillerait à l'européenne ; mais, toute réflexion faite, il lui laissa son costume oriental ; lui faire porter les modes françaises, la pouvait

faire se croire l'égale des autres femmes rencontrées en France ; il fallait qu'elle restât bien et dûment persuadée qu'elle n'était toujours qu'une esclave.

— Quand l'homme a dit : Viens ! la femme doit le suivre. Telle est la volonté d'Allah, répétait-il encore au moment du départ.

Aïcha était d'ailleurs charmante avec sa veste de velours grenat brodée d'argent, son étroit pantalon de damas bleu soutaché de perles, ses babouches en « filali », sa ceinture de soie bleue et blanche frangée d'argent, et ses bracelets de pieds pesant au moins vingt douros ; elle était ainsi autrement originale et séduisante qu'affublée de quelque chapeau à plumes ou d'une robe princesse. Pour plus de sûreté, Larmejane avait exigé que sa compagne se cachât la figure d'un voile de gaze ne laissant apercevoir que les yeux, des yeux superbes, d'ailleurs longs, frangés de cils noirs et empreints d'une tendresse et d'une douceur infinies.

Larmejane, ces dispositions prises, retint pour Aïcha une cabine isolée sur le bateau et un *sleeping-car* sur la ligne de Marseille-Paris ; puis, une fois débarqué, après avoir conduit son peloton au palais de l'Industrie, il alla cacher son esclave dans un petit hôtel de la rue Miromesnil.

II

Le jour du Carrousel venu, il eût été trop dur de laisser seule au logis la pauvre Aïcha. Larmejane, obligé par son service d'être absent tout le jour, retint pour elle une belle place de tribune. En la mettant au premier rang, il pourrait la surveiller. D'ailleurs, qu'avait-il à craindre ? N'était-elle pas sa chose, son bien, un être inconscient ne pouvant pas avoir même un instant l'idée d'être à un autre qu'à lui ? De plus, il n'était pas fâché de se montrer à sa bien-aimée avec le prestige du commandement pendant la fantasia qu'il devait exécuter à la tête de ses spahis.

Aïcha avait été fort effrayée à l'idée de se trouver isolée au milieu de la foule. À l'avance, cette perspective lui causait une émotion extraordinaire, mais Larmejane lui répéta gravement :

— Quand l'homme a dit : Viens ! la femme doit suivre.

Et Aïcha obéit. Enveloppée plus que jamais dans son voile de gaze, Larmejane la fit monter dans une voiture fermée, avec force recommandations au cocher. Les sergents de ville de service au pont d'Iéna et à l'entrée du Champ-de-Mars la prirent sans peine

pour la femme de quelque cheik ou officier indigène et laissèrent la voiture arriver jusqu'au pied de la tribune. Là, Aïcha trouva un commissaire complaisant qui, après avoir jeté un regard sur le numéro de sa carte, la conduisit jusque sa place, et ne la quitta qu'une fois assise et installée.

Larmejane, qui commandait le 3e peloton des spahis, et qui par conséquent était rangé en bataille face aux tribunes et à la droite des cuirassiers, vit avec une satisfaction indicible Aïcha assise au premier rang et bien à portée de sa vue. L'arrivée de la jeune femme avait causé une sensation profonde. De tous les points de la tribune on s'était levé pour lorgner l'Arabe qui, le visage à moitié caché par le voile, ne montrait que des yeux superbes.

Une fanfare retentit, et l'attention générale fut détournée par l'entrée des quadrilles sur l'arène. D'abord un quadrille d'officiers d'artillerie, avec le dolman sombre à pattes d'or, deux quadrilles d'officiers de cavalerie, cuirassiers, dragons, chasseurs, hussards en grande tenue de service avec la coiffure de guerre, et enfin trois quadrilles d'officiers élèves avec le dolman à collet bleu et le petit shako orné du plumet blanc et rouge. Ils s'avançaient par

pelotons distincts derrière leur colonel, magnifique dans son uniforme de Saumur noir et or.

Tous les cavaliers saluèrent de leur lance la loge présidentielle et les mouvements commencèrent. Aïcha, étonnée et ravie, regardait ces voltes, ces demi-voltes, ces doublés dans la longueur, cette mêlée de casques, de cuirasses, de dolmans bleus ou noirs, de chevaux de robes différentes se croisant, s'entremêlant, se reformant en ligne comme les rosaces multicolores d'un kaléidoscope éblouissant. Avec le goût de sa race pour tous les exercices où le cheval est en jeu, elle ne pouvait s'empêcher de pousser des cris de plaisir et d'applaudir de toutes ses forces ; ces mouvements brusques firent peu à peu glisser son voile, et ses voisins purent admirer son visage adorable, son petit nez mince aux ailes palpitantes, sa bouche rouge comme une grenade et ses dents éblouissantes.

— La superbe créature ! s'exclama Parabère, que le hasard avait assis à côté de la belle Arabe.

Du coup, il on oublia de regarder la course des têtes pour ne plus fixer que sa compagne. En vain un lieutenant de cuirassiers roulait de l'autre côté de l'enceinte avec sa monture ; en vain les officiers, après s'être couchés sur l'encolure de leur cheval

lancé ventre à terre, enlevaient successivement les têtes à la pointe du sabre et venaient les déposer par une volte savante au pied de la tribune centrale, Parabère ne voyait rien et ne pensait qu'à attirer l'attention d'Aïcha absorbée. Il commença d'abord par la pousser légèrement du genou, comme par inadvertance ; Aïcha leva sur son voisin un regard très doux, un peu étonné, puis elle s'empressa de reporter son attention sur le spectacle.

Au loin, Larmejane enrageait. Dans l'intervalle des mouvements qui lui masquaient Aïcha, il avait parfaitement vu son voile tomber et son voisin lui parler.

Mais, à ce moment, son attention fut attirée vers la piste dont la foule avait forcé l'enceinte.

Un immense monôme, formé par des gens exaspérés de ne rien voir, avait brisé la clôture en criant : « Nos vingt sous ! Nos vingt sous ! » Pour les repousser, pas un sergent de ville, pas un garde ; il fallut aller chercher en hâte un escadron de dragons qui se forma en bataille devant les spahis, au grand mécontentement de Larmejane qui, du coup, cessa d'apercevoir Aïcha. Devant les tribunes, le désordre n'était pas moindre ; les promeneurs de l'enceinte voulaient forcer la consigne et, pour pénétrer de

force dans les tribunes, engageaient avec les commissaires des discussions violentes. Au loin la foule vociférait et le bruit allait toujours croissant. Aïcha eut peur.

— Ne craignez rien, lui dit tout bas Parabère, je suis là.

Cette fois, la jeune Arabe regarda de nouveau le Français qui lui adressait la parole. Il était très brun, très fort et très beau ; sa courtoise démarche était d'ailleurs toute naturelle. Allah n'a-t-il pas dit que, partout, l'homme devait être le protecteur de la femme. Et soudain, elle, qui se trouvait si perdue, si isolée dans cette grande foule, sentit, toute heureuse, qu'elle pouvait compter sur un ami et, qu'en l'absence de Larmejane, elle serait, au besoin, défendue, et elle répondit à la phrase de Parabère par un sourire reconnaissant.

Cependant, la foule avait été momentanément écartée par les dragons, et la reprise des écuyers de Saumur et de l'École de guerre commençait. Sans étrier, campés sur des selles à la française, ils faisaient caracoler, cabrer et ruer sur place leurs magnifiques sauteurs râblés comme des chevaux de Van der Meulen. Puis on disposa les haies, et, deux par deux, quatre par quatre, seize par seize, et enfin sur

une seule ligne de trente-deux, les cavaliers franchirent l'obstacle aux applaudissements d'un public enthousiasmé, mais au grand dépit du pauvre Larmejane, qui n'apercevait plus Aïcha qu'entre deux ruades.

— C'est magnifique ! s'écria Parabère en se rapprochant d'Aïcha.

— Oui, c'est bien beau ! dit Aïcha sans penser même à se reculer.

— Mais il lui parle, le misérable ! se disait Larmejane en envoyant un coup d'éperon désespéré à son cheval, qui, du coup, bondit sur place. Et pour faire cesser les rapports qui s'étaient établis entre Aïcha et son voisin, il eut l'idée de la faire changer de place.

— Mon capitaine, dit-il au commandant de l'escadron, me permettez-vous de mettre pied à terre et de m'absenter cinq minutes ?

— Tout à fait impossible, mon cher Larmejane, la reprise des sauteurs est terminée ; voici les écuyers qui viennent en ligne saluer la tribune, et notre fantasia va commencer. C'est dommage, pour ce salut à la française, de ne plus avoir le petit chapeau. Ne trouvez-vous pas ?

— Oui, mon capitaine, le chapeau était préférable, répondit Larmejane résigné. Après tout, se dit-

il, Aïcha n'est pas capable de soutenir une conversation, et son voisin en aura vite assez.

— Faites rompre votre peloton, dit le capitaine de spahis, et emmenez vos hommes vers l'École militaire. Mais, sur cette piste envahie, je ne sais comment nous allons charger.

En effet, la foule devenait de nouveau houleuse et menaçante. On n'avait pour la maintenir que quelques gardes de Paris en tenue de promenade, et quelques soldats sans arme. Aussi ne reculait-elle que pied à pied, au milieu des injures et des vociférations.

Sur ce terrain ainsi encombré, les spahis de Larmejane rejetèrent d'abord leurs burnous qui formèrent, sur le sable, un monceau de nuance éclatante ; puis, deux à deux, épaule contre épaule, ils s'élancèrent au galop de charge sur leurs petits chevaux arabes, tirant des coups de feu dans toutes les directions, jetant en l'air leur fusil et le rattrapant tout en galopant, se grisant de vitesse et de bruit, et poussant dans l'air des *Yu ! yu !* Frénétiques.

Un d'eux, grand diable noir comme l'ébène, arriva debout sur sa selle jusqu'à vingt mètres des tribunes.

Debout elle-même, Aïcha l'applaudit de toutes ses forces.

— Je le reconnais, s'écria-t-elle, c'est Bel-Kassem-Ben-Mamar ! Il est de la smalah !

— Quel gaillard ! appuya Parabère ; est-ce qu'il y en a beaucoup comme cela, au 6e spahis ?

La glace était tout à fait rompue ; les deux voisins se mirent à causer de bonne amitié, Parabère se rapprochant plus en plus de la jolie Arabe. L'infortuné Larmejane, dans une de ses randonnées au galop, se rendait bien compte de cette intimité croissante, mais le convoi que les spahis devaient attaquer venait d'entrer sur le Champ-de-Mars, les fourgons s'étaient formés, les timons au centre, les fantassins en carré dans les intervalles. Impossible de quitter son poste.

— En fourrageurs ! avait crié le capitaine. Larmejane s'élança avec ses spahis, tournoyant à un galop insensé autour du convoi ; les fantassins envoyèrent un feu de salve, un nuage de poudre s'éleva et il devint impossible de suivre ce qui se passait dans la tribune.

Le bruit de la mousqueterie avait encore excité la foule qui, cette fois, voulant voir coûte que coûte, exerça une pression désespérée ; les gardes de Paris

faiblirent et la piste fut complètement envahie. Un escadron de cuirassiers mandé en toute hâte arriva à la rescousse.

— Que va-t-il se passer, s'écria Aïcha, de plus en plus effrayée, et se serrant instinctivement contre son voisin. On va se battre !

— Oui ! La place n'est plus sûre, dit gravement Parabère, et, se levant et se tournant vers Aïcha : Suivez-moi !

Comme la jeune Arabe hésitait :

— Suivez-moi ! reprit-il encore avec plus d'autorité.

Aïcha se rappela les paroles de Larmejane : – Quand l'homme dit : Viens ! la femme doit suivre et, douce et soumise comme la gazelle du désert, elle suivit…

Et lorsque les nuages formés par la fumée de la poudre s'élevèrent lentement, Larmejane s'aperçut avec stupeur que deux places de la tribune étaient vides, – et qu'Aïcha n'était plus là…

PRINCESSE PAR AMOUR

I

À Monsieur le Baron Samuel Ratondo
en son hôtel, rue de Galilée

Mon cher Sam.

La situation ne saurait durer. Franchement, il m'est impossible de marcher plus longtemps avec les six mille francs que vous m'accordez depuis cinq ans comme pension mensuelle. Si vous voulez mettre votre vilain nez dans mes comptes, vous qui êtes un homme de chiffres, vous comprendrez que je ne puis joindre les deux bouts. La seule excuse de notre existence, nous autres femmes de plaisir, c'est un grand luxe et, franchement, il y a des jours où je regrette de ne pas être simplement une bonne bourgeoise, mariée, respectée et trompant son mari comme tout le monde. Puisque vous dites toujours que vous m'aimez tant, prouvez-le-moi.

Je vous tends mon bec, mais c'est pour faire la moue.

LÉA RONCERAYE.

II

À MADAME LÉA RONCERAYE
127, RUE DU CIRQUE

Tu es ingrate, ma chère Léa, et il me semble, à moi homme de chiffres, que soixante-douze mille francs par an de fixe, sans compter les petits cadeaux et notes supplémentaires, constituent un revenu très convenable. Une bonne bourgeoise, dis-tu ! Pour le coup, tu ne vaudrais plus qu'une cinquantaine de louis par mois – au plus ! – Je t'aime, parce que tu es grande, élancée, distinguée, avec de jolies mains, de petits pieds, de la hanche, enfin tu as de la race… et il y a des moments où j'arrive à me faire un peu illusion, mais il n'en est pas moins vrai que tu n'es que mademoiselle Léa Ronceraye, comme tu dis, femme… de plaisir. Ah ! Que n'es-tu marquise, duchesse, ou simplement princesse ??? Oh !… Être l'amant d'une princesse, d'une vraie princesse !!!… Voilà qui remonte l'imagination et réveille les sens

blasés ! Avec ma fortune, je me suis offert tout ce que l'on peut désirer, tant et tant qu'il n'y a plus aujourd'hui grand'chose qui me fasse encore envie ; mais les faveurs d'une princesse. Quel rêve !… Comme tu ne peux pas le réaliser, ma pauvre enfant, tiens-toi tranquille, et contente-toi de la moitié de ce que tu voudrais, comme moi je n'ai que l'à peu près de ce que je désire.

Baron Samuel Ratondo

III

À Monsieur le Baron Samuel Ratondo
en son hôtel, rue de Galilée

Monsieur le baron.

Cet usurpateur, qu'on appelle Alexandre de Battenberg, est enfin tombé du trône de Bulgarie. C'est en vain que ses émissaires Grekoff, Stoïloff et Kaltcheff parcourent l'Europe, cherchant à quêter des sympathies pour leur prince auprès des cours étrangères. Si on consent à les recevoir à titre « officieux », jamais on ne les reçoit à titre « officiel » ; et savez-vous la cause de cette froideur, monsieur le baron, c'est qu'à Londres, comme à Pétersbourg, à

Vienne comme à Constantinople, on sait que j'existe, moi, la prince Ladislas, le dernier descendant de la dynastie des Assanides, le seul souverain légitime de la Bulgarie. Mes ancêtres, Pierre et Assan, les héros du combat de Cassovie, ont porté le *kouka*, l'aigrette majestueuse, et ont marché précédés de l'étendard à trois queues. Mes droits indiscutables ont été reconnus par Lamartine, alors que sa grande voix savait calmer les flots populaires, par M. Dufaure qui m'écrivait : « Prince, votre droit est éclatant comme la lumière du soleil et, pour le défendre, j'userai, s'il le faut, jusqu'à mon dernier souffle ! » par Orner Pacha, cette grande figure orientale. Ils sont morts, me direz-vous ! Eh bien, interrogez M. Grévy, l'ex-président de la République, lui-même, qui a été suffisamment renseigné à cet égard par le marquis de Noailles.

À ces noms, que je me contente de citer pour la France, ajoutez les plus hautes sommités des universités de Vienne, de Munich, de Gœttingue et de Sofia. Ajoutez tout le barreau de Bukharest, dont trois membres ont bien voulu me signer la consultation que je vous envoie, avec traduction légalisée. Je tiens en outre à votre disposition les nombreuses et longues lettres autographes de souverains et de

princes appartenant aux principales maisons régnantes de l'Europe, lettres qui, toutes, constatent les hautes sympathies qu'inspirent ma cause et ma personne. Lisez cet autographe dans lequel le comte de Saint-Priest, gouverneur du prince de Monaco, m'écrit au nom de son souverain – aveugle comme Homère ! – pour me recommander à madame Blanc. Si le vaillant Bajazet lui-même n'était pas couché dans sa tombe depuis sept siècles, il se dresserait devant vous pour vous dire : « Celui qui vous écrit est un Assanide, le seul, le vrai ! »

J'espère, monsieur le baron, que ces preuves vous paraîtront convaincantes. Eh bien, le moment est décisif ! À l'heure actuelle, si le prince Ladislas entrait en Bulgarie à la tête de cinq cents hommes résolus, la victoire volerait avec lui de clochers en clochers jusqu'aux tours de Sofia. Du coup, la question d'Orient serait résolue, la paix de l'Europe assurée, le monde pourrait enfin respirer et les affaires reprendraient leur cours.

N'y a-t-il pas là de quoi tenter un homme audacieux, généreux et riche, un de ces Mécènes qui, comme vous, monsieur le baron, ont toujours employé leur immense fortune pour le bien de l'humanité ? Et savez-vous ce qu'il faudrait pour

remplir ce magnifique rôle ? La bagatelle de cent mille francs. Avec cent mille francs, je me fais fort de remonter sur le trône de mes pères, et d'être acclamé par la Sobranjé dont tous les membres sont plus ou moins mes cousins ou mes domestiques. On appelait jadis Warwick le Faiseur de rois. Vous, monsieur le baron, on vous appellera le Faiseur de princes, le Pacificateur. – Ratondo le Pacificateur ! – C'est un beau nom que l'histoire écrira sur les tablettes de l'immortalité.

En attendant les cent mille francs, croyez, monsieur le baron, à toute ma gracieuse et souveraine gratitude.

PRINCE LADISLAS ASSAN,
34, RUE LACROIX, PARIS-BATIGNOLLES.

IV

A S. A. LE PRINCE LADISLAS ASSAN,
34, RUE LACROIX, PARIS-BATIGNOLLES

Prince,

J'ai lu avec une profonde attention la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire. Vos droits me semblent incontestables, votre triomphe

assuré. J'ai pris mes informations dans plusieurs cercles politiques, et partout j'ai rencontré en votre faveur la plus vive sympathie. On ne reproche à Votre Altesse qu'une chose… qui, à vrai dire, est capitale. Vous êtes célibataire. Or, l'Europe ne veut pas s'exposer à voir rouvrir à nouveau la question d'Orient ; on veut, sur le trône de Bulgarie, un souverain qui puisse par de nombreux héritiers assurer la paix du monde. On comprend d'ailleurs les difficultés de votre situation présente, et l'on n'exigerait pas que vous choisissiez une compagne née sur les marches du trône. Pourvu qu'elle fût belle et portât dignement la couronne des Assanides, on fermerait les yeux sur ses origines.

Bref, j'arrive au fait. Je connais une jeune femme, intelligente, très ambitieuse, qui consentirait à vous servir d'Égérie et à partager avec vous le fardeau du pouvoir. Si Votre Altesse l'épouse, les cent mille francs sont à sa disposition le jour même de la célébration du mariage.

Je suis, de Votre Altesse, le très humble et tout dévoué serviteur.

Baron Samuel Ratondo

V

À Monsieur le Baron Samuel Ratondo
en son hôtel, rue de Galilée

Monsieur le baron,

Si j'étais à Aix-la-Chapelle, je serais descendu dans les cryptes de la basilique consulter l'ombre de Charlemagne. J'habite un modeste quatrième, aux Batignolles, mais cela ne m'a pas empêché d'entendre quand même la voix du grand empereur. Lorsque je lui ai demandé, comme Charles-Quint : « Allons ! par où faut-il que je commence ? » il m'a répondu : « Épouse d'abord, et sors ensuite du fourreau la vieille épée de tes pères. »

Je prendrai, monsieur le baron, les yeux fermés, l'épouse que vous trouvez nécessaire à la paix de l'Europe et à la sécurité du trône de Bulgarie.

Je vous envoie l'expression de ma gracieuse gratitude.

Prince Ladislas Assan.

VI

À mademoiselle Léa Ronceraye
127, rue du cirque

Nous allons peut-être nous entendre, ma chère Léa. Tu me disais, l'autre jour, que tu regrettais parfois de ne pas être une bonne bourgeoise, mariée, et trompant son mari comme tout le monde. À cela je répondais que j'aurais désiré, moi, avoir les faveurs d'une vraie princesse. Eh bien, je viens te proposer d'épouser le prince Ladislas Assan, héritier présomptif du trône de Bulgarie.

Il n'y aura rien de changé en France, sinon une princesse de plus. Nos rapports seront absolument les mêmes que par le passé, et je porte ta pension à douze mille francs par mois… sans compter les petites notes.

Est-ce convenu ?

Réfléchis et réponds vite à ton

SAM.

P.-S. – J'ai vu le prince Ladislas. Il n'est pas de la première jeunesse, mais il aune belle tête de vieillard et une superbe moustache. Ensemble très décoratif.

VII

À MONSIEUR LE BARON SAMUEL RATONDO
EN SON HÔTEL, RUE DE GALILÉE

C'est tout réfléchi, mon gros chien. Je crois bien que j'accepte ton noble vieillard, avec ou sans son trône de Bulgarie. Être mariée ! réellement mariée avec un vieux prince qui a une belle moustache ! Voir ma pension doublée, et surtout, surtout, réaliser ton rêve, puisque tu veux l'amour d'une princesse pour de vrai ! Est-ce que cela se refuse, ces choses-là ? Quand publions-nous les bans ? À quand la cérémonie ? Dis vite pour que maman, qui est ouvreuse au Gymnase, puisse demander un petit congé à Koning.

Je suis folle de joie et je t'embrasse en pincette.

TA LÉA.

P.-S.– Tu sais, tu n'as pas besoin d'attendre la consécration pour m'envoyer les premiers douze mille.

VIII

LETTRE DE FAIRE PART

Madame Virginie Chapuzot a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille Léa Chapuzot, dite Ronceraye, avec le prince Ladislas Assan :

Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale, qui leur sera donnée dans la chapelle de la Nonciature, par Monseigneur Rotelli, le 15 janvier 1888, à midi précis.

IX

BATONDO ET CIE

B.P.F. 100 000.

Payer au prince Ladislas Assan, ou à son ordre, la somme de *cent mille francs* écus, sur la simple présentation de son contrat de mariage avec mademoiselle Léa Chapuzot, dite Ronceraye.

15 janvier 1887.

BARON SAMUEL RATONDO.

X

PARIS DE PARIS – BARON RATONDO,
RUE GALILÉE

Prince part – express onze heures – pour Bouches-Cattaro. T'attends minuit.

Ta princesse.

À VENDRE OU À LOUER

Petit hôtel, rue Murillo. Quatre fenêtres de façade, trois étages. Au balcon du second, parterre de fleurs un peu fanées, et vigne vierge retombant le long des balustres en fer forgé. Au-dessus de la porte, un écriteau se balance, mélancoliquement secoué par la brise : *Hôtel à vendre.*

Le prince Pluskoff, *lorgnant.* – Ce doit être là. L'agence m'a indiqué, 37, rue Murillo. Bonne occasion. Maison à vendre très confortable, et qu'on pourrait acheter toute meublée par suite du départ de madame Liona Pichard.

Ce serait bien mon affaire, car je commence à avoir assez de cette existence à l'hôtel Pyramidal. Si le nid était à mon goût, et si je pouvais m'installer du jour au lendemain sans ouvriers, sans tapissiers, quel rêve !

Francine, venant ouvrir, – Que désire monsieur ?

Le prince. – Mon enfant, je désire visiter l'hôtel, pourvu, toutefois, que cela ne dérange en rien votre maîtresse.

Francine, – Oh ! monsieur peut toujours voir les appartements du bas ; pour le haut, ce sera peut-être plus difficile, car madame sort très peu depuis son chagrin.

Le prince, *tout à fait paternel.* – Ah ! madame a du chagrin.

Francine, *tout à fait gagnée.* – Je crois bien ! monsieur a été obligé de quitter madame pour se marier. C'est la famille qui l'a exigé, menaçant de couper les vivres. Madame a le cœur gros de quitter cet hôtel où elle a été si heureuse.

Le prince. – Je comprends cela ; ma visite peut lui être pénible. Montez donc lui demander de bien vouloir m'indiquer l'heure et le jour où elle sera sortie. Il m'est égal de revenir. Vous me nommerez : le prince Pluskoff.

Francine. – Le prince Pluskoff. Bien, monsieur. Je vais monter prendre les ordres de madame (*Exit*).

Le prince, *seul.* – Tout à fait bon air ce vestibule, avec sa double rangée d'azalées et de marguerites. Trop de fleurs, peut-être, mais cette suprême co-

quetterie donne encore à la maison un air de fête, et j'approuve fort cette crânerie du gladiateur qui sait tomber avec grâce. Tiens, une trompette de mail dans le porte-parapluies. Souvenir des parties d'antan. Pauvre trompette ! Au reste, au point de vue de la morale, il n'est pas mauvais que ces créatures retournent…

Francine, *revenant.* – Madame a été très touchée de la discrétion de monsieur. Aussi non seulement, elle autorise monsieur à visiter, mais encore, elle va descendre elle-même.

Le prince. – Ah ! c'est tout à fait aimable.

Francine. – En attendant, si monsieur veut entrer au salon…

Le prince, entrant. – Ah ! ah ! voilà des tapisseries Renaissance, personnages faisant leur soumission à un roi vainqueur. Mobilier en peluche bleue et velours de Gênes, riche, mais un peu banal.

Francine. – C'est que, monsieur, ici l'on n'habitait guère. Cela ne servait que pour les grandes réceptions.

Le prince. – Madame donnait des petits bals.

Francine. – Des dîners, des bals, des soupers, des cotillons. Madame connaît tout Paris, et puis,

elle est si gaie, si entrain, on s'amusait tant chez elle. Aussi, monsieur voit pas de gros meubles, rien que des fauteuils et des chaises qu'on peut pousser contre la muraille, et puis, dans cette baie, on plaçait l'orchestre.

Le prince. – Ah ! c'était très bien imaginé. Par exemple, la vitrine m'a l'air très garnie : petit saxe, bergers, bergères, amours travestis, éventail Louis XV représentant le jugement de Paris, miroir à main orné de saphirs et de rubis. Est-ce que tout cela est à vendre ?

Francine. – Hélas ! oui, monsieur. Mais voici madame.

Liona, peignoir crème, garni de vieilles dentelles et de nœuds de satin, cheveux blonds relevés sur le sommet de la nuque par un peigne d'or. Parfum capiteux, mélange Chypre et impériales.

Liona. – Puisque vous voulez bien visiter ma maison, prince, permettez-moi de vous conduire.

Le prince. – Vraiment, madame, je suis confus.

Liona. – Laissez-nous, Francine. (*Francine exit*) Si vous voulez bien, maintenant que vous avez vu le salon de réception, je vais vous montrer le boudoir. Sur les murs, quelques sanguines de Watteau,

quelques lavis de Fragonard, des aquarelles de Boucher et de Baudoin. Sur la cheminée, trois terres cuites – des Clodions authentiques, s'il vous plaît.

Le prince. – Ah ! cette bacchante, nue et lascive, brandissant cette coupe d'un air de bravade. Quel bijou !

Liona. – Voici un canapé que j'ai enlevé à la collection Double. Le meuble est Louis XV en bois doré, couvert d'une tapisserie où les héros de La Fontaine se prélassent : le paon y fait la roue, le lion s'y campe majestueux, les poules picorent ! Si vous saviez, monsieur, tous les souvenirs évoqués pour moi parce canapé.

Le prince. – Je m'en doute, madame !… Tout cela est d'un goût merveilleux.

Liona. – Traversons rapidement la salle à manger. Pourtant, si vous le voulez bien, sur ce dressoir Renaissance je vous montrerai ces bouts de table Louis XVI, ce vaisseau en argent orné d'écussons fleurdelisés, et ces petites cafetières tripodes. Voilà la grande table carrée autour de laquelle on a soupé si gaiement. Que d'intrigues, de liaisons, de rancunes d'une heure ont commencé autour de cette table, à la lumière des bougies, au milieu des éclats de rire,

du cliquetis des verres et des toasts portés à la puissance de la beauté éternelle !…

Le prince, *ému.* – Mais certainement, madame, éternelle ! Comme on voit la maîtresse de maison entendue, qui savait recevoir !…

Liona. – Et maintenant que vous avez vu les salons de réception, je vais vous faire pénétrer au premier dans les appartements plus intimes.

Le prince. – Laissez-moi admirer au pied de l'escalier ce vide-poche en satin blanc, avec l'inscription : « L'amour se plaît à lier nos cœurs. »

Liona. – Il est bien loin, le galant chevalier qui avait écrit cette inscription au milieu des rinceaux et des fleurs. Tenez, sur les murs de l'escalier, voici une assez jolie aquarelle : *Revue des chasseurs d'Orléans au camp de Saint-Omer.* Je n'ai pas voulu la céder au duc d'Aumale, et aujourd'hui… Enfin, montons !

Le prince. – Ah ! madame, quelle odeur exquise on respire dès le palier. C'est troublant en diable. *Odor di femina*, ce parfum âcre et subtil que dégage une jolie femme !…

Liona. – Vous êtes bien bon. Voici d'abord le fumoir turc. Le plafond est lumineux ; les coussins sont

recouverts de vieilles étoffes orientales brodées à Tiflis. Dans ce coin, voilà l'orgue.

Le prince, – Un orgue !

Liona, – Oui, cela marche grâce à des rouleaux qui montent jusqu'au second étage. On n'a qu'à pousser ce panneau (*Elle appuie et l'on entend une valse énivrante*). Que de fois étendue ici côte à côte avec mon ami, dans un demi-jour mystérieux, je me suis laissé bercer par cet air si doux, si voluptueux… (*Elle essuie une larme*).

Le prince. – Le fait est que ce devait être exquis ! Vous ne voulez pas que nous nous asseyons un instant… au moins jusqu'à la fin de l'air.

Liona. – Non ! Non ! cela me rappelle des souvenirs trop tristes. Passons plutôt dans le boudoir Louis XV. Voici une miniature sur ivoire, de Baudoin, intitulée *la Surprise*. Deux amoureux surpris par une visite inattendue se sont cachés précipitamment derrière les grands rideaux verts d'un lit à deux. Seulement il y a pêle-mêle sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau à rubans. Pas plus.

Le prince. – C'est un rien et c'est charmant.

Liona. – La pièce est toute petite à dessein ; il y a juste place pour le grand canapé à deux, recouvert d'une peau d'ours blanche et garni de deux oreillers de dentelle.

Le prince, *remué.* – On voudrait se rouler sur cette fourrure si blanche, on dirait de la neige, et cela parait si doux, si doux !

Liona, *simplement.* – J'ai la peau très délicate.

Le prince, *rêveur.* – Ah !…

Liona. – Voici le cabinet de toilette tout en glace, avec la baignoire d'argent, l'appareil à douche, et le bouquet central. De chaque fleur sort un parfum différent.

Le prince. – Comme tout cela est compris, c'est adorable. Et ce jeu de glaces permettant de savoir de dos, de face, de profil. Ah ! madame, quel spectacle enchanteur ce doit être lorsqu'à la lueur des lustres allumés on voit se refléter…

Liona. – Chut, prince !… Les glaces ne refléteront plus rien, du moins pour moi. Entrons dans la chambre à coucher.

Le prince. – Oui, oui, dans la chambre à coucher !…

Liona. – Elle est drapée en peluche saumon à reflets argentés. Le fond du lit est fermé d'un grand rideau en satin blanc, entrouvert à l'italienne, laissant voir la tenture murale en peluche. Au fond du lit deux amours sur des cygnes. En appuyant sur ce bouton, on fait monter une table venant de la salle à manger et garnie de l'en-cas de nuit.

Le prince. – Si bien que, sans se lever, on peut prendre des bonnes petites choses réconfortantes, et, le souper croqué, renvoyer la table.

Liona. – Parfaitement. Au ciel du lit… mais je ne sais si je dois vous montrer toutes ces folies…

Le prince. – Mais si ! mais si ! (*Très rouge*). Je vous jure que c'est d'un haut intérêt.

Liona. – Eh bien, en tirant ce cordon, cela fait glisser une tenture qui recouvre une grande glace de Venise posée obliquement. Vous voyez.

Le prince. – Quel raffinement. Mais c'était le paradis que votre hôtel.

Liona. – Le paradis perdu !… Hélas !…

Le prince. – Quel est donc ce tableau voilé juste en face le lit.

Liona. – C'est de Gervex… Voulez-vous le voir ? Je vous préviens que c'est très… moderne.

Le prince. – Si je veux le voir ! (*Regardant*). Oh ! Madame ! Madame !… Non, laissez-moi admirer encore un peu… Dieu ! que j'ai chaud ?

Et ce parfum, ce parfum qui me poursuit partout, et vous-même, pourquoi me regarder avec ces yeux étranges ?…

Liona. – Calmez-vous, prince, et dites-moi simplement si l'hôtel vous plaît et si vous l'achetez.

Le prince. – Mais, sans hésiter !

Liona. – Avec les meubles ?

Le prince. – Avec tous les meubles !

Liona. – Avec les bibelots ?

Le prince. – Tout, tout, j'achète tout ! Vous ferez estimer par un expert et j'accepte d'avance l'évaluation.

Liona. – Vous me permettrez seulement de mettre de côté deux ou trois objets… qui me tiennent plus particulièrement au cœur… et que je voudrais bien emporter… comme un souvenir des bonnes heures d'autrefois (*Elle sanglote*).

Le prince, *lui prenant les mains*. – Vous n'emporterez rien.

Liona. – Que dites-vous ?

Le prince. – Je veux absolument garder ce salon si bien entendu pour les réceptions, cette salle à manger somptueuse où je pourrai inviter mes amis, cette pièce turque, cette salle de bains, cette chambre à coucher idéale.

Liona. – Mais, alors, je ne puis rien emporter.

Le prince. – Laissez-moi donc finir. Tous ces jolis bibelots n'ont de valeur que s'ils vous servent de cadre, ces glaces ne me plaisent que si elles continuent à refléter votre ravissant visage, ce grand lit majestueux me semblerait lugubrement triste s'il ne continuait à reposer ce corps souple et charmant ; et cette peau d'ours blanche si douce, entrevue dans le boudoir, ne serait-ce pas une profanation que de la faire froisser par une autre tandis que l'orgue jouerait la valse que j'ai entendue !…

Liona. – Vraiment !… Je ne sais trop… alors vous me demandez…

Le prince. – De me vendre l'hôtel, mais d'en rester la maîtresse souveraine, en me laissant seulement, si vous le voulez bien, une clef de la petite porte. Dites oui, si vous ne voulez pas me rendre le plus infortuné des princes.

LIONA, – Eh bien… (*lui mettant les deux mains sur les épaules*). C'est vous qui le voulez ?…

LE PRINCE. – Si je le veux !…

LIONA. – Eh bien… marché conclu !… (*Se dégageant*). Francine, tu peux enlever l'écriteau. Nous ne partons pas (*Montrant le prince*). À dater d'aujourd'hui, c'est le prince Pluskoff qui est « monsieur ».

FRANCINE, *à part.* – Ça a encore pris cette fois, et nous voilà tranquilles pour trois mois.

ÉTRENNES INCOHÉRENTES

I

Les vingt-quatre lettres de l'alphabet

On sait les effroyables rhumes, bronchites et catastrophes de la saison. Pour porter aux victimes les premiers secours, Richard O'Monroy a fait appel aux vingt-quatre plus jolies femmes de Paris (par ordre alphabétique) et en a obtenu tout ce que l'on peut désirer : autographes, croquis originaux, bibelots de choix, etc., etc. Pour donner à son offrande une marque piquante et tout à fait personnelle, chacune de ces dames a bien voulu l'accompagner d'une courte notice biographique, semblable à celles qui, dans le catalogue de l'Exposition des Incohérents, accompagnent la liste des œuvres de chaque artiste. C'est ce catalogue que nous publions. Quant à l'Exposition, inutile de vous presser ; n'ayant jamais été ouverte, elle ne sera naturellement jamais fermée.

Altesse, née à Vaucouleurs, selon la formule (rien de la fécondation artificielle), propriétaire (chouette !), la plus sûre et la plus loyale des amies ; eût aimé le mahdi s'il n'avait brûlé sa dernière Khartoum. Élève des éléphants, à Ville-d'Avray, avec ses économies, mais doit trois sous au conducteur du tramway qui admirait Cabanel. Pas d'adresse. Vlan ! Maison en pierre de taille.

N° 1. – *Portrait de Charles Garnier,* sous les traits de Collodion le Chevelu (il a construit son escalier), et, en exergue, ce vers mélancolique :

Chartes Garnier était bien à vingt ans !

Berlandez (Marie), née-vralgie, près du moulin La Galette ; regrette de ne pas en avoir emporté un peu (de galette), mais y a laissé son bonnet ; est gaie les mardis et vendredis, jours d'Acacias, triste les autres jours ; élève bien sa petite famille parce qu'elle n'en a pas, demeure chez un de ses amis qui s'appelle Jules et sent bon parce qu'il se parfume.

N° 2. – *Le coupé gris perle*, épisode de la *Bataille de Dames*. Ne pas confondre avec le *Fiacre 117*, bien qu'il y ait un ressort sous le siège. Sonnerie électrique.

Chako (Léa), néo à Culpâ (Égypte), Hongroise de Montmartre, aimée du chahut, a inventé le coup de pied à percussion centrale pour créanciers récalcitrants ; élève d'Hervé (pas l'académicien), se laisse consulter tous les soirs, au pôle Nord, de cinq à sept heures du matin. Demeure (chaste et pure) dans un appartement turc où l'on est saisi d'admiration. Les meubles le sont aussi.

N° 3. – *La Tristesse d'Olympie* (eunuque). Reproduction interdite.

Dumont (Blanche), pas de Castille, née rue de Prony, fille, élève et sœur du prince de Gerolstein, se souvient de son origine royale en montant tous les matins sur le trône. Habite à l'hôtel Pyramidal, au rez-de-chaussée, mais il y a un ascenseur. Y boit du Picotin. Aime la peau de chat, la cigarette et chante très bien l'ouverture de la *Dame blanche*. Portait toute sa barbe, s'est fait raser, mais reportera sa barbe.

N° 4. – *La Sainte Famille* (Acheté par le village de Nanterre).

Edmer (Edith), née grande et très bien proportionnée. Élève la roublardise à hauteur d'un principe. Vient d'être nommée directrice du Musée-Homme

de la rue de Prony. Habite au parc Monceau, sous l'arche du petit pont, mais n'a pas de parapluie : ça va bien quand il fait beau ! Porte des chaussettes, mais n'a pas pour cela supprimé l'ordre de la Jarretière. Fait du désordre avec cet ordre.

N° 5. – *La Vie*. Grande scène de mœurs.

En exergue : « Fille de cinq louis, tire-moi mes bottes. »

Fabert (Marie), plus généralement appelée « Nonoche », à cause de sa ressemblance avec Libert. Nez ordinaire ; élève de la nature, mais ça n'est pas prouvé. Les curieux qui voudraient en savoir davantage n'ont qu'à s'adresser à la maison de Foy (sonnez trois fois), pour savoir si l'artiste est à marier. A un tic ; ne se laisse tutoyer que par les gens qu'elle ne connaît pas. Signe particulier : avait promis de venir voir un de ses amis place de la Roquette et n'est pas venue. Lâcheuse, va ! N° 6. – *La Gelée au rhum*. Nature morte.

En exergue :

> Oh ! n'insultez jamais une gorge qui tombe.

Gréville (Charlotte), née inexacte, mourra de même. Élève de sa sœur et le pied quelquefois. Habite à Passy une somptueuse villa, mais s'est fait

donner congé parce qu'elle joue de la harpe comme Paganini. Taille 1m 69. S'est fait photographier à cheval pour faire croire qu'elle y monte. Accepte à dîner le même soir avec quatre amis différents, et part à sept heures moins le quart avec un cinquième pour l'Angleterre.

N° 7. – *À Monte-Carlo. Rouge et noir.* Un monsieur pâle devient rouge en voyant sortir six fois la noire.

Horsaye (Lepito de), nez busqué, élève de Saumur, promotions successives ; a inventé un nouveau système de croupière à l'usage des deux sexes. Demeure dans un ascenseur rue Marbeuf, ce qui empêche d'*ascenseurer* sa conduite. Le reste du temps, monte la garde à Fontainebleau, guérite 147, mais nourrit une affection désordonnée pour les pruneaux. A inventé une tournure en fil d'acier galvanisé : – illusion, rondeur et rigidité.

N° 8. – *Une vue du Chardonnet.* En exergue, les vers :

> ...C'était, vous souvient-il, dans la verte prairie,
> Avril sentait si bon ! Votre bras sous le mien,
> Vous alliez doucement, murmurant, ma chérie :
> — J'ai des cors qui m'embêtent bien !

(Légende des Sexes).

Iovitlenska (comtesse), née à Vienne (que pourra !) de parents nobles mais honnêtes. Élève les bras au ciel dans les moments d'affliction. Caractère doux et aimant. A chargé le poète Rollina de lui apprendre les avantages du volapük comme langue universelle. Zézaye un peu, mais ça lui va très bien. A des parents dans le faubourg Saint-Germain, mais ne va jamais les voir parce qu'elle est trop distraite, et aussi parce qu'elle ne les trouve pas suffisamment rigolos.

N° 9. – *Un lapin, ou le Roman d'un jeune homme pauvre.*

(Ce lapin avait une belle tête de vieillard : c'était le dernier représentant d'une noble race au temps où les michetons n'étaient pas heureux, et à chaque demande d'argent répondaient d'une voix sombre : – Pas encore, madame la comtesse !)

Octave Feuillet.

Jabid (Louise), née au coin du quai, près du pont, n'est pas pour cela parente du grand prêtre farceur qui dansait devant l'arche, aura six mois de plus dans un an (Ceci pour faciliter le calcul de son âge). Aime bien son amie Laure, parce que c'est une chimère,

mais lui reproche de lui faire manger trop souvent du miroton, si bien que l'acteur Got l'a dans le nez. Elle y est à son aise, et en a profité pour se commander un uniforme d'aspirant de narine.

N° 10. – *Voyez l'objet :*

Louise, vue de dos, se regarde dans une glace quelques secondes avant de passer son natté de soie.

Celait dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un *i*.

Krome (Jeanne de). Malgré sa particule ne pas confondre avec jaune de chrôme. Porte des gilets à la Robespierre. Demeure rue de Rome, mais n'y loge que quand elle en aura le prix (de Rome). (Explication pour les décadents). A inventé la *crème capillaire*. Consultations gratuites, pour faire repousser des cheveux sur toutes les pommes d'escalier des personnes riches.

N° 11. – *Portrait du feu duc de Morny*, tête nue.

En devise : « C'était un crâne ! »

Tableau à vendre le plus cher possible à l'amiable ; comme chez Crépin, on paye en tempérament.

Laure (Élise). Est-ce toi, chère Élise ? comme dit ce gaga de Racine. Née sur les genoux et sur la terrasse des Ambassadeurs. A été introduite dans le monde par M. Mollard lui-même. Élève de Meissonnier-élastique. Pèse cinq cents, mais ne sera heureuse que quand elle aura la tournure serpentine de Daubray. Demandez les chansons à la mode : *La mèche d'Oscar. Dans la soupe. C'est ma sœur ! Donnez-m'en pour deux sous. Mon concierge. Il est au ciel. Fallait pas qu'il y aille !* etc., etc. Signe particulier : Elle dort à dos.

N° 18. – *Le café qu'on sert.*

Un sac de chicorée. Nature morte, mais rendue d'une façon vivante.

Mollier (Félicie)-tez-moi. Archéologue aussi peu nue que mismate. Élève inférieure très prononcée. Soigne sa taille par le corset qui comprime sans soutenir, et monte à cheval tous les matins… sur la rampe de l'escalier. Appelle cela aller au bois. C'est son médecin qui le lui a ordonné par hygiène et aussi parce que ça use les pantalons. S'est fait vacciner sous prétexte qu'elle avait été mordue par la jalousie en entendant chanter Théo.

N° 53. – *Portrait de Mademoiselle Gladie* en amazone.

… Inactalique enfant aux yeux paraphernaux !

Ri Mépin.

Collas (Henriette), tète encore, mais son pouce seulement parce qu'elle a sucé des principes avec le lait. Élève de Giraud (pas le père de la grande demoiselle). S'est fait baptiser avec de la benzine parce que ça enlève mieux la tache originelle. De là, son petit nom de Collas, qu'elle aurait bien voulu changer contre celui de Lubin. A une très jolie chienne. Quand on lui dit : « Fais comme madame ! » la chienne se met immédiatement sur le dos. Quel est donc ce mystère ?

N° 14, – *La Vérité sortant du puits ou Dupuis sortant des Variétés (au choix).*

Tableau sacré et *vice-versa.*

Ottaliva (Odette), demeurait sur l'Arc-de-Triomphe, et représentait là-haut les *droits de l'homme.* A été obligée de déménager pour faire plaisir à M. Falguières dont elle est l'élève. A l'âge du nombre de marches de son escalier et est encore

jeune sans cependant être de bas étage. A inventé le lit à musique avec métronome pour marquer la mesure. On accélère ou on ralentit le mouvement à volonté. Et allez donc !

N° 15. – *Le Vase brisé.*

Ce vase où meurt une verveine
D'un coup d'éventail fut brisé.

N.-B. – Il suffit de regarder fixement le centre de ce vase pendant quelques secondes pour voir s'ouvrir l'œil qui est au fond.

Paloche (Francine), née-marge pas suffisamment au budget. Élève de Gérôme (pas le roi de Westphalie, l'autre !). Se relève plusieurs fois dans la nuit tenant d'une main une éponge et de l'autre la *Revue des Deux Mondes*. Lire ou se laver ? Cruelle perplexité ! Finit par faire les deux à la fois, comme César. Demeure à Nice c'est bourgeois. Ce mot lui a été soufflé par Christian qui lui a fait comprendre le génie du Christianisme.

N° 16. – *La Femme à la taille longue.*

Il a fallu beaucoup de peinture pour la taille, mais le peintre s'est rattrapé sur les jambes. En somme, c'est une bonne affaire.

Quelen (Alice), née à Bruxelles, a passé sept semaines dans le ballon de l'Alsace et a toujours un petit accent marseillais. Élève de Succi, qui a bien voulu lui confier le secret de sa liqueur verte. Peut ainsi vivre sans manger pendant plusieurs heures, mais mange tout de même parce que cela dispense de parler et donne une contenance. La nourriture a été donnée à la femme pour dissimuler sa pensée, comme a dit Chateaubriant (aux pommes soufflées).

N° 17. – *Exploitation des mines de sucre.*

Acheté par un monsieur atteint du diabète.

Riette (pas de Tours, puisqu'elle s'appelle Marie). Est grasse tout de même. A suivi toutes les manœuvres du Grand-Mourmelon dans le fol espoir d'y rencontrer le Petit Caporal, celui qui ne peut jamais passer. Flatteur, va ! Née au Palais-Royal dans une baignoire de face ; c'est la faute à Arnal, sa mère riait trop ! Peut parfaitement dire son âge, mais s'amuse à le laisser calculer. Au besoin envoie une bouteille de Contrexéville pour faciliter le calcul.

N° 18. – *Madame Mathilde du Palais-Royal ramassant une épingle.*

En exergue :

Ô Mathilde, idole de mon âme…

Sallemagne (Marguerite) pas de Bourgogne puisqu'elle est née à Gibraltar entre deux coups de canon. C'est le plus heureux détroit. Habite à Oteœil, dans un appartement fraîchement décoré comme Édouard Philippe. A failli avoir les palmes académiques de vierge et martyre, mais a refusé parce que le violet ne va pas à son teint. Préférerait le Mérite agricole à cause de la couleur verte, bonne pour la vue, ou tout au moins le Dragon de l'Annam. Arsène Houssaye lui a promis de s'en occuper. Lui aussi elle aime à le voir parce qu'il est toujours vert.

N° 19. – *Le cas Zohar.*

Un masseur aime sa sœur qui lui dit : « Et ta sœur ! »

Tourbois (Hélène), ne pas confondre avec Adèle ; ne sort pas de la même promotion. Née à l'Élysée (Montmartre) un soir qu'il neigeait ! Élève Lecoude. Habite dans un castelnaudary près du monument expiatoire et dédaigne les nombrils dorés. Consultations gratuites pour affaires de cœur. On traite par correspondance, même en voyage, car sa pensée est facile à suivre. Quoique blonde, passe toutes les soirées au Chat Noir. Fit-elle pas mieux que de se teindre !

N° 20. – *Soldat et Courtisane.*

Je veux t'ouvrir un ciel où nul ne t'a mené,
Si bien qu'on en revient qu'en pleurant de regrets…

Telamare (Marguerite), Stella della mare montante. Que dis-je ? montante, capiteuse ! Née-crit jamais parce qu'il y a un téléphone dans la maison. Élève les yeux vers la voisine du second qui donne des baluchons beaucoup trop folichons qui empêchent les michetons de pouvoir faire ronron sous son édredon. A fait sculpter son buste par un artiste qui était fait aux moules, et a consenti pour cette fois seulement à être de marbre, en disant : tout n'est Pâros.

N° 21. – *Le cardeur de Rabelais.*

Spécialité pour retaper les laines. Conseils aux matelas affaiblis.

Udens (Thérèse). Ça s'écrit et ça crie comme ma sœur Thérèse. Née-cessaire de voyage. Élève des hannetons à hauteur de son plafond qui est situé dans l'ancien appartement du Phoque. On a des frais, ma chère ! Pour plus amples renseignements consulter l'intrépide Vide-Bouteille. En allant le soir chez Gruber, aide les maçons à la restauration de la porte Saint-Denis. A remplacé « Ludovico » par Louis, et

« Magno » par XIV. Quatorze louis. Tout le monde comprend cela.

N° 22. – *Un pauvre orphelin se console d'avoir perdu sa mère en retrouvant l'amer… Picon.*

Valot (Née et Renée), aquilin-somnie comme un arracheur de dents-tifrice-son-nettoyage-de ma mère-rie-au lait-difice-ton-air timide avec les dames-de carreau-dans l'œil-de la provi-dence-devant le buffet quelquefois. Ça arrive à de fort honnêtes dames. Ne reçoit que des gens spirituels (c'est flatteur pour ceux qu'elle a reçus) mais ne voit jamais les membres de sa famille parce qu'ils mangent trop de pain, ce qui n'est pas distingué.

N° 23. – *Le génie de la Pastille.*

Ce tableau est acheté par la ville de Menthe.

Xelmann (Marie), née dans le Brabant comme Constance d'un père très remarquable. Dit volontiers : « Papa, c'était quelqu'un dans le genre de Napoléon Ier… mais moins crétin. » Appartient au grand régiment des royales-toquées, se toque et se toquera. Adore les chevaux et prend volontiers son café dans ses écuries. C'est la grande symphonie des parfums. Habite l'été dans les prés fleuris qu'arrose… du Bengale, élève de charmants gallina-

cés et s'émacie de plus en plus. À Paris, aux Champs-Élysées, jolie vue, 137 marches. Sonnez trois coups précipités et lents, parce qu'elle est souvent sortie.

N° 24. – *Le bi du bout du banc.*

N.-B. – Une belle épingle de cravate en simili est offerte à toutes les personnes qui ne nous feront pas parvenir la solution juste du problème posé, si l'on veut, par cette toile magistrale.

Zarot (Marguerite), c'est pour cela qu'elle chante *Faust.* Élève de cinq sires (excusez du peu !). Demeure et ne se rend pas, mais l'escalier est très doux. Essuyez vos pieds et tirez celui de la biche (pas l'académicien, ou sans cela il faudrait le prévenir). Ne connaît personne à Paris excepté 77, avenue d'Eylau, mais n'y va jamais parce que l'avenue s'appelle Victor Hugo maintenant, ce qui embrouille son cocher, déjà aveugle de naissance.

N° 25. – *Le Vicomte des Mille et une Nuits.* Idylle.

Le jour où je vous vis je vous aimai, madame,
Ce jour-là c'était hier ; j'osai vous tout avouer.
Vous m'avez dit d'un ton qui m'alla droit à l'âme :
Tais-toi donc ! tu m'fais suer !

N.-B. – On reprend le vers pour dix centimes.

II

La manière de s'en servir

Altesse. – S'engager d'abord dans un régiment de cavalerie.

Gravir son escalier à cheval, en faisant le pas espagnol. Arrivé sur le palier, crier : Vive l'empereur ! Se montrer spirituel et vigoureux ; spirituel d'abord, vigoureux ensuite.

En partant, oublier négligemment sur le guéridon le tableau original de la *Prise de la Smalah*, par Horace Vernet.

Berlandez (Marie). – Se déguiser en boyard avec un loupion de fourrure et une pelisse riche.

Lui proposer de lui acheter son fameux lit du xve siècle, calculer combien de personnes peuvent reposer dans ce lit à raison de cinquante centimètres par reposant, puis rompre les négociations parce que le sommier est aussi dur que le cœur de Berlandez.

En partant lui laisser un abonnement à vie avec un porteur d'eau consciencieux, bien qu'Auvergnat, et venant plusieurs fois par jour remplir le réservoir du cabinet de toilette.

Chako (Léa). – Venir en cab, c'est-à-dire dans une voiture ainsi faite que de l'intérieur le supérieur ne voie pas le postérieur de l'inférieur qui est à l'extérieur.

Arrivé à la porte, sonner et remonter vite à l'étage au-dessus avant qu'on ait ouvert. Redescendre ensuite sur les mains et entrer dans le salon en criant : Miousique !

Se coucher, en conservant sur la tête son chapeau haut de forme.

En partant lui offrir un costume de clown et ses entrées à vie au cirque Benouville.

Dumont (Blanche). – S'efforcer d'être un beau petit bien gentil. Se teindre les cheveux en blond, se faire friser comme pour une distribution de prix et revêtir un pantalon brodé laissant voir la jambe nue et les chaussettes écossaises.

Ne pas donner à Blanche le temps de la réflexion, et prendre, malgré cette apparence enfantine, des allures de Romain enlevant une forte Sabine.

Après avoir eu le chic, ne pas oublier d'avoir le chèque.

Edmer (Edith). – Apporter une belle petite roulette.

Se laisser rouler.

Laisser quelques gros rouleaux.

Et aller prier pour elle à Saint-Philippe du Roule.

Fabert (Mary). – Autant que possible être très jeune, très joli garçon, et surtout ne pas avoir sa langue dans sa poche.

Arrivé dans le petit hôtel, se faire suivre par une troupe de tziganes et entamer avec la belle une lascive valse à trois temps avec cuissage, jambage, et autres droits du seigneur.

En parlant, lui offrir un petit meuble intime en argent ayant servi au colosse de Rhodes.

Gréville (Élisabeth). – Ne pas prendre rendez-vous. Au jour choisi, envoyer dès l'aurore une solide escouade de gendarmes à cheval pour empêcher Élisabeth de sortir (Ils pourront la laisser rentrer). Veiller à ce que toutes les issues soient bien gardées.

Si, grâce à ces précautions, on la trouve chez elle, ce qui m'étonnerait, bondir sur Élisabeth comme le jaguar sur la gazelle effarouchée… tout en restant excessivement comme il faut. Écouter d'abord les injures avec indifférence, et ensuite les remerciements passionnés avec ingratitude.

Avaler un bon verre de tokay, allumer une cigarette turque, et s'en aller d'un air gaillard, le nez dans les étoiles.

Horsaye (Lepito de). – Revêtir une petite tenue d'écuyer, sans oublier les bottes Chantilly, les aponévroses et le stick. Ainsi accoutré venir un peu « tarauder ».

Lui parler du manège, de l'*Annuaire*, de l'avancement, de l'effectif, et du peloton en arrière.

Ceci fait aborder la question du capitaine trésorier, et se rappeler que le véritable officier, c'est l'officier payeur.

Iovitlenska (Comtesse). – Venir à deux heures. Parlementer avec la femme de chambre, et voir dans l'antichambre un chapeau melon.

Revenir à quatre heures. Reparlementer avec la femme de chambre, et voir dans l'antichambre un képi de colonel.

Revenir à quatre heures. Reparlementer avec la femme de chambre, et voir dans l'antichambre un chapeau de soie.

Revenir à cinq heures. Se heurter à un turc en fez. Être enfin reçu. Ô ivresse !

Rester un tout petit quart d'heure. Ne pas abuser de la conversation. *Acta non verba.*

S'en aller, en offrant gracieusement la rose-thé qu'on a à sa boutonnière, et ne pas s'apercevoir qu'il y a déjà quatre autres roses sur la table de toilette.

Jabid (Louise). – Arriver à neuf heures du matin.

Sans laisser à la bonne le temps de répliquer, se mettre à califourchon sur sa canne et entrer au petit galop en criant : Hop ! hop ! Hue ! dada ! Franchir ainsi la salle à manger, le salon, le cabinet de toilette, – et s'arrêter… dans la chambre à coucher.

Là, mettre pied à terre… à moins qu'on ne préfère remonter à cheval.

À midi, proposer d'aller faire un bon petit déjeuner reconstituant au Palais-Royal, déjeuner suivi d'une promenade intéressante et intéressée devant les vitrines.

Krome (Jeanne de). – Se faire d'abord follement aimer. Il suffit quelquefois d'un regard, ou d'un compliment sur sa mantille, ou d'une intéressante calvitie.

Une fois aimé, daigner aller la voir.

Une fois plus aimé (quarante-huit heures après), se contenter de faire avec elle de bonnes promenades hygiéniques et à pied tout autour du monument expiatoire, en lui racontant amicalement la mort de Louis XVI.

Tant qu'elle vous aime, ne pas lui faire de cadeau, et la battre un peu le soir en rentrant.

Dès qu'elle ne vous aime plus (quarante-huit heures après) la couvrir d'or, et se laisser tromper par elle, tout en conservant son air béat.

Laure (Élise). – Prendre le train de dix heures trente pour Asnières, gare Saint-Lazare.

Emporter un gros melon, une tarte et deux bouteilles de reginglard.

Dès la rue du Souvenir, crier : « – Ohé ! du canot ! Ohé ! Y a-t-il du monde dans la cambuse ? »

Embrasser Élise comme du pain, et plick et plock !

Se mettre en bras de chemise et arroser vigoureusement les fleurs et les salades de son jardinet. Quand on a bien mouillé son linge, déjeuner comme un portefaix et trinquer à la santé de la patronne : « – À la tienne, Etienne ! C'est bon, Léon ! As-tu fini ? bouffi ! etc., etc.

Reprendre le train de cinq heures vingt-sept, et son air princier habituel.

Mollier (Félicité). – Arriver à cinq heures du soir. Prendre l'ascenseur après avoir engagé une lutte avec le terrible terre-neuve qui en garde

l'entrée. Répondre « Flûte ! » au concierge qui demande où vous allez.

Arrivé dans le salon, où il fait froid, y rester le moins possible, et passer rapidement dans le cabinet de toilette, où il fait trop chaud.

S'extasier sur la gorge de la maîtresse de céans.

— Comment, vraiment ! Pas possible ! C'est du marbre ! Cent dix centimètres à la poitrine, quarante-sept centimètres de tour de taille. O Félicie ! Félicie !… Oui, je sais bien, tu n'es pas une femme à aimer le premier venu, mais moi je t'adore, je t'idolâtre… Ah ! La petite note chez Vérot ? Très bien, je passerai payer ce soir.

Nollas (Henriette). – Endosser une redingote café au lait avec revers de velours fauve, une cravate verte ornée d'un immense brillant gros comme plusieurs gros bouchons de grosse carafe et tâcher, autant que possible, d'avoir des cheveux noirs bleu et l'accent brésilien. Au besoin, demander quelques leçons à Brasseur.

Dès l'entrée, tirer un coup de pistolet sur un rival imaginaire ; exécuter une poursuite effrénée à travers l'appartement, renversant les meubles, brisant les glaces, cassant la vaisselle, puis, quand tout

le mobilier est mis à sac, dire avec le plus grand calme et en souriant :

— Maintenant, señora, si nous causions un peu ?

Au milieu de la conversation, tirer encore, de-ci, de-là, quelques autres coups de pistolet.

S'en aller ensuite… non sans avoir ouvert un crédit illimité chez le tapissier qui réparera le désastre, et chez le banquier Machin qui payera les dommages et intérêts.

Ottaliva (Odette). – Acheter une guitare et jouer sous sa fenêtre un air mélancolique, jusqu'à ce qu'elle apparaisse en peignoir-éponge pour vous jeter deux sous.

Comme on a de la délicatesse, lui rapporter les deux sous.

Et profiter de cette entrée en matière pour lui persuader qu'on est rigolo et qu'on danse le cancan comme feu Brididi.

Exécuter devant elle un pas inédit de grenouille expirante.

Et profiter de son enthousiasme pour demander des choses folles…

Lui laisser comme souvenir la guitare en lui proposant de la faire monter sur quatre pieds ; et ne pas

oublier d'avoir une voiture devant la porte, car on s'en retournera très fatigué.

Paroche (Francine). – Acheter d'abord une parure de trois cents louis, et se présenter sous l'aspect d'un vieux juif. Proposer de céder la parure pour deux cent cinquante, deux cents, cent, cinquante, vingt-cinq, cinq louis. Enlever tout à coup ses lunettes et sa perruque, se montrer beau comme un jeune dieu et dire : – Je te la laisse pour rien !

— Ah ! mon ami, mon ami !… J'aurais dû vous reconnaître. Mon cœur me disait que j'avais à faire à un grand seigneur.

Tâcher de se rattraper le plus possible de ce déboursé.

Et s'en aller bien vite au cercle regagner le reste au bac. Francine porte bonheur ; c'est une petite… Francine porte veine !

Quelen (Alice). – Se faire recommander par deux marquis, trois ducs, et se faire autant que possible présenter par un prince de maison régnante.

Entrer chez elle sur les genoux et ne se relever que sur un ordre impérieux.

Mettre alors sa main devant ses yeux, comme si la vue pouvait supporter difficilement l'éclat de sa beauté fulgurante.

Commencer timidement la conversation en lui affirmant qu'elle est bien plus belle que les deux autres Alices : Alice Boyard et Alice Blairot.

Lui baiser humblement la main.

S'en aller également sur les genoux et à reculons.

Continuer, cette cour pendant cinq ans, et alors… peut-être… Mais non, ce serait trop de bonheur et trop d'honneur !

Riette (Marie). – Commencer par annoncer à tous ses amis qu'on part pour l'Angleterre.

S'embarquer gare Saint-Lazare au vu et au su d'une foule de gigolos, et ne pas dépasser Asnières. Rentrer à Paris à pied par la barrière Clichy avec un faux nez. Monter dans un fiacre dont on aura fait entourer les roues avec de la paille.

Arriver chez Riette vers les deux heures du matin. Ôter ses bottines et grimper tout le long du tuyau de la gouttière.

Avez-vous un moment ?

— Comment, c'est toi !…

— C'est moi !

— Malheureux ! tu veux donc me compromettre ! Je t'accorde dix minutes, pas plus. Tu me fais mourir de peur !

Profiter largement de ces dix minutes.

Les dix minutes passées, les avoir trouvées si bonnes qu'on ne s'en va plus.

Finir avec elle le reste de ses nuits, malgré ses observations réitérées.

Sallemagne (Marguerite).

Lui annoncer qu'on ira la voir.

Et ne pas la trouver.

Lui réannoncer qu'on ira la revoir.

Et ne pas y aller, na !

Et se faire à soi-même un beau cadeau sur cette économie.

Tourbois (Hélène). – Se présenter les yeux baignés de larmes et affirmer qu'on a absolument besoin de consolations. Dans toute femme il y a un peu une sœur de charité.

Je l'aimais tant ! Elle était si belle ! Elle me coulait si cher ! Ah ! Hélène ! J'ai bien besoin d'oublier. Fais-moi oublier.

— Oublier.

Mais, par exemple, ne pas oublier de rester le meilleur ami de la plus charmante femme qui soit au monde.

Udens (Thérèse), – Lui faire demander respectueusement l'autorisation de venir lui présenter ses

hommages à la brasserie Truber, Arriver à une heure et demie du matin.

Lui offrir toujours respectueusement un consommé aux œufs pochés avec beaucoup d'œufs, une salade de museau de bœuf avec beaucoup de museaux et encore plus de bœuf, une choucroute garnie avec énormément de choux et prodigieusement de saucisses, le tout arrosé de tonnes de *half and half*.

Rentrer tous les deux un peu éméchés, mais vous respectueux quand même.

Oublier respectueusement un billet bleu dans la coupe du phoque.

Et le lendemain prendre du thé pour soigner son indigestion.

Vamys (Renée). – Acheter un bourrelet, une bavette et une brassière.

Entrer pour dire bonjour à la dame. Demander du lolo. Voici ! du bon lolo à la dame. Elle est gentille, la dame.

Maintenant, faire une bonne dodinette comme un bon bébé bien sage.

Et s'en aller, en se fourrant le doigt dans son nez, et en envoyant des bécots avec la main. Comme ça ! Adieu la dame !

LES PÉNIBLES ADIEUX

I

Depuis leur liaison, déjà longue, c'était la première fois que Balleroy et Fanny se séparaient. Au premier, le docteur avait ordonné l'air de la mer ; à la seconde, il fallait absolument l'air des montagnes. L'un allait à Dieppe, l'autre à Luchon.

Ce n'avait pas été sans un violent combat intérieur qu'ils s'étaient décidés. Ils avaient les mêmes goûts, les mêmes habitudes ; ils s'étaient si bien identifiés dans la même existence voluptueuse et raffinée !

Qu'allaient-ils devenir l'un sans l'autre ? Avec une égale bonne foi, ils avaient cherché des combinaisons pour ne pas se quitter ; mais il paraît que la mer eût été désastreuse pour le tempérament nerveux de Fanny, tandis que la montagne eût rempli d'un air trop vif la poitrine délicate de Balleroy.

D'ailleurs, ils étaient beaucoup trop épris l'un de l'autre pour se soigner avec le calme nécessaire, et

dans l'intérêt d'un traitement consciencieux, mieux valait se séparer. Trois semaines, au reste, seraient bientôt passées.

Les malles furent faites avec une grande tristesse. Le jeu de toilette en argent marqué au chiffre de Fanny, tous ces bibelots de femme élégante disparaissaient un à un dans le nécessaire ; on séparait dans les commodes des bas de soie brodés et des chaussettes d'homme qui, parfumés des mêmes sachets, avaient pris la douce habitude de reposer côte à côte. À mesure que la femme de chambre décrochait les grandes robes de la pandrille, les matinées bleues, roses, les peignoirs crème ou fraise écrasée, à mesure que le domestique de Balleroy pliait les jaquettes et les complets, nos amoureux voyaient les murailles redevenir nues, le doux nid prendre un air d'abandon. Il leur semblait qu'ils se quittaient pour toujours et que ce voyage de trois semaines allait être une séparation éternelle.

Tout en donnant un dernier coup d'œil aux préparatifs du départ, Balleroy et Fanny passaient à chaque instant dans le boudoir, et là, debout, les mains dans les mains, le gosier un peu serré, ils s'embrassaient à pleines lèvres.

— Tu ne m'oublieras pas ? Tu m'écriras tous les jours. Je veux savoir heure par heure l'emploi de ton temps. – Mon Dieu ! que je vais donc souffrir sans toi !… Les promesses, les serments s'échangeaient entre deux baisers. Un moment même, Fanny, prise d'un beau mouvement, s'écria :

— Nous sommes bêtes de nous faire ainsi de la peine ! Veux-tu que je ne parte pas ?

— Non, riposta Balleroy avec une fermeté grave. Ta santé en dépend, ma chérie… Il faut avoir du courage, et, après une bonne cure de vingt et un jours, nous reviendrons frais, dispos et plus heureux que jamais de nous retrouver.

Les malles étaient terminées, l'heure du train approchait. Les omnibus d'Orléans et de l'Ouest étaient déjà devant la maison pour emporter les bagages avec les domestiques, tandis que Balleroy monterait en coupé pour conduire Fanny à la gare.

Et ils ne pouvaient se décider à quitter cet appartement tout en désarroi ; les tables en désordre, les armoires ouvertes ; jusqu'aux morceaux de journaux déchirés traînant sur le tapis, que tout cela leur semblait triste !

À la fin les deux amants prirent fiévreusement leur chapeau ainsi que le paquet des manteaux et des

plaids, puis Fanny envoya un baiser dans la direction du grand lit où l'on avait été si heureux. Ils montèrent eu voiture, les larmes aux yeux.

Pendant la route, ils recommencèrent leurs promesses mutuelles et leurs protestations, se dévisageant comme pour emporter dans leurs yeux l'image de l'objet aimé. – Du courage ! se disaient-ils, il faut du courage. Puis, tout en souriant eux-mêmes de l'exagération de leur chagrin, ils concluaient :

— Ça ne se raisonne pas. C'est peut-être très bête, mais il est bien évident que nous allons être atrocement malheureux.

Sur le quai, ce fut une étreinte déchirante. Tous les voyageurs étaient émus malgré eux, devant la violence et la sincérité de ce désespoir.

— En voiture, messieurs les voyageurs ! en voiture ! cria le conducteur.

— Adieu ! adieu ! Une lettre tous les jours, sans jamais manquer… tous les jours !…

Un coup de sifflet retentit, Balleroy s'arracha des bras de Fanny demi-pâmée, referma la porte de son coupé et s'éloigna les yeux humides.

Puis, mettant à son tour le cap sur la gare Saint-Lazare, il se mit à songer, navré, à tout ce que Fanny emportait de bon avec elle, revivant le passé, retour-

nant à plaisir le poignard dans la plaie. Il revoyait les bonnes promenades à cheval avec elle dans les allées du Bois, et les petits déjeuners qu'elle savait si bien commander, et qu'elle présidait en robe de chambre élégante tenant le milieu entre le peignoir et la robe de bal, laissant voir les bras nus, si ronds, si potelés ! Et les bonnes flâneries, bras dessus, bras dessous, dans les rues, tout le long des boutiques ; et les dîners avec de bons camarades à Madrid ou à Armenonville, et les longues causeries dans le cabinet de toilette avant de se coucher, les bavettes interminables qui duraient parfois jusqu'à deux heures du matin. Et le reste, le reste surtout remuant au fond du cœur toutes sortes de réminiscences, rappelant des ivresses passionnées et des caresses folles. Brusquement il se mordit les lèvres pour ne pas pleurer et un peu pour essayer d'y retrouver le goût du dernier baiser donné par Fanny.

Balleroy était véritablement bien malheureux en arrivant place du Havre, et, devant le guichet, ce fut à peine s'il eut la force de dire sur un ton navré :

— Donnez-moi une première… une pauvre première pour Dieppe !

II

À la gare, tout le monde paraissait en fête. Le quai, avec son grouillement de voyageurs en veston clair, de femmes en costumes de foulard, en cache-poussière de surah, avait un petit air de plage. Tous riant, se bousculant, échangeant des saluts et des poignées de mains au passage, cherchant un bon coin, retenant une table dans le *boulotting car*. C'étaient des cris, des onomatopées, des interpellations baroques entremêlées de renseignements saugrenus demandés aux conducteurs ahuris. Et la foule arrivait toujours. Il fallait ajouter des wagons qui, à peine placés sur les plaques tournantes, étaient pris d'assaut par les voyageurs ; bref, une animation extraordinaire.

— Tous ces gens-là sont heureux, dit Balleroy avec amertume ! On voit bien qu'ils n'ont pas comme moi quitté tout ce qu'ils aiment.

Comme il cherchait à se caser, il tomba sur un groupe d'amis : c'étaient La Houssaye et Nanteuil, flanqués de mesdemoiselles Lauretta et Foretain, danseuses suisses à l'Éden, très remarquées dans *Messalina*.

— Comment, Balleroy ! et sans Fanny ! En garçon ! C'est invraisemblable. Tu viens à Dieppe ? tu

vas monter avec nous. Nous avons retenu un superbe wagon-salon pour ces dames.

— … C'est que je ne suis pas très à la joie, et… je crains de vous déranger.

— Allons donc ! tu ne peux pas nous refuser. Foretain a voulu emmener les tziganes. Douze musiciens barbus, en dolman soutaché d'or, qui sont assis dans le wagon voisin du nôtre. Écoute, ils jouent déjà !

Au fait, mieux valait essayer d'échapper aux pénibles réflexions. Balleroy se laissa entraîner et arriva devant un wagon-salon orné de guirlandes de fleurs. Deux compartiments étaient remplis de tziganes enlevant sur leur violon le *Danube bleu*. La foule s'amassait, quelques couples folâtres s'étaient mis à danser sur le quai.

— En voiture ! cria le conducteur, heureux de faire cesser toutes ces folies.

On sauta dans les wagons, et Balleroy s'installa avec ses amis et amies. Nanteuil s'était mis à la fenêtre.

— Adieu. Paris ! adieu, ville-lumière, cerveau du mondée, disait-il, en agitant son mouchoir et en s'adressant au chef de gare. J'aurais voulu reposer

sur les bords de la Seine, au milieu de ces Parisiennes que j'ai tant aimées, mais…

Une nouvelle *czarda* retentit, et le train partit arrêtant dans son essor l'éloquence de Nanteuil.

— J'ai eu tort de monter avec eux, songeait Balleroy. Évidemment, je ne vais pas être à la hauteur.

Et, de fait, tandis que le train filait, ces messieurs et ces demoiselles s'étaient mis à répéter sérieusement la grande scène de *Messalina* et du *Gladiateur*.

Au son entraînant et lascif de la musique hongroise, mademoiselle Lauretta s'était couchée sur les coussins, et La Houssaye étendu auprès d'elle représentait le beau Julius éreinté. L'empereur Claude arrivait sous les traits de Nanteuil, et se livrait à la vue du couple à une pantomime aussi vive qu'incompréhensible. Messalina se réveillait et le faisait assassiner par Julius.

Ils étaient si drôles, la musique sautillante des tziganes faisait un accompagnement si peu en rapport avec la situation, que Balleroy, malgré son chagrin, ne pouvait s'empêcher de sourire. Il consentit même à être l'esclave emportant le corps de l'empereur.

— Mantes ! crièrent les employés. Cinq minutes d'arrêt !

C'était le moment de se précipiter vers le wagon-restaurant. La nuit était venue. Nos amis s'installèrent à une petite table, après avoir envoyé force provisions aux tziganes et leur recommandant de jouer à toutes les stations. Le repas fut assez gai, arrosé d'un nombre incalculable de bouteilles de vin de Champagne. Balleroy sentait sa tristesse diminuer et répétait à ses amis avec une langue un peu pâteuse :

— … Une bonne fille que Fanny ! une bonne fille !…

— Oui ! oui ! c'est convenu ! répétait-on avec condescendance.

À chaque station La Houssaye descendait sur le quai, et allumait dans la nuit des feux de Bengale verts, jaunes, rouges, devant lesquels il exécutait un entrechat des plus fantaisistes. À Rouen, Foretain consentit à exécuter le pas de *Plume au vent*, aux applaudissements de tout le train. Jamais les voyageurs ne s'étaient tant amusés.

À 10 heures 45, on arrivait à Dieppe, et Balleroy, pris de remords, songeait qu'il allait enfin retrouver un calme plus conforme à sa situation. Mais il avait compté sans ses amis.

— Où descends-tu ? avait demandé La Houssaye.

— À l'hôtel Princier.

— C'est comme nous. Inutile de nous séparer.

Force lui fut donc de monter avec ses amis dans le grand landau de l'hôtel, mené par un postillon en livrée vert et or ; lequel landau était précédé d'une Daumont dans laquelle étaient empilés les tziganes. Ceux-ci se mirent à jouer une marche, et l'on partit au pas vers la rue Aguado.

— Mais nous avons l'air du Cirque américain faisant une entrée, dit Balleroy un peu agacé.

— Ce n'en est que plus triomphal ! répondit Nanteuil, qui saluait la foule formant la haie tout le long des docks.

À l'hôtel Princier, illuminé et pavoisé pour la circonstance, une foule de Parisiens et de demi-mondaines prévenus par téléphone, acclamaient l'arrivée des voyageurs. Une estrade avait été élevée dans la cour pour les musiciens et l'on n'attendait plus qu'eux pour commencer le bal !…

Que vous dirai-je ?… À deux heures du matin, Balleroy exécutait le pas de la *Grenouille expirante* devant Constance Vernon qui lui répondait par l'entrechat de la *Levrette en délire.* À trois heures, il soupait entre Constance et Foretain. À quatre

heures, complètement gris, il regagnait sa chambre en bafouillant :

— Suis bien malheureux… Pauv'Fanny !… Une si bonne fille !…

III

Le lendemain matin, il se réveilla la tête lourde, étonné de se trouver dans le lit banal et solitaire de l'hôtel. À mesure que ses idées devenaient plus nettes, il se sentait tout honteux de sa folle conduite de la veille.

Immédiatement, sa pensée se reporta vers Fanny. Tandis qu'il s'amusait, elle pleurait là-bas, seule, sur la route de Luchon.

Immédiatement, il sauta à bas du lit, fit sa toilette en hâte et se mit en devoir d'écrire à sa maîtresse une longue lettre toute débordante d'amour. Mais au moment où il s'attablait, il vit entrer comme deux ouragans La Houssaye et Nanteuil.

— As-tu déjeuné ?

— Pas encore.

— Eh bien, tu déjeuneras avec nous ; allons nous ouvrir l'appétit chez miss Pepette !

Balleroy remit sa lettre à plus tard et suivit ses amis dans un petit bar situé derrière le Casino.

Miss Pepette, une jolie blonde avec un nez retroussé, des cheveux d'or et un teint superbe, le torse moulé dans une robe bleue qui laissait les bras deminus, taillait des sandwichs sur lesquelles elle étalait ensuite de larges couches de foie gras. Autour de son comptoir, une quinzaine de jeunes gens riaient, flirtaient, baragouinaient un anglais étonnant qui avait le don de mettre Pepette en joie, et buvaient à petits coups un excellent sherry.

De là, on passa au Casino pour donner un coup d'œil au bain du matin, admirer la jeune fille au costume blanc transparent, et la dame mystérieuse qui se baigne en maillot noir. Ce ne fut d'ailleurs qu'un coup d'œil, car un grand mail attendait la bande pour aller déjeuner à Puys avec les deux ballerines, Constance Vernon, déjà nommée, et une Espagnole baptisée *Petit-Ballon*. Étonnant, ce *Petit-Ballon* ; une taille à prendre dans les dix doigts et une poitrine de nourrice bien en bataille.

— C'est que… j'ai à écrire… avait objecté Balleroy.

— Bah ! tu écriras au retour, répondit La Houssaye. Allons ! allons ! en route.

Une fois huché sur le mail, Balleroy ne regretta plus rien. La route normande, toute bordée d'arbres avec ses échappées sur les grandes cours vertes plantées de pommiers, et les maisons couvertes de chaume ; à gauche, la mer bien bleue venant mourir sur le rivage avec des petites lames d'argent ; le ciel bien limpide, d'une sérénité extraordinaire, et, dans le mail filant bon train, de bons amis, de jolies filles en toilettes printanières, avec de belles dents et des lèvres fraîches, tout cela eût égayé l'âme la plus sombre, et le bon Balleroy ne résista plus.

Le déjeuner sur la grande terrasse du nouveau Casino fut assez gai. On mangea des plats inconnus, des vignots, des salicoques énormes, accompagnés d'un beurre exquis qui sentait la noisette. Après le déjeuner, on calcula qu'on avait juste le temps de revenir pour les courses. Foretain avait de bons tuyaux et voulait exécuter de beaux paris. On n'écouta pas Balleroy, qui proposait mollement de repasser par l'hôtel Princier, et dans un méli-mélo adorable, la tête appuyée sur les… avantages de Petit-Ballon, notre ami revint vers Dieppe en chantant abominablement faux des barcaroles et des airs patriotiques.

Aux courses, très gaies avec leurs tribunes en toile, leurs grands mâts pavoisés, leurs bars en plein

air et leur aspect province, Balleroy rencontra toutes ses amies d'autrefois : la marquise de Taleuf, la princesse de Raglan, la comtesse de Rilamond, mesdemoiselles de Ronceraye, toutes les bonnes relations de Paris étaient là. On fit fête au nouvel arrivant, c'était une bonne recrue, et, séance tenante, il reçut une pluie d'invitations à des dîners, des bals, des soupers, des garden-partys, des lawn-tennis pour toute la semaine. Donnant le bras à celle-ci, menant celle-là au buffet, s'asseyent avec telle autre, causant, riant, popotant, la journée passa comme un rêve. Il en oublia même de parier, ce qui ne lui était jamais arrivé aux réunions de Dieppe.

Les courses finies, il calcula qu'il avait juste le temps de s'habiller pour le dîner chez madame de Rilamond, dîner qui devait être suivi d'une sauterie intime. Quelle journée remplie, mon Dieu ! Jamais il ne pourrait écrire à Fanny la longue lettre d'amour promise !… Pouvait-il prévoir aussi qu'il allait autant s'amuser à Dieppe ?… Au fond, c'est bon un peu de liberté… Puisqu'il n'avait pas le temps d'écrire aujourd'hui, au moins il enverrait une dépêche.

Et sur un bout de papier de l'hôtel, il écrivit en hâte :

« À mademoiselle Fanny X…
Luchon.

Pas le temps écrire. Retrouvé beaucoup d'amis. Pense à toi. Bien malheureux. Tendresses.

» Ton B…»

Puis fringant, pomponné, une rose thé à la boutonnière du frac, il partit chez madame de Rilamond, y conduisit le cotillon jusqu'à trois heures du matin et rentra chez lui la tête pleine de projets et d'intrigues, qui allaient faire de sa saison à Dieppe un séjour au paradis. Le souvenir de Fanny s'estompait de plus en plus dans un lointain vague. Pourtant, il eut un remords lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, en songeant à la lettre déchirante qu'il allait recevoir de Luchon.

Il sonna :

— Demandez donc au bureau de l'hôtel, s'il n'y a pas une lettre pour moi.

— Non, monsieur, mais il y a une dépêche que voici. Elle est arrivée hier au soir.

Balleroy décacheta et lut :

« À monsieur le vicomte de Balleroy,
Dieppe.

» Pas le temps d'écrire. Retrouvé beaucoup d'amis. Pas une minute à moi. Crois vais m'a-muser. Triste quand même. Tendresses.

» Fanny, »

UNE JOURNÉE DE PLAISIR

Huit heures du matin. – La chaleur aidant, on n'a pas pu fermer l'œil de la nuit. Rien de tel pour se remettre que d'aller respirer le bon air de la campagne. En route pour Chatou.

Neuf heures quarante. – Arrivé gare Saint-Lazare, manqué de cinq minutes le train de Rueil. Pas de chance. Il faudrait maintenant attendre une grande heure en gare. Ma foi, non ! Plutôt voyager en voiture. Cocher, à Chatou. Vous n'êtes pas content ? Et moi donc !

Dix heures. – Tout le long, le long de la route de la Malmaison. Campagne aride, route pavée, gazon déplumé, tuyaux d'usine, dépotoirs. Pour un joli paysage, voilà un joli paysage ! Quarante degrés de chaleur et un cheval qui trotte sous lui sans avancer.

Midi. – Combien la course ? – Quarante francs. – Allons donc ! c'est le prix de votre cheval. – Bourgeois, je ne referais pas la route pour le même prix. – Ah ! cocher, comme je vous comprends ! Tenez, voilà vos deux louis.

Midi et demie. – Mademoiselle, qu'avez-vous à me donner pour déjeuner ? – Voulez-vous une petite omelette aux fines herbes, avec beaucoup de fines herbes ? C'est rafraîchissant. – Moi, j'aimerais du poisson, une petite friture ? – Il n'y en a pas. – Un bifteck ? – Il n'y en a pas. – Zut ! alors, de la glace, des fruits ? – Il y n'en a pas. Mais si vous voulez une bonne petite omelette avec énormément de fines herbes…

Une heure. – Altercation avec un canotier hirsute qui prétend qu'on a fait de l'œil à Caroline, et qu'il va vous fiche à l'eau à coups de gaffe. Or, jamais on n'a pensé un instant à Caroline.

Une heure et demie. – Les choses sont arrangées. Obligation, pour fêter la réconciliation, d'offrir une tournée aux amis et amies de l'irascible canotier. Absorption d'une effroyable mixture, le tout pour s'entendre proclamer : Très bon zigue !

Deux heures. – Pour se refaire, partir faire une promenade solitaire dans l'île de Croissy. Frais coteaux, riants ombrages, fondrières, pièges à loups et soldats du génie défendant leur matériel de pont avec la brutalité d'une soldatesque effrénée.

Trois heures. – Rencontré deux anciens baladeurs, Paul et Raoul, avec une ancienne, la grosse Zizi, qui veut absolument faire une pleine eau.

— Non, je vous assure ; je me sens encore mon omelette fines herbes sur l'estomac.

— Ça la fera passer.

Quatre heures. – Facéties variées de Paul et de Raoul qui vous font la « passade », histoire de boire un coup. Dans cette eau-là ! Zizi se tord.

Cinq heures. – Promenade en canot. On n'a pas pris de rameur, et il vous faut peiner pendant une heure pour remonter le courant. On faisait jadis ramer les galériens sur les vaisseaux de Sa Majesté. Tout s'explique.

Sept heures. – On revient exténué au restaurant Machin, sur le pont de Chatou.

— Avez-vous retenu votre table ?

— Jamais de la vie.

— Alors, il n'y a plus de place.

Sept heures et demie. – Après un conciliabule avec Raoul et Ernest, on se décide à aller dîner à la curieuse villa « Tulipia ». Petite demi-heure de marche. D'ailleurs, aucun moyen de transport, ni

voiture ni bateau. Il faut partir à pied. Raoul jure, Ernest grogne et Zizi pleure.

Huit heures du soir. – Arrivée à la villa « Tulipia » servie par madame Tulipia elle-même. Rien que des femmes à la table d'hôte. Diable ! D'ailleurs, ce n'est pas cher : cinq francs, trois plats, vin compris… mais il est d'usage de prendre du vin de Champagne. – À combien ? – Quinze francs la bouteille.

Neuf heures. – Dîner orageux, discussions entre les femmes, rixes et crêpage de chignon. On apporte l'addition. Cent-soixante-quatorze francs ! Il y a le dîner des quatorze femmes et le vin de Champagne. Jurer, mais un peu tard, qu'on ne vous y reprendra plus.

Dix heures. – Le passage du pont. – Monsieur, vos deux sous ? – Je n'ai pas de monnaie, voici vingt francs. – Moi, non plus, je n'ai pas de monnaie. Ça ne fait rien. Je garde les vingt francs, je ne vous ferai pas payer en revenant.

Dix heures un quart. – Entrée au bal des Canotiers. Étouffements, asphyxies et bousculades, sans compter quelques coups de pied dans les tibias. Dansé à contretemps la polka avec la grande Léa.

Onze heures. – Pendant qu'on dansait, on a perdu sa canne et son chapeau déposés sur une table. Il y a des gens vraiment bien indélicats. Enfin, pour ne pas s'enrhumer, on s'organisera une fanchon avec son mouchoir.

Minuit. – Léa a demandé à être reconduite en voiture.

— Où demeurez-vous, mademoiselle ?

— Oh ! pas loin. Au haut de la rue Lepic. Tout près du moulin de la Galette.

Le Cocher (*froidement*). – Alors, ce sera soixante francs. Et je suis le dernier sur le quai.

Trois heures du matin. – Puis-je espérer, mademoiselle, en retour du léger service que je vous ai rendu, que vous daignerez m'offrir une aimable hospitalité ?

— Oh ! monsieur, c'est impossible, je couche chez ma mère.

— Miséricorde ! Et j'ai renvoyé la voiture.

Conseils pratiques

Commencez par vous vêtir bien chaudement, Coiffez-vous d'un chapeau haut de forme qui vous désignera aux quolibets de tous les indigènes. Encombrez-vous d'un paletot sur le bras.

Ne louez pas une voiture et rapportez-vous-en au hasard pour les heures des trains.

Une fois arrivé sur le quai d'embarquement, attendez pour vous décider que les compartiments soient bondés. Montez neuvième au dernier moment et asseyez-vous sur le champignon au milieu des vociférations des huit autres voyageurs.

Prenez un billet du première classe au petit tramway de Rueil, après vous être assuré qu'il n'y a que les secondes découvertes qui soient possibles.

Ne retenez pas votre table et ne commandez pas votre dîner.

Allez-vous-en à pied à la Grenouillère et baignez-vous en faisant trempette dans la boue près du bord.

Errez ensuite de restaurant en restaurant à la recherche d'une table et d'un garçon pour vous servir.

Ceci trouvé, commandez des plats non portés sur la carte ; des cailles en caisse et des côtelettes de homard créole.

Allez-vous-en après dîner au Casino pour voir s'il y a du monde, et assistez à une représentation de la *Dame Blanche* au théâtre du Casino.

De là, rendez-vous au bal des Canotiers et déposez vos effets, non au vestiaire, mais sur une table quelconque.

Restez au bal sans vous préoccuper des heures des trains ou du retour.

Revenez à pied à Paris en passant par la Malmaison, Courbevoie, Asnières et Clichy-Levallois.

LE SAUVEUR

I

La salle était houleuse ce soir-là au théâtre du Château-d'Eau. L'affiche annonçait *Juarez*, et, bien avant le lever du rideau on sentait un orage dans l'air. Les galeries supérieures étaient bondées de citoyens nerveux, agités, poussant des vociférations préalables, faisant pleuvoir des petits papiers sur les fauteuils d'orchestre, poussant sans raison quelque coup de sifflet strident ou lançant à propos de bottes quelque vigoureux cri de : Vive la République !

À l'orchestre, l'affluence n'était pas moins grande. Les clubs avaient envoyé leur état-major, et le cercle des Truffes était au grand complet, Pardaillan, Pont-Remy, Fontenoye, Grangeneuve, La Houssaye, tous en habit, le chapeau sur l'oreille, armés de vigoureux sticks, formaient une ligne imposante.

Seul, au milieu de ses joyeux camarades, La Lézardière détonait par son air abattu. À la suite d'une grave discussion, il venait de se séparer de Léa Chako et il ne paraissait pas encore très charmé de sa liberté.

— Attention ! s'écria tout à coup Fontenoye, La Lézardière, ton cœur va battre !

Toutes les lorgnettes se tournèrent vers une avant-scène qu'indiquait Fontenoye. La belle Léa venait en effet d'y faire son apparition. Elle était ravissante avec sa robe de dentelle noire et sa petite capote noire garnie de marabout blanc. Sur l'épaule, trois roses thé réunies par un lézard de diamants ; aux oreilles, deux grosses perles, pas de bracelets sur les longs gants de peau de Suède ; c'était en même temps élégant et simple. Elle se débarrassa d'un grand manteau de velours prune soutaché d'or, puis s'assit, envoyant ses sourires aux nombreux amis qu'elle apercevait dans la salle.

La Lézardière avait un peu pâli.

Cependant il affecta de lorgner dans une autre direction, tandis que les camarades envoyaient leur coup de chapeau ; Pardaillan, toujours exubérant, avait salué en exprimant par une pantomime vive et

animée sa joie d'apercevoir Léa et celle-ci avait pouffé de rire, au grand déplaisir de La Lézardière.

Le rideau se leva, un silence relatif s'établit, silence bientôt troublé par l'entrée en scène d'un prêtre portant un immense chapeau de forme espagnole, à la Basile, « Chapeau ! chapeau ! Chapeau ! » cria-t-on du poulailler. Puis l'on se mit à imiter les croassements du corbeau : « Crrrr ! crrrr ! crrrr ! » Ça commençait bien. Léa exprima à Pardaillan par une petite moue, son opinion sur cette harmonie imitative, et celui-ci donna à sa figure une expression qui signifiait : « Ah ! combien je suis de votre avis ! » Puis l'on vit entrer Juarez lui-même, en habit, gilet blanc et portant en sautoir une écharpe tricolore rouge, blanche et verte. Une discussion commença entre le prêtre et le président, le premier représentant les intérêts français, le second ceux du Mexique ; mais le public du paradis ne comprenait pas ces subtilités : d'un côté il voyait un *calotin*, de l'autre un monsieur en écharpe tricolore affirmant les droits de la République et toutes ses sympathies étaient pour ce dernier. En vain, l'acteur chargé d'interpréter le rôle annonçait-il au prêtre qu'ils écraseraient les Français, qu'ils les égorgeraient comme le tigre, jusqu'au dernier, chacune de ses affirmations épileptiques

était soulignée par des tonnerres d'applaudissements.

— Sommes-nous en Allemagne ? criaient les clubmen.

Et de chuter et de siffler.

De tous, le plus grincheux, le plus colère, était La Lézardière. Certes, la pièce était pour quelque chose dans sa grincherie, mais certainement le petit manège établi entre Léa et Pardaillan y contribuait aussi beaucoup. C'étaient entre eux des œillades, des demi-sourires, des communications perpétuelles de gestes, de mouvements, une télégraphie expressive qui n'arrêtait pas un moment. Au reste, cela ne suffisait pas encore sans doute à Léa, car le tableau fini elle fit signe à Pardaillan de monter dans sa loge.

— Ah ! mon pauvre La Lézardière, dit Fontenoye, je crois Pardaillan en train de vous supplanter.

— Baste ! répondit l'interpellé, Léa a sa liberté comme j'ai la mienne. Tout est fini entre nous, et Pardaillan peut parfaitement lui faire la cour.

Cependant la toile s'était levée, montrant un décor représentant le camp de Juarez. Ce dernier, cette fois vêtu d'une de ces riches redingotes, *laissées pour compte* (?) des grands tailleurs, entamait une idylle avec une dame borgne, qui répondait en minaudant :

— Vous doutez de mes moyens ?

— Oh ! oh ! fit-on à l'orchestre.

— C'est dégoûtant, s'écria Pardaillan.

— À la porte, les Bonapartistes ! riposta le poulailler.

Et pendant ce temps, Pardaillan installé derrière Léa lui parlait dans le cou, effleurant de ses moustaches les petites mèches blondes de la nuque, et Léa se retournait jabotant, montrant ses dents, cambrant la taille en arrière, faisant mille agaceries et, de temps en temps, ouvrant tout grand son éventail en plume pour dire quelque chose, tout près, dans l'oreille de Pardaillan. Que se passait-il pendant la minute où l'éventail était ainsi déployé en paravent ? Je ne sais, mais, quand on le refermait, Léa reparaissait rouge, le teint animé et les yeux brillants.

Et le malheureux La Lézardière assistait à tout cela, torturé par la jalousie, sentant comme une aiguille eu plein cœur à chaque nouvelle coquetterie, énervé, exaspéré, ne quittant pas l'avant-scène du coin de l'œil. À un moment, cependant, il y eut un tel hourvari, un tel déchaînement de cris, de sifflets et de huées, qu'il dut reporter son attention vers la scène, où un maréchal de France, en grand uniforme, venait de faire son entrée.

— Qui êtes-vous ? avait demandé Juarez.

— Je suis Bazaine.

Et sur cette réponse, la tempête avait éclaté. Miaulements, cris du coq, susurrements aigus, et, comme cela ne suffisait pas encore, on accompagna cette musique infernale d'une pluie de trognons de pommes et de quartiers d'orange.

Pour le coup, La Lézardière n'y tint plus, et heureux d'avoir un prétexte à exhaler sa colère, il se leva et cria à Bazaine :

— Enlevez votre croix de la Légion d'honneur, c'est honteux ! Et à mesure que la scène continuait, il persistait avec obstination : Ôtez la croix ! Allez-vous-en ! Ne faites pas plus longtemps insulter l'uniforme de maréchal de France !

— Tu vas pas taire ta gueule ! lui fut-il répondu du cintre. Enlevez-le ! À Lambessa, à Ricamarie ! Chez Pasteur ! Hou ! hou ! hou !

Comme La Lézardière persistait, l'émeute grandit même aux fauteuils d'orchestre, les uns prenant parti pour l'interrupteur, les autres contre. À la fin, une escouade de gardes de Paris surgit par la porte d'entrée, se rua sur La Lézardière qui, malgré sa résistance opiniâtre, fut cueilli dans son fauteuil et en-

levé au milieu d'un tel brouhaha qu'il fallut baisser la toile.

— Que va-t-il lui arriver ? demanda Léa.

— Je ne sais trop, répondit Pardaillan. Cela peut être grave. Tout dépendra des opinions du commissaire.

— Et vous allez laisser ainsi coffrer votre ami ?… Ce n'est pas possible… Voyons… Ces gens-là ont quelquefois des égards pour la croix d'honneur. Vous qui êtes décoré, allez au moins intercéder pour ce pauvre garçon.

— Vous vous intéressez donc encore à lui ? Je ne vous croyais plus ensemble.

— Raison de plus à vous pour lui rendre service dans la situation où le voilà.

— Le fait est qu'il avait l'air bien penaud ce soir, dit Pardaillan d'un ton goguenard et en jetant un regard triomphant à Léa.

— Allez le délivrer, et je vous aimerai tout plein.

Elle était si chatte en demandant cela, elle tournait la tête si gentiment en arrière, ses beaux yeux étaient si suppliants qu'il n'y avait vraiment pas moyen de refuser.

— Je vais essayer, dit Pardaillan en se levant, mais je ne réponds de rien.

Il se fraya à grand'peine un passage jusqu'au bureau du commissariat, et trouva La Lézardière, les habits froissés, le plastron chiffonné s'escrimant avec le commissaire, et soutenu dans sa lutte par les camarades du cercle des Truffes, réclamant énergiquement leur ami.

— C'est une infamie ! s'écriait La Lézardière. Jamais on n'a joué une semblable pièce sur une scène française.

— On arrête les gens qui défendent l'honneur du pays et on laisse en liberté les voyous qui envoient des trognons de pommes sur les épaulettes d'un maréchal, criait La Houssaye.

— La question n'est pas là, ripostait le commissaire, vous interrompez la représentation. Sans l'énergie des gardes de Paris, les galeries supérieures vous eussent mis en pièce.

— Parce que vous l'aviez arrêté ! C'est ignoble. Arrêtez-nous tous ! Nous pensons comme lui ! Nous sommes solidaires !

Ces messieurs s'excitaient de plus en plus, élevaient la voix, le commissaire devenait aigre et la discussion prenait mauvaise tournure, lorsque Pardaillan fit son entrée, souriant, la bouche en cœur, le chapeau à la main et saluant avec courtoisie le com-

missaire. À la vue du ruban rouge, celui-ci se leva et rendit le salut.

— Monsieur la commissaire, dit posément Pardaillan, vous penserez comme moi qu'il n'y a pas dans toute cette affaire de quoi fouetter un chat. Du bas en haut, ce soir, dans la salle du Château-d'Eau chacun lance des interpellations plus ou moins justifiées ; sans méchanceté, histoire de faire du bruit et de s'amuser un brin. Mon excellent ami La Lézardière a fait comme les autres, mais c'est un parfait galant homme, et entre gens comme il faut, comme vous et lui, il est toujours facile de s'arranger. C'est un simple malentendu qui n'a eu qu'un inconvénient, monsieur le commissaire, celui de causer un dérangement à vous et à ces braves gardes de Paris.

Et il ponctua ce discours d'une vigoureuse poignée de main au marchi des municipaux qui s'inclina, très troublé d'un pareil honneur.

— S'il en est ainsi, monsieur, je serai enchanté de rendre la liberté à votre ami, dit le commissaire subitement radouci, à une condition, toutefois, c'est qu'il ne troublera plus le spectacle.

— C'est entendu ! dit Pardaillan en saisissant vivement le bras de La Lézardière et en l'entraînant vers la porte.

Il était suivi par les camarades qui, tout en étant heureux de ce dénouement, trouvaient pourtant qu'on n'avait pas affirmé les convictions avec assez d'énergie.

II

On rentra dans la salle, et Pardaillan remonta dans l'avant-scène où Léa, lorsqu'elle apprit sa conduite le remercia, lui serrant les mains avec effusion. Pour le récompenser, elle redoubla de gentillesse et de cajolerie, causant, riant aux éclats, se penchant sur sa chaise, et parfois, tout en s'éventant, caressant le visage de son voisin d'une molle caresse avec les plumes parfumées de l'éventail.

Bien que la situation fût plus calme sur le théâtre et qu'il ne s'agît à ce moment que des amours éthérées de Juarez et de Manuelita, La Lézardière paraissait aussi grincheux, aussi exaspéré. Si ses amis ne l'eussent retenu, il eût certainement commis quelque nouvel esclandre ; quand, tout à coup, après un dernier regard jeté vers l'avant-scène, il se leva brusquement en s'écriant :

— Je n'y tiens plus ! J'aime mieux m'en aller.

Et, sans s'occuper de l'infortuné Maximilien qui faisait son entrée triomphale dans la bonne ville de Mexico, il s'enfuit.

— Pauvre garçon ! murmura Grangeneuve, il souffre réellement.

— Quelle maladie absurde que la jalousie ! opina le gros Pont-Rémy.

Le tableau fini, la bande sortit pour respirer sur le péristyle, et là, rencontra Léa, drapée dans son beau manteau prune, descendant le grand escalier de pierre au bras de Pardaillan radieux.

— Vous me permettez de vous reconduire, disait Pardaillan. J'ai là ma voiture.

— Avec plaisir, répondit Léa.

On les vit monter ensemble dans le petit coupé bleu, et le cocher prit, au grand trot, le chemin du boulevard Malesherbes.

— Quelle veine, ce Pardaillan ! Le même soir, sauver un ami et lui souffler sa maîtresse ! s'exclama Grangeneuve.

— Messieurs, dit La Houssaye, nous avons vu tout ce que nous voulions voir. Tenez-vous absolument à applaudir la fusillade de Maximilien dans les fossés de Queretaro ?

— Pas du tout ! Allons chez Rheber.

La bande joyeuse se rendit à la taverne anglaise ; de minuit à deux heures, il est de mode d'y aller bavarder dans le salon du fond en dégustant *gin cocktail, brandy cocktail* et autres boissons plus ou moins anglaises.

Là, les coudes sur la table, on remit, bien entendu, la conversation sur la bonne fortune de Pardaillan, et on discuta le cas avec l'indulgence habituelle à l'égard des absents :

— Ce satané Pardaillan, commença La Houssaye, encore une ! Décidément, il n'y en a que pour lui.

— Et vraiment, quelle peut bien être la raison de ses succès ? Il n'est pas plus intelligent qu'un autre ; comme physique, rien d'extraordinaire…

— Une tête de coiffeur.

— Parfaitement, et s'il n'avait pas sa fortune…

— Lui, riche ! il l'a été sans doute, mais il a beaucoup perdu au Petit Cercle, et aujourd'hui, je le crois très à la côte.

— Pourtant, il étale un certain luxe…

— Ah ! que voulez-vous, il y a des gens à Paris dont l'existence est un problème, mais il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas drôle de lui voir nous souffler toutes nos femmes.

— C'est scandaleux ! Je le répète, il y a quelque chose là-dessous.

— Que croyez-vous donc ?

— Est-ce qu'on sait jamais ? Avez-vous remarqué les égards qu'a eus immédiatement pour lui, ce soir, le commissaire, jusque-là si féroce.

— C'est vrai, cela ! Mais Pardaillan a grand air, il est décoré…

— Bah ! ce n'est pas une raison. Tout le monde est décoré aujourd'hui.

— Alors, vous croyez qu'il serait peut-être ?…

— De la police ! Un Pardaillan ! Allons donc !

— Ah ! hé ! le fait est que cela expliquerait bien des choses ; son train, son genre, de vie mystérieux, ses succès étonnants.

— Il doit obtenir tout des femmes en les menaçant de les envoyer à Saint-Lazare !

— C'est épouvantable ! – Ignoble ! – Il faut l'exclure de notre société !… – le rayer du cercle !… – Nous ne pouvons pas admettre des scandales comme ceux de ce soir.

Au milieu de ce vacarme, la portière se souleva, et Pardaillan apparut, les deux mains dans les poches de son pardessus, le collet relevé.

Comment ! Pardaillan n'était pas resté avec Léa ?… Ce retour imprévu lui rendait immédiatement toutes les sympathies. On s'empressa autour de lui, et on lui fit une belle place en lui demandant avec curiosité ce qui s'était passé, et pourquoi il n'avait pas profité de sa conquête.

— Pourquoi ? Parce que La Lézardière est chez elle en ce moment.

— Pas possible, ils étaient brouillés !…

— Oui, mais je viens de les raccommoder !…

— Ce bon Pardaillan !…

— Oh ! bien malgré moi !… je vous le jure… Je n'ai été ce soir, entre les mains de cette mâtine de Léa, qu'un pantin dont on fait jouer les fils pour exciter la jalousie d'un ancien adorateur et le ramener à soi.

— Comment cela ?

— Elle voyait bien que son manège avec moi n'échappait pas à La Lézardière, et quand elle l'a vu se lever et partir, avant la fin, elle se doutait bien qu'il allait l'attendre chez elle.

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis. Elle m'a parfaitement laissé l'accompagner jusqu'à sa porte, mais là,

me montrant en riant la voiture de La Lézardière qui stationnait :

— Mille regrets, mon cher Pardaillan, mais, comme vous voyez, votre ami est là-haut à m'attendre… d'ailleurs, j'y comptais bien un peu… Et me voilà !

— Ah ! mon pauvre ami !…

— Et dire que sans moi, ajouta Pardaillan, La Lézardière pourrissait cette nuit sur la paille humide des cachots !

LE MAILLOT NOIR

Mais ce que je désigne
Comme un ravissant bijou,
C'est un joli petit signe,
Qu'elle a plus bas que le cou...
SCHOPENHAUER.

À CHIC-SUR-MER on parlait beaucoup de la belle Edwidge Handsome. Descendue au Colossal-Hôtel avec ses chevaux, ses domestiques, deux femmes de chambre et sa fidèle dame de compagnie, mistress Jackson, elle menait grand train, tout en vivant très retirée, et sans jamais admettre personne dans sa fastueuse intimité.

Bien entendu, cette arrivée avait causé une véritable révolution, excitant la jalousie des femmes, et faisant concevoir aux hommes les plus folles espérances. Breteuil, Pardaillan et La Houssaye ne se tenaient plus de joie. La belle Edwidge était seule, par conséquent la porte était ouverte à toutes les tentatives de cour et de séduction. La Houssaye fut envoyé en éclaireur auprès de mistress Jackson qui,

après avoir empoché sans sourciller la forte somme par laquelle on désirait acheter ses complaisances, répondit seulement :

— Madame veut rester fidèle au prince.

Fidèle au prince ! Le mot courut le soir sur les planches, sur la terrasse, aux petits chevaux, au Péloponèse. Partout on s'abordait en faisant force grimaces et en se disant : « Chut ! Mystère… et fidélité au prince ! » Les femmes surtout se tordaient. Une femme assez riche pour se payer le luxe de la sagesse ? Quelle poseuse !

Poseuse, peut-être, mais admirablement belle, avec sa haute stature, son profil régulier, son menton plein et gras, son teint éblouissant, et surtout ses grands yeux verts à moitié recouverts d'une paupière lourde qui, en se levant tout à coup, donnait la sensation d'une véritable illumination. Aussi, du côté de ces messieurs, trouvait-on qu'il serait bien doux d'amener cette belle créature à être un tantinet infidèle au prince.

Beaucoup s'y essayèrent. L'appartement du Colossal-Hôtel fut inondé de bouquets accompagnés de lettres incendiaires. Mistress Jackson garda les bouquets, mais Edwidge ne répondit pas aux lettres. Pardaillan, très épris, voulut brusquer les choses et,

un soir au dessert, il vint carrément s'asseoir sur la terrasse à la petite table où la belle Anglaise dégustait sa « grande fine 1837 ».

Comme elle en était au sixième petit verre, il crut le moment propice, mais celle-ci se leva immédiatement de table, foudroyant du regard Pardaillan qui resta tout penaud, en tête-à-tête avec la « grande fine 1837 ».

Cela ne pouvait durer, et à la Potinière, cette résistance inqualifiable était l'objet de toutes les conversations. Ce matin-là, le temps était radieux. Dès dix heures, spectateurs et spectatrices s'étaient massés en rangs serrés devant le bain des dames. C'était un gai fouillis de toilettes claires, de vestons en molleton blanc, de chapeaux canotiers, Rembrandt, de casquettes, et, ça et là, quelque ombrelle rouge piquait comme une note éclatante sur cette symphonie en blanc majeur. Sur les chaises solidement enfoncées dans le sable, on était formé en petits paquets, flirtant, causant, potinant genou contre genou, les hommes cyniquement munis de grosses lorgnettes de courses. Au milieu de ces groupes serrés, on avait juste laissé un petit passage planchéié sur lequel les baigneuses étaient obligées de marcher pour se rendre de leur cabine à la mer. À l'horizon,

la mer bleue, moutonnant gentiment avec de courtes lames blanches qu'on eût dit frisées au petit fer. De temps en temps, une lame plus forte que les autres arrivait, s'étalait comme une grande tache d'huile et mettait en déroute tout ce joyeux petit monde qui s'enfuyait au milieu des éclats de rire. Les remarques malicieuses, les observations saugrenues, les suppositions grivoises ou méchantes s'échangeaient sous les parasols. Telle femme qui paraissait gracieuse avant d'entrer dans l'eau, reparaissait après le bain dans un état lamentable. Il y avait des maigreurs invraisemblables et des obésités grotesques. De gros hommes passaient dans des costumes bariolés de clowns qui dessinaient des bedons comme des puddings, tout en montrant des jambes velues comme des faunes. Il y avait des grosses mamans ressemblant à leur fille en déformé, et qui entraient dans l'eau en poussant des cris de petite folle effarouchée. Toute l'humanité apparaissait ainsi en déshabillé, avec ses laideurs, ses gibbosités, ses verrues, chacun fournissant à son insu, aux spectateurs, un document atrocement naturaliste.

Tout à coup, un grand mouvement de curiosité se fit sur la plage, et Breteuil, Pardaillan et La Houssaye, placés au premier rang le long du passage en

planche, se levèrent comme s'ils avaient reçu la décharge d'une pile électrique. Edwidge Handsome venait de sortir d'une cabine. Triomphante et superbe, ses cheveux blonds tombant sur ses épaules, elle s'avançait lentement, drapée dans son peignoir et suivie de miss Jackson.

Arrivée près de la mer, la suivante enleva le peignoir et il y eut un grand cri d'étonnement dans le public. Edwidge était vêtue d'un jersey et d'un maillot noir qui la couvrait complètement, y compris les mains, les jambes et même les pieds, moulés dans ce même costume de soie sombre. L'étoffe souple et soyeuse plaquait de partout et dessinait avec une inexorable pureté de lignes ce beau corps qui se dressait dans le plein air comme une statue de marbre noir. Seule, la tête, d'un blanc laiteux, émergeait du costume terminé sur le col par une grosse ruche, C'était bizarre, mais, ma foi ! fort joli, et les lorgnettes pouvaient détailler les contours, absolument comme si la femme eût été nue. L'apparition, d'ailleurs, ne dura pas longtemps, car Edwidge, s'élançant vivement sur le tremplin, piqua une tête, puis reparut bientôt, nageant avec de grands mouvements onduleux.

— Ravissante ! s'écriaient les hommes surexcités. Quelle allure ! quelle chute de reins, quelles jambes, quelle finesse d'attaches ! Et avez-vous vu cette poitrine altière ?

— Bah ! commença une petite camarade, dans un maillot on met ce qu'on veut.

— D'ailleurs, appuya une autre, on n'a jamais caché ses bras ni ses jambes pour se baigner : il y a quelque chose là-dessous.

— Je crois bien : il y a du marbre.

— Qui vous dit qu'il n'y a pas quelque affreuse tare, quelque marque infâme ou ridicule.

— Une souris avec du poil, une tache de vin, une cerise, une cicatrice.

À l'unanimité, on convint qu'Edwidge n'était pas si parfaite et qu'elle avait quelque chose à cacher. Pardaillan, surtout, était des plus animés dans cette campagne. Alors que les autres émettaient de simples doutes, lui, il affirmait, au milieu de l'assentiment complet des femmes qui trouvaient qu'il parlait d'or. Il avait très bien remarqué que les jambes n'étaient pas naturelles. En dehors du rembourrage qui ne faisait de doute pour personne, il y avait certainement une marque épouvantable, résultant d'une « envie » qu'avait eue jadis la maman

Handsome, une aubergiste alcoolique. Et patati, et patata.

Il avait l'air si sûr de son fait, que personne n'hésita à le croire, et, au moment où Edwidge sortait de l'eau toute ruisselante et regagnait sa cabine, elle entendit Pardaillan qui, debout, répétait très haut :

— C'est à la jambe, la marque est à la jambe.

Tout le monde s'était levé et regardait les fameuses jambes moulées plus que jamais dans le maillot tendu à craquer sous l'action de l'eau.

L'Anglaise fixa Pardaillan, esquissa un imperceptible sourire de commisération et s'éloigna plus hautaine et plus dédaigneuse que jamais. Pendant toute la soirée, il fut question de la fameuse tare. Les femmes avaient repris toute leur gaieté et professaient même à l'égard de la pauvre Anglaise, fidèle au prince, une certaine pitié.

Lorsqu'un nouvel arrivant, peu au courant des potins, avouait naïvement son admiration pour la belle étrangère, on s'empressait de le mettre au courant :

— Sans doute, elle est jolie, mais la pauvre femme est affligée d'une marque horrible à la jambe,

il parait que c'est une espèce de rugosité recouverte d'une longue touffe de poils. Cela soulève le cœur.

— Bah !

— Parfaitement. Elle est même obligée de se baigner avec un maillot noir. « L'administration l'a exigé. »

— C'est dommage, soupirait l'admirateur, qui s'en allait un peu écœuré, tout en adressant un dernier regard à Edwidge. C'est bien dommage !…

II

Le lendemain, il y avait encore plus de monde à la Potinière. Chacun voulait voir de ses yeux le maillot dissimulateur. Sans paraître s'apercevoir de l'attention dont elle était l'objet, Edwidge descendit comme la veille le long des planches, puis, arrivée devant le tremplin, elle jeta d'un beau geste son peignoir à mistress Jackson. Il y eut dans la foule un grand cri d'étonnement. L'Anglaise avait conservé son jersey avec gants et manches, mais le maillot avait été coupé très au-dessus du genou, et les jambes apparaissaient nues, splendides dans leur blancheur marmoréenne.

La baigneuse se campa un moment toute droite sur le tremplin, sentant toutes les lorgnettes braquées sur elle, tandis que sa silhouette se détachait impeccable sur le bleu du ciel, puis elle prit son élan et piqua sa tête.

— Il parait que la marque n'est pas aux jambes, s'écrièrent les hommes.

— Ai-je dit que c'était aux jambes ? répondit Pardaillan avec flegme, j'ai affirmé qu'il y avait une marque, voilà tout.

— D'ailleurs, appuya une petite amie, pourquoi cacherait-elle ses bras et ses mains. Est-ce naturel ?

— Évidemment ! s'écrièrent les femmes, la marque doit être au bras.

Et quand Edwige regagna sa cabine, elle entendit encore Pardaillan qui disait de sa voix sonore et en lorgnant avec impertinence :

— C'est au bras ! La tache est au bras. Cette fois l'Anglaise fronça le sourcil, et eut comme un mouvement d'impatience, mais elle se remit vite et passa.

Le lendemain, la foule était immense. Des stations environnantes, de Moulgate, de Changrune, de Viport, on venait pour assister au bain d'Handsome. La curiosité ne fut pas déçue, car cette fois Edwidge sortit de sa cabine sans peignoir. Le jersey n'avait

plus de manches ! Celles-ci avaient été coupées bien au-dessus de l'épaule, laissant voir dans toute leur pureté deux bras potelés, qui, tout en marchant, retendent les cheveux sur le sommet de la tête avec une épingle d'or.

Au sortir de son bain, Edwige jeta un regard moqueur à Pardaillan détaillant les bras sur lesquels la mer avait laissé comme des gouttes de rosée, mats elle l'entendit se tourner encore vers la galerie et dire d'un ton goguenard :

— Ce doit être au cou, Voyez la ruche !

— Oui, oui, cette grosse ruche noire cache quelque chose. La marque est au cou !

Et tandis, que l'Anglaise s'éloignait frémissante de colère, elle entendit encore derrière elle, dans les murmures de la foule, les mots : au cou ! au cou ! qui revenaient comme un refrain.

Le lendemain, le costume était échancré en carré, la ruche avait disparu, et le cou bien dégagé sortait rond et lisse, ombragé seulement par les petits cheveux d'or de la nuque. Cela devenait comme une gageure, la foule de plus en plus intéressée à ce déshabillage et à cette réhabilitation graduelle, Pardaillan restant toujours sceptique et non convaincu. On eût dit d'ailleurs qu'Edwidge s'était piquée au

jeu, car, en apparaissant dans un costume plus décolleté que la veille, c'était à Pardaillan qu'elle envoyait son regard de triomphe.

La lutte dura encore quelques jours, l'un continuant, ses insinuations calomnieuses, l'autre repoussant la calomnie en élaguant chaque jour quelques centimètres de plus du costume, réduit à sa plus simple expression. À ce moment, le jersey décolleté en pointe jusqu'au milieu de la poitrine n'était plus retenu sur les épaules que par deux bretelles imperceptibles, le cou, le dos, les brus, les jambes, jusqu'au milieu des cuisses, étaient nus, et il n'y avait plus guère de couvert que le ventre et une petite partie de la poitrine.

— Parbleu, s'écria encore Pardaillan, c'est très malin. L'Anglaise a beau jeu avec nous. La marque est précisément située dans un endroit qu'on ne saurait montrer en public et que, par conséquent, nous ne verrons jamais, puisqu'elle est fidèle au prince. Mais quant à exister, la tare existe !

— Oui ! oui ! La tare existe, répétaient avec une obstination rageuse le clan des femmes, furieuses du succès obtenu par ce décolletage éhonté.

Et, de fait, cette grave question : si l'Anglaise avait ou n'avait pas une tare inavouable à l'endroit le

plus intime de son être, finit par passionner toute la plage. L'Anglaise, non seulement au bain, mais partout et à toute heure, se trouvait le point de mire des regards les plus malveillants et des propos les plus égrillards. Et, partout et toujours, du soir au matin, sur son passage, à la tête d'une bande de rieurs, chuchoteurs et blagueurs, toujours Pardaillan !!! À tout prix, il fallait en finir.

Un malin, Edwidge plongea ses yeux dans ceux de Pardaillan qui, debout, les bras croisés, la cigarette aux lèvres, restait calme et froid comme un homme qui a de bonnes misons connues de lui pour ne pas s'incliner devant l'idole. Il était vraiment très bien avec son teint pâle, sa moustache noire, et son air hautain et méprisant…

Le soir, en sortant du Casino, Pardaillan vit le chasseur du Colossal-Hôtel lui apportant une lettre. Il décacheta et lut.

« Monsieur,

» Puisque, avec une insigne mauvaise foi, vous continuez à prétendre qu'une marque existe sur… le seul endroit que je n'ai pas pu soumettre à vos investigations publiques, je tiens à vous fournir la preuve que vous êtes un calomniateur infâme. Je vous attends chez moi.

» EDWIDGE HANDSOME. »

On pense si Pardaillan y courut !…

Parvenu à ses fins, Pardaillan devint le plus ardent défenseur de la belle Anglaise ; en vrai chevalier français, il est allé jusqu'à prétendre qu'elle l'avait parfaitement convaincu, sans cesser un moment d'être fidèle au prince.

À LA RUSSE

Le visiteur indiscret qui eût sonné ce matin-là au petit hôtel d'Edwidge, rue de la Faisanderie, eût été bien sûr de ne pas être reçu. Il eût probablement vu Francine, la jolie femme de chambre, qui lui eût répondu avec son air futé de soubrette du vieux répertoire :

— Madame regrette beaucoup, mais elle n'est pas levée.

Et, de fait, assise sur son lit, un buvard en peluche vieil or sur ses genoux, Edwige paraissait plongée dans une préoccupation profonde. Elle écrivait des phrases qu'elle raturait, qu'elle recommençait en entier, et ses sourcils se fronçaient sous l'action d'une pensée unique. Il ne s'agissait pas, en effet, d'une lettre banale ; il fallait élaborer une épître spirituelle, élégante, étincelante, qui pût subjuguer, à première lecture, le richissime prince Pankratieff.

Certes, le prince n'était pas un Antinoüs. Gras, grisonnant, la moustache rejointe aux favoris drus et rudes, les joues comme deux pommes nuancées de

ces teintes violettes qui présagent l'apoplexie, suffisamment mal élevé et très brutal, on ne s'expliquait pas, au premier abord, ce qui pouvait séduire en lui l'aristocratique Edwidge. Sans doute, il avait une grosse fortune et possédait, là-bas, un nombre incalculable de villages peuplés d'une foule de paysans fidèles et idiots ; mais, à en juger par le luxe d'Edwidge, elle semblait n'avoir rien à désirer. On la savait la maîtresse de Pierre Dubourg, le gros fabricant de cuir, industriel émérite, chevalier de la Légion d'honneur, qui, sans être aussi riche que le prince, subvenait largement à toutes les fantaisies d'une liaison déjà longue. Le petit hôtel de la rue de la Faisanderie, avec son jardin, ses communs, ses deux étages meublés d'un mobilier très moderne, mais cossu et confortable, était des plus coquets ; le mylord et le coupé de chez Schulbacher, les deux carrossiers de Norfolk, les trois domestiques y compris Francine, tout chez elle était parfaitement correct.

Par malheur, ce brave Pierre Dubourg ne flattait en rien l'amour-propre d'Edwidge ; c'était un bon garçon, très aimant, très rond en affaires, mais ne brillant pas, il faut bien l'avouer, par une exquise distinction. Son père était venu à Paris en sabots, et le fils avait le tort de rappeler un peu trop souvent ce

souvenir de famille. Il aimait à parler de ses procédés de fabrication, des perfectionnements qu'il avait apportés à l'outillage de ses ateliers où il occupait cent soixante ouvriers, et, les jours ou il arrivait de la fabrique, ses habits exhalaient une vague odeur de tannerie très perceptible pour le petit nez délicat d'Edwidge.

Le prince Pankratieff, au contraire, était un gentilhomme, lui. On pouvait lui contester bien des choses, mais il avait grand air. À son dernier passage à Chic-sur-Mer, Edwidge avait été tout à fait éblouie de la façon superbe avec laquelle il se faisait servir à l'hôtel, où tout le personnel, depuis le patron jusqu'au groom, s'inclinait jusqu'à terre en disant : « Mon prince. » Il était si généreux, il avait la main si largement ouverte, payant sans compter, ne trouvant jamais rien ni trop bon ni trop cher. Les maîtres d'hôtel ne juraient que par lui ; les femmes de chambre l'adoraient. Il avait une façon, quand il les rencontrait dans les corridors, de leur glisser des louis en les tutoyant et en leur disant :

— Donc déjà, ma chère, voilà pour acheter des rubans ! – qui sentait bien son grand seigneur.

D'ailleurs, menant salon toute apparence une vie très austère, très réservée. Le prince avait perdu

sa femme, il y avait deux ans, et paraissait encore sous le coup de ce grand chagrin. On ne lui connaissait pas de maîtresse.

Pierre Dubourg et le prince appartenaient tous deux au cercle des Truffes, et l'on avait échangé quelques politesses pendant le séjour aux bains de mer. Edwidge n'avait pas été sans s'apercevoir que le prince la regardait beaucoup, et lorsqu'il partit pour son château de la Monneraye, près Compiègne, elle eut le grand plaisir de l'entendre lui demander, comme une faveur grande, quelques lignes d'elle de temps en temps, pour lui donner de ses nouvelles. Évidemment, le prince plantait là un jalon, et leur liaison ne devait pas en rester là.

Aussi, de retour à Paris, Edwidge avait résolu d'entamer une correspondance qui devait la mener loin, et, le buvard vieil or sur ses genoux, elle écrivait, en pesant chaque mot :

« Cher prince.

» Quelques lignes pour vous obéir. Êtes-vous toujours aussi triste qu'à Chic-sur-Mer ? Je sais qu'il y a une grande douleur dans votre existence, et il est de ces désespoirs qu'il ne faut pas essayer de consoler.

» Cependant, quand j'ai appris votre départ pour la Monneraye, je me suis dit que vous deviez être bien seul dans ce château plein de cruels souvenirs, et j'ai pris au sérieux la promesse que je vous avais faite de vous écrire, pensant que… peut-être… une lettre d'une femme dévouée, d'une amie sincère venant de temps en temps interrompre votre solitude et vous apporter comme un écho lointain de notre bruyant Paris, pourrait distraire votre douleur, et serait en même temps un bien pour vous… et un plaisir pour moi.

» Vous savez : dans toute Française, il y a un peu une sœur de charité ! Voulez-vous me permettre d'essayer la tâche difficile de panser votre pauvre cœur meurtri ?

» En attendant votre permission, je vous tends mes deux mains, et vous envoie l'expression de ma bien vive et cordiale sympathie.

EDWIDGE

Le prince Pankratieff répondit par le retour du courrier :

« Madame,

» Vous êtes vraiment déjà une bonne femme. Écrivez-moi donc des petites bêtises françaises,

comme vous autres Parisiennes vous savez raconter cela. Je les lirai le soir en fumant ma pipe et en buvant mon thé.

» Donc, déjà, je vous remercie comme une bonne femme. Que les saintes images vous protègent ! Je vous baise les mains.

» Prince Pankratieff. »

II

La correspondance continua, tendre et prolixe de la part d'Edwidge, brève, digne et courtoise de la part du prince, qui paraissait de plus en plus touché.

Mais lettres et réponses n'étaient qu'un prélude. Tout bien pesé, Edwige s'était mis en tête de captiver tout à fait Son Altesse. Dans ce but, comprenant qu'il ne s'agissait pas d'une conquête banale, elle avait soudoyé le personnel que Pankratieff avait laissé à Paris, pour connaître ses goûts, ses manies, ses habitudes, et tout se fit bientôt chez elle à la russe. Elle adopta les étoffes de brocart brodé à l'orientale, les couleurs chatoyantes ; non sans un gros soupir, elle coupa ses beaux cheveux blonds et les porta tout frisés, en garçon, ayant appris que le prince, dans sa

première jeunesse, avait eu une toquade folle pour Idah Menken.

Un cuisinier spécial vint lui apprendre à confectionner le thé dans le somowar, le *stichin* et le *katcha*. Elle prit un professeur de russe, qui lui enseigna non seulement la langue russe, mais l'art délicat de rouler des cigarettes d'un petit coup sec entre le pouce et le doigt du milieu. Comprenant qu'avec une aussi haute personnalité, il fallait être au courant de toute la généalogie impériale, elle acheta les portraits du czar Alexandre III, avec et sans sa casquette, celle de l'impératrice Marie Théodorowna ; elle se fit donner des détails circonstanciés sur les enfants Nicolas Alexandrowitch, Georges, Michel et la princesse Olga. On lui expliqua que, pour être un peu considérée d'un Russe, il fallait avoir été du dernier bien pour le moins avec un grand-duc, et elle se procura les détails les plus circonstanciés sur les princes Wladimir, Alexis, Serge et Paul. Ses préférences s'arrêtèrent sur le grand-duc Alexis, et elle eut un lot spécial de photographies de ce dernier, en turban à aigrette, en casque, en bourgeois.

Dans le même ordre d'idées, sachant l'importance qu'on attache en Russie aux choses militaires, elle s'abonna à l'*Invalide russe*, piocha les

promotions, sut les noms de tous les grands seigneurs faisant partie des gardes à cheval, des chevaliers-gardes de l'impératrice et des régiments Preobrajenski.

C'était un véritable travail d'initiation, aride et ardu, auquel elle eût renoncé cent fois si elle n'eût pas été soutenue par l'espoir de parvenir à la haute position rêvée. Tous ces usages bizarres, tous ces grands personnages dont elle étudiait la généalogie, toutes ces traditions, d'un pays essentiellement aristocratique augmentaient encore son admiration pour le prince Pankratieff qui, dans son imagination surexcitée, ne lui apparaissait plus que sur un piédestal grandiose et dans des radiations d'apothéose.

Pauvre Pierre Dubourg, avec sa fabrique de cuir et ses cent soixante ouvriers ! Chaque jour, elle lui témoignait plus de froideur et le traitait avec un dédain plus accentué.

Et la correspondance avec le prince prenait un ton de plus en plus tendre, et l'éducation russe d'Edwige se perfectionnait davantage. Maintenant, elle étudiait la littérature russe ; elle avait dévoré les œuvres du comte Tolstoï, de Tourgueneff, les poésies de Poushkine et de Lermontoff. Elle apprit à jouer au wint, espèce de whist des plus compliqués, et dont

les combinaisons lui causèrent force migraine ; elle garnit sa cave de vin de Kahelini et de liqueur de Nalirka et de Vodka. Elle fit fabriquer chez Poncet, d'après des modèles envoyés de Tiflis, des Bashliks, des Kakoshniks et des Sonafans, en satin blanc, avec le manteau de velours rouge brodé d'or.

Ce n'est pas tout. On lui indiqua une bohémienne demeurant à Passy, qui donnait des leçons de mandoline et de guitare, et là elle apprit toutes les romances bohémiennes que se font chanter les grands seigneurs par les tziganes lorsqu'ils vont aux îles pour souper, se griser et faire la fête. Elle chanterait tout cela au prince pendant les longues soirées d'hiver, sans oublier le *Bojt Tsana krani*, le chant national. Comme il serait surpris et charmé !

Elle était arrivée à connaître Pétersbourg comme si elle l'avait habité, et pouvait parler du Yacht-Ctub, du Club anglais, du théâtre Michel, du théâtre Alexandre, de la grande Moskoï et du quai de la Cour. Elle songea pour cet hiver à acheter une troïka attelée de trois superbes trotteurs Orloff, caparaçonnés et couverts de grelots.

Elle était devenue Russe autant que peut le devenir une Parisienne intelligente, et elle ne regrettait ni le temps ni les sommes énormes consacrées à ce ré-

sultat, puisqu'elle se sentait enfin digne de se présenter devant le prince. Elle pouvait maintenant frapper un grand coup.

« Cher prince, lui écrivit-elle, vous m'avez l'air toujours bien triste. Je quitterai Paris avec joie si vous voulez me permettre de venir vous consoler.

» Edwidge. »

Le lendemain matin, Edwidge recevait la dépêche suivante :

« Paris, de Compiègne.

» Vous attendrai six heures soir, gare Compiègne, et vous emmènerai château Monneraye.

» Pankratieff. »

III

À deux heures, Pierre Dubourg arrivait rue de la Faisanderie pour faire sa visite accoutumée. Il trouva la maison tout en désarroi. Comme il allait demander la raison de ce remue-ménage insolite, il aperçut sur une table du petit salon la dépêche du prince.

Sans mot dire, en galant homme qui ne veut pas de scène, il reprit son chapeau et sortit. C'était donc

là le motif des froideurs d'Edwidge et de son engouement pour les modes russes !

Qui sait ? Cette escapade n'était sans doute pas la première ; depuis longtemps peut-être elle le trompait avec Pankratieff, tandis que lui, Dubourg, jouait un rôle ridicule. Au fait, il n'avait rien à regretter. Avec sa fortune, il n'aurait pas de peine à retrouver une autre maîtresse, et, tout compte fait, cette rupture était plutôt une délivrance.

Il entra dans un bureau télégraphique, et écrivit sur une carte bleue :

« Ma chère Edwidge,

» Le hasard m'a fait apprendre vos projets de voyage au château de la Monneraye. Comme je vous approuve et comme vous avez raison de préférer un riche prince comme Pankratieff à un petit industriel comme moi ! Je suis sûr que vous n'avez pas songé une minute au cumul, et je crois vous rendre un vrai service en vous débarrassant d'une présence depuis longtemps désagréable et, en tout cas, désormais inutile. Adieu ! ma chère Edwige.

» Merci pour les bonnes heures que vous m'avez données.

» Pierre Dubourg. »

Cette dépêche arriva à Edwidge au moment où, aidée de Francine, elle terminait ses derniers préparatifs. Elle resta un moment songeuse ; certes elle n'eût pas rompu la première, persuadée qu'il ne faut jamais sacrifier le présent à l'avenir, mais, puisque tout était découvert, ma foi, tant pis ! Elle n'aurait que plus de liberté sur ses projets ultérieurs.

— Le sort en est jeté ! s'écria-t-elle gaiement, en agitant sa tête blonde.

Une heure après, accompagnée de sa fidèle femme de chambre, elle montait dans un coupé de la ligne du Nord.

Et, tandis que le train filait, prise d'un désir irrésistible de s'épancher, elle expliquait sa joie à Francine. Quelle surprise allait éprouver le prince lorsqu'il verrait qu'il n'avait pas à faire seulement à une jolie femme, mais à une amie intelligente, pouvant lui tenir tête sur tous les terrains, causer de tous les sujets, connaissant à fond les mœurs, les usages, les petites manies russes. Ne serait-il pas attendri de tout le mal qu'elle s'était donné, du merveilleux travail qu'elle avait accompli dans le seul but de lui plaire ?

— Certes, madame, disait Francine. Vous avez bien raison, et les personnes comme madame, qui ont pu avoir de l'éducation sont bien heureuses !

À six heures, on arrivait à Compiègne. Le prince Pankratieff, ainsi qu'il l'avait annoncé, était sur le quai de la gare. Dès qu'il aperçut Edwidge, il se précipita vers le coupé, lui donna la main pour descendre, puis, voyant Francine qui suivait en portant le petit nécessaire de sa maîtresse, avec une galanterie qui sentait bien son gentilhomme, il ne voulut pas lui laisser porter ce sac, et s'en chargea lui-même jusqu'à la venue du valet de pied qui attendait à la porte.

Les deux femmes montèrent dans le landau, Edwidge ayant préféré prendre sa femme de chambre avec elle plutôt que de l'attendre avec l'omnibus qui devait amener les bagages, et l'on partit au grand trop pour la Monneraye. On suivit la grande route pavée longeant les bords de l'Oise et, au bout de vingt minutes de route, on arriva au château fièrement campé à mi-côte du mont Ganelon, et entouré d'une majestueuse futaie.

— Dire que je vais être ici chez moi ! pensait Edwidge ravie.

Pendant toute la route, Pankratieff avait été charmant, gai, plein d'attentions, relevant les glaces de peur que l'on n'eut froid, arrangeant la couverture de voyage, donnant des détails sur le pays, le tout entremêlé de plaisanteries un peu lourdes, mais qui eurent le don de faire pouffer Francine.

Certes, le prince avait l'air heureux de cette bonne arrivée qui allait enfin l'arracher à ses idées sombres ! Si la première impression était bonne, que serait-ce donc lorsqu'il découvrirait toutes les qualités de la perle qu'il avait introduite sous son toit ? Qui sait ? Peut-être une liaison dans de telles conditions se terminerait-elle par un mariage ?… Princesse Pankratieff ! Quel beau rêve !…

Au dîner, Edwidge, admirablement coiffée, se sentant jolie, et riant aux anges, s'assit en face du prince, et là, les coudes sur la table, tout en mangeant avec de jolis gestes, en buvant à petits coups, élégamment et le petit doigt en l'air, cambrant sa taille, montrant ses dents, elle étala dans une conversation étincelante tous les trésors d'érudition russe qu'elle avait patiemment accumulés, passant du théâtre Michel au Yacht-Club, et du grand-duc Alexis aux bohémiennes des lies.

Le prince l'écoutait avec calme, un peu compassé et froid pourtant, comme gêné par la présence du service. Ce n'était évidemment pas le joyeux entrain qu'il avait témoigné dans le landau ; mais, après le dessert, lorsqu'on eut apporté le café, le kummel, les cigarettes turques et la pipe du prince, celui-ci renvoya les domestiques, ce qui était bon signe.

Puis comme Edwidge, le menton appuyé sur ses deux mains, la tête gentiment penchée à gauche, lui disait en terminant : – Eh bien, mon prince, combien de temps allez-vous me garder à la Monneraye ? Pankratieff tira de sa pipe deux grosses bouffées de tabac, et, tout à coup, comme prenant un grand parti, il répondit :

— Donc déjà, ma chère amie, je ne vous garde pas du tout.

— Plaît-il ?

— Non, décidément, j'aime mieux votre bonne !

Et, comme Edwidge regardait le prince avec effarement, croyant rêver, il continua avec flegme :

— Elle est très bien, cette petite Parisienne, donc elle m'a plu tout de suite. Alors, comme je suis habitué à faire toujours ce qui me plaît, c'est elle qui va rester ici. Je lui ai fait ma proposition avant le dîner, elle consent, et elle est donc déjà installée dans

votre chambre. Je reconnaîtrai d'ailleurs largement vos frais de déplacement. Vous avez un train à neuf heures trente.

Une heure après, Edwidge, bon gré mal gré, repartait pour Paris, ayant appris à ses dépens que le meilleur moyen de conquérir un Russe est de rester Parisienne.

FIN

TABLE

Une nuit d'orgie à la Tour.
Maqu...ignonnage.
Une bonne résolution.
Le sein d'un ami.
Le doigt de Dieu.
Malheureux au jeu.
Étude sur le bois.
Comment ces demoiselles disent bonjour.
Le perchoir de Léa.
L'accident du Carrousel.
Princesse par amour.
À vendre ou à louer.
Étrennes incohérentes.
Les pénibles adieux.
Une journée de plaisir.
Le souvenir.
Le maillot noir.
À la russe.